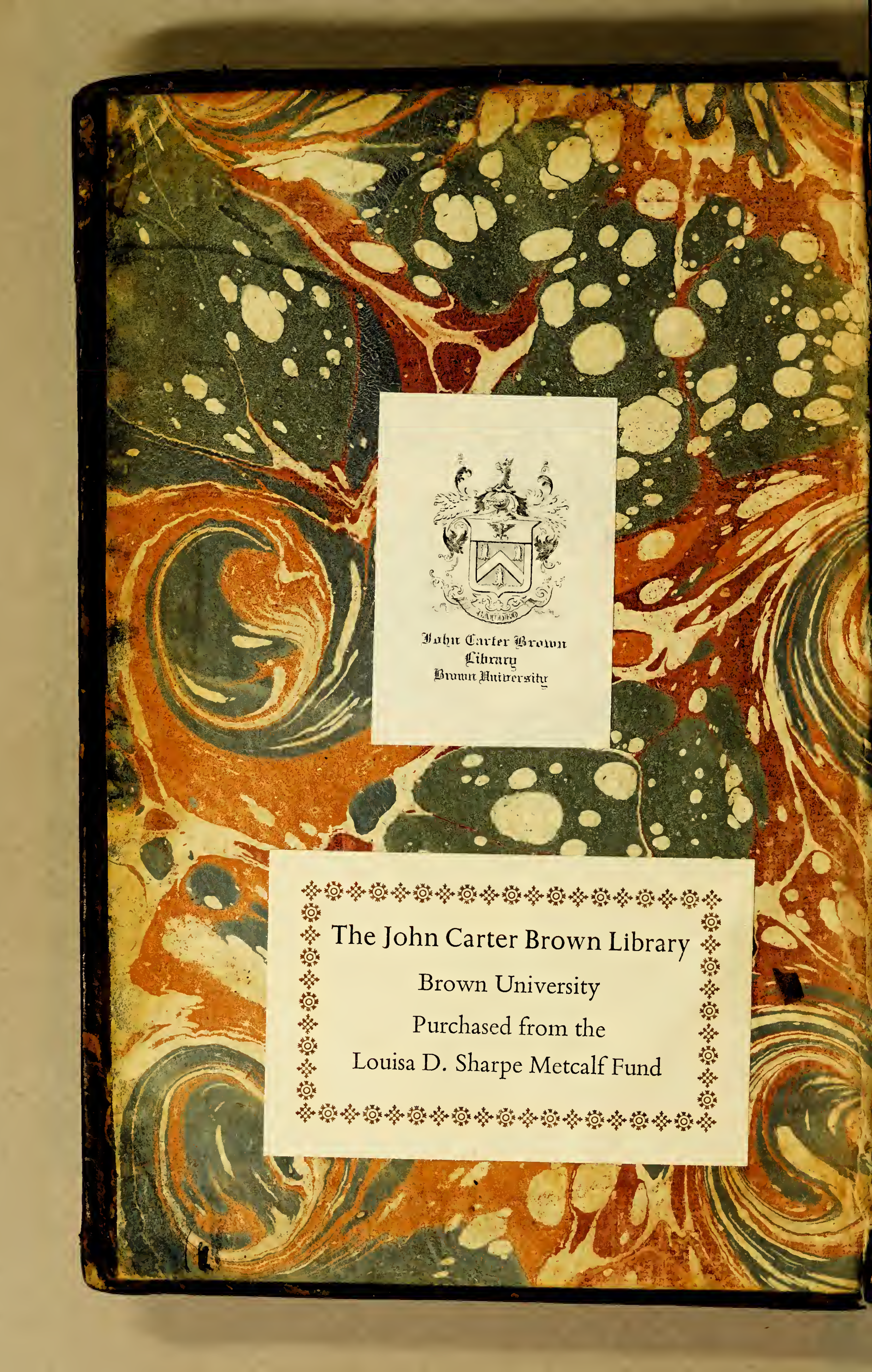




John Carter Brown
Library
Brown University





Pl.
Tom. 4.
Car. Eisen del.
Car. Gaucher ex academ. Art. Lond. incid. 1773.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME QUATRIEME.



A LA HAYE,
Chez GOSSE, Fils.

M. DCC. LXXIV.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE DIXIEME.

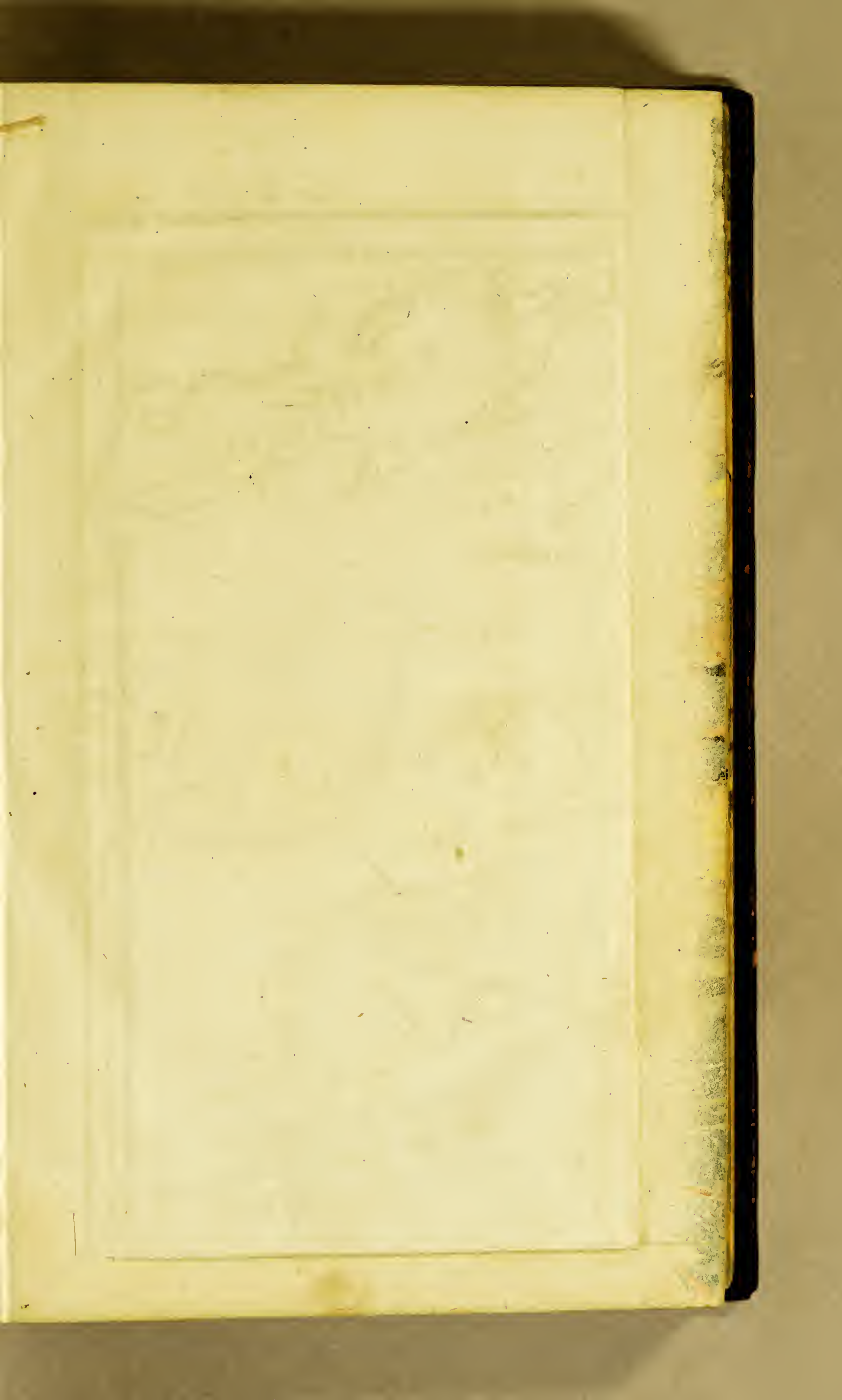


LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dûes aux travaux des esclaves, Page 141

LIVRE DOUZIEME.

Fin de la Table des Chapitres.




CARTE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE et POLITIQUE
des Etablissemens et
du Commerce des Européens
DANS LES DEUX INDES
Dressée par M. Bonne Maître de Mathématiques
Gravé par André
OCÉAN SEPTENTRIONAL
Tropique du Cancer
LIGNE EQUINOCTIALE
Tropique du Capricorne
OCÉAN MÉRIDIONAL
MER DU SUD
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
NOUVEAU MEXIQUE
LOUISIANE
CAROLINE
FLORIDE
APATHERIA
CALIFORNIE
GOLFE DU MEXIQUE
la Havane
la Jamaique
I. S. DOMINGUE
ANTILLES
Honduras
G. de Honduras
Acapulco
Nicaragua
Carthagene
GRENADE
Popayan
Quito
Lima
Cuzco
Moxos
Chiquitos
CHARCAS
CHACO
PARAGUAY
TUCUMAN
Cordova
Buenosayres
Rio de La Plata
CHILI
Valdivia
Chiloé
T. MAGELLANIQUE
Patagons
I. Malouines
T. de Feu
C. de Horn
BRESIL
TOPINAMBAS
S. Salvador
B. de tous les Saints
Porto Seguro
Rio Janeiro
Cayenne
Surinam
Paramaribo
I. du Cap Verd
I. Canaries
Madere
I. Açores
Lisbonne
Madrid
Gibraltar
MER MÉDITERRANÉE
BARBARIE
PAYS DES DATTES
FEZZAN
SAHRA ou DÉSERT DE BARBARIE
AFRIQUE
NIGRITIE
FOULES
YOLOFES
Bambouk
GUINÉE
Côte d'Or
Rio de Gabon
Benin
I. S. Thomas
Majomba
Loango
CONGO
ANGOLA
Benguela
Cimbebas
HOTENTOTS
C. de B. Espérance



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE.

Des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

Établiſſement des nations Européennes dans le Grand Archipel de l'Amérique, connu ſous le nom d'Antilles.

LA partie du nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 dégrés juſqu'aux 316 dégrés de longitude, préſente un Archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les iſles qui le forment ſont connues, depuis la découverte

du nouveau monde, ſous le nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent preſque toujours de la partie de l'Eſt, on fait appeller celles qui ſont plus à l'orient, iſles du vent, & les autres, iſles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui ſont devenues des iſles par une révolution qui a ſubmergé tout le plat pays ?

I. Les iſles de l'Amérique ont-elles été détachées du continent.

Toutes les iſles du monde paroiſſent avoir été détachées du continent, par des embrâſemens ſouterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuſe Atlantide, dont le nom ne ſubſiſte plus, depuis pluſieurs milliers d'années, que dans une tradition obſcure tranſmiſe à Platon par les prêtres Égyptiens, l'Atlantide fut vraiſemblablement une vaſte terre, ſituée entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonſtances font préſumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les iſles du Cap Verd, les Açores, Madere, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voiſins,

ou d'autres continens abîmés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du sud n'ayent formé plus ou moins anciennement une même masse. La nouvelle Zélande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de six cents quatre-vingt lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte par M. de Bougainville.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit partout des traces. Des coquillages de toutes les especes, des coraux, des bancs d'huitres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'Univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes: l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sable

devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la ſituation horiſontale & parallele des couches de terre & de productions marines, aſſemblées alternativement de la même façon, compoſées des mêmes matieres, régulierement cimentées par l'action conſtante & ſucceſſive de la même cauſe : la correſpondance entre les côtes ſéparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles ſaillans oppoſés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même ſable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de ſemblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur ſource commune : la formation des collines & des vallons où ce vaſte fluide a pour ainſi dire laiſſé l'empreinte éternelle de ſes ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ſes bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'inſurmontables, & que diſpoſant du globe de la terre au gré de ſon inconſtance, il l'a tour à tour enlevé ou rendu à ſes habitans. De-là ces déluges ſucceſſifs & jamais univerſels, qui ont couvert la face de la terre, ſans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux agiſſant en même tems dans les cavités & ſur la ſuperficie du globe ne peuvent augmenter la

profondeur de leur lit, ſans en diminuer les autres dimentions, ni ſe déborder d'une part ſans tarir de l'autre ; & l'on ne ſauroit imaginer une altération dans la maſſe entiere qui fit tout à coup diſparoître les montagnes, ou s'élever la mer au-deſſus de leur ſommet. Quel changement ſubit d'organiſation pouſſeroit tous les rochers & toutes les matieres ſolides au centre du globe pour exprimer de ſes flancs & de ſes veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une maſſe d'eaux & de germes perdus ? N'eſt-ce pas aſſez que chaque hémiſphere ſoit tour à tour en proie aux ravages de la mer ? Ce ſont ces aſſauts continuels qui nous ont ſans doute caché ſi long-tems le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que ſéparé du nôtre.

Quelles que ſoient les cauſes ſecrettes de ces révolutions particulieres, dont la cauſe générale eſt viſiblement dans les loix connues du mouvement univerſel, les effets en feront toujours ſenſibles pour tout homme qui aura le courage & la ſagacité de les voir. Ils le feront plus particulierement pour les Antilles, ſi l'on parvient à conſtater qu'elles éprouvent des ſecouſſes violentes toutes les fois que les

volcans des Cordelieres jettent des matieres ; ou que le Pérou eſt ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, ſitué preſque à la même hauteur, paroît formé par la même cauſe, c'eſt-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pouſſe la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globle plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée ; où la mer ſemble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppoſe, & s'ouvrant un cours ſans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, eſt, à peu de choſe près, Nord, & Nord Nord-Oueſt. Cette direction ſe continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le Nord-Oueſt, & ſe termine à Antigoa. Ici la ligne ſe courbe tout d'un coup, & ſe prolongeant en ligne droite à l'Oueſt, au Nord-Oueſt, rencontre ſucceſſivement Porto-rico, ſaint-Domingue, Cuba, connues ſous le nom d'iſles-ſous-le-vent. Ces iſles ſont ſéparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont ſix lieues, d'autres quinze ou vingt ; mais dans tous, on trouve le fonds à cent, cent vingt, cent cinquante braſſes.

Il y a même entre la Grenade & saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fonds n'eſt pas à dix braſſes.

La direction des montagnes dont les Antilles ſont couvertes, ſuit celles que ces iſles gardent entr'elles. Cette direction eſt ſi réguliere, qu'à ne conſidérer que les ſommets, ſans avoir égard à leur baſe, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent dont la Martinique ſeroit le promontoire le plus au Nord-Oueſt.

Les ſources d'eau, qui aux iſles du vent ſe précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces iſles. Tout le côté oriental, c'eſt-à-dire celui qui, ſelon nos conjectures, a été mer dans tous les tems, eſt privé d'eau courante. Nulles ſources n'y coulent des hauteurs. Elles euſſent été perdues; parce qu'après avoir parcouru un eſpace fort court & très-rapide, elles ſe ſeroient jettées dans la mer.

Porto-rico, ſaint-Domingue, Cuba, ont quelques rivieres dont l'embouchure eſt à la côte du nord, & la ſource eſt dans les montagnes qui régnent de l'Eſt à l'Oueſt; c'eſt-à-dire dans toute la longueur de ces iſles. Ces rivieres arroſent un plat pays conſidérable, qui n'a pas été ſans doute inondé de la mer.

L'autre côté des montagnes qui regarde vers le ſud où la mer bat plus furieuſement & imprime des traces de ſubmerſion, verſe dans les trois iſles pluſieurs belles rivieres, quelques-unes même aſſez conſidérables pour recevoir les plus grands vaiſſeaux.

Ces obſervations qui paroiſſent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, ſont fortifiées par des obſervations d'un autre genre, mais auſſi déciſives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les iſles les plus voiſines de la terre ferme, produiſent comme elle des arbres mous, du cacao ſauvage. Ces eſpeces ne ſe retrouvent plus, du moins en quantité, dans les iſles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba ſituée à l'autre extrêmité des Antilles, produit comme la Floride, dont elle eſt peut-être détachée, du cedre, du cyprès, l'un & l'autre très-propres pour la conſtruction des vaiſſeaux.

II. Nature du ſol des iſles.

Le ſol des Antilles eſt en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaiſſe, ſur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable ſe mêle avec les feuilles & les débris des plan-

tes, il ſe forme une couche de terre plus épaiſſe que celle qu'on trouve ſur des argilles graſſes. Le tuf a auſſi ſes propriétés ſuivant ſes différentes qualités. Là où il eſt moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties ſe détachent en forme de caiſſons toujours altérés, mais conſervant une fraîcheur utile aux plantes. C'eſt ce qu'on appelle en Amérique, un ſol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le ſol eſt ſtérile, auſſitôt que la couche formée de la décompoſition des plantes originaires, eſt détruite par la néceſſité des ſarclages qui expoſent trop ſouvent les ſels aux rayons du ſoleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de ſarclage, & dont la plante couvre de ſes feuilles les ſels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorſque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette eſpece paraſite croiſſoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans la couper. On lui donna le nom de Liane analogue à ſa

flexibilité. Ces forêts auſſi anciennes que le monde, avoient pluſieurs générations d'arbres qui, par une ſinguliere prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, ſans excreſcence, ni défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles, leur décompoſition, la deſtruction des troncs pourris par le tems, formoient ſur la ſurface de la terre un ſédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuſe dans les nouvelles plantations qu'on ſubſtituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils euſſent pouſſé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins; mais elles s'étendoient en ſuperficie à proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. L'extrême ſécchereſſe de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénétrent jamais bien avant, parce que le ſoleil les repompe en peu de tems, & des roſées continuelles qui humectent ſa ſurface, leur donnoient une direction horiſontale au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſoient au ſommet des montagnes & dans des endroits eſcarpés, étoient très-durs. Ils avoient l'écorce liſſe &

collée sur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenilier, le barata, le bois de fer & plusieurs autres se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorsqu'ils étoient tombés, la scie ou la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus singulier de ces arbres, étoit l'acoma qui, mis en terre, se pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier, dont le tronc de cinq pieds de diametre, sur une fléche de quarante-cinq à cinquante, servoit à former des canots d'une seule piece.

Les vallées, toujours fertilisées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres, croissoient indistinctement les plantes que la terre libérale produisoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient le couch-couch, l'igname, le choux Caraïbe & la patate. C'étoient des especes de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais qui forçoient tous les obstacles dont elles sembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui crai-

gnoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoient nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-saines; mais insipides sans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du Gingembre & avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique boisson composée des Sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre les racines, les iſles offroient à leurs habitans des fruits extrêmement variés. On y en trouvoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos cériſes, de nos abricots; & nous n'avons rien dans nos climats qui puiſſe nous donner l'idée de la plûpart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle avoit la forme, la groſſeur, la couleur de nos concombres; un gout approchant de celui de nos poires; & croiſſoit dans des lieux frais, ſur une fléche molle, ſpongieuſe & haute d'environ ſept pieds. Cette fléche périſſoit avec la maturité de ſon fruit; mais avant qu'elle tombât, on voyoit ſortir de ſa ſouche un rejetton qui un an après donnoit ſon fruit, périſſoit à ſon tour & ſe regéneroit ſucceſſivement de la même maniere.

Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que tandis que la plante vorace que nous avons appellée liane, embraſſoit tous les arbres ſtériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confuſément mêlés avec les premiers. Il ſembloit que la nature lui eût ordonné de reſpecter ce qu'elle deſtinoit à la nourriture des hommes.

Les iſles n'avoient pas été traitées auſſi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creſſon

formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupedes, tous bons à manger, se réduisoient à cinq especes, dont la plus grosse ne surpassoit pas nos lapins. Les oiseaux plus brillans & moins variés que dans nos climats, n'avoient guères d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces sons touchans qui charment les oreilles ; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à peu près aussi commun que dans les autres mers ; mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prit le suc par infusion ; elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verds, toujours dans leur force ; & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'Univers.

III. Climat des Isles.

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles ; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secrettes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une maniere moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la zone torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Le thermometre atteste qu'elle monte très-souvent à quarante-quatre dégrés, même jusqu'à quarante-sept & demi au-dessus du terme de la glace. Rien n'est plus rare qu'un tems couvert, propre à la tempérer. Quelque-

fois, à la vérité, le ciel ſe voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'eſt pas quatre jours dans toute l'année ſans voir le ſoleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des ſaiſons que du vent. Partout où il ne ſouffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchiſſent pas : il n'y a que les vents de l'Eſt qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du ſud ou de l'oueſt, procurent peu de ſoulagement. Mais ils ſont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'Eſt. Les arbres expoſés à ſon action, ſont forcés de pouſſer leurs branches vers l'ou eſt dans la direction que l'uniformité de ſon ſouffle conſtant ſemble leur donner. En revanche leurs racines ſont plus robuſtes & plus allongées ſous terre du côté de l'eſt, comme pour former un point d'appui dont la réſiſtance ſoit égale à la force du vent dominant. Auſſi remarque-t-on que lorſque le vent d'oueſt ſouffle avec quelque violence, les arbres ſont renverſés facilement; de ſorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir combien d'arbres ſont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'eſt a deux cauſes permanentes, dont la vraiſemblance eſt frappante. La premiere eſt ce mouvement diurne qui fait rouler

la

la terre d'occident en orient, & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même tems. La seconde vient de la chaleur du soleil qui en paroissant sur l'horison, rarefie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à mesure que la terre avance vers l'orient.

Aussi le vent d'Est, qui ne se fait guères sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horison. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir; mais le long des côtes seulement, & non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-temps rarefié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, & continue jusqu'à ce que l'air de la mer rarefié par la chaleur du soleil reflue à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraicheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les

autres tems ; parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre, au rafraîchissement des contrées qu'il embrâse. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique; mais non par-tout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, & les oblige d'aller créver dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop violens, ou que les vents variables & passagers du sud & de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies sont si communes & si abondantes, sur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent suivant les meilleures observations autant d'eau dans une semaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrens dont on pren-

droit le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un ciel brûlant.

A la vérité ces pluies rafraîchiſſent l'air ; mais elles cauſent une humidité dont les ſuites ſont également incommodes & funeſtes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conſerve au plus vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourriſſent, ſoit qu'on les cueille murs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biſcuit pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires s'aigriſſent en fort peu de tems. Le fer ſe rouille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec des précautions continuelles qu'on conſerve les ſemences, juſqu'à ce que la ſaiſon de les confier à la terre ſoit arrivée. Dans les premiers tems qui ſuivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, ſe gâtoit ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. Cette précaution néceſſaire enchériſſoit ſi fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conſervation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il

purgeoit parfaitement la farine du ſon qui contribue à ſa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur preſqu'impénétrable à l'air. L'expérience confirma une phyſique ſi judicieuſe; & cet uſage généralement adopté s'eſt toujours perfectionné de plus en plus. Si cette pratique n'aſſure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats ſecs ou tempérés; elle les conſerve du moins ſix mois, un an, & même davantage, ſelon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de ſoin. Cet intervalle doit ſuffire à des métropoles actives, pour l'approviſionnement de leurs colonies.

IV. Phénomenes ordinaires dans les Iſles.

Quelque fâcheux que ſoient ces effets naturels de la pluie, elle en occaſionne de plus redoutables encore: ce ſont des tremblemens de terre aſſez fréquens, & quelquefois terribles dans les iſles. Comme ils ſe font ſentir le plus ſouvent dans le cours, ou vers la fin de la ſaiſon pluvieuſe, & dans les tems des grandes marées, d'habiles phyſiciens ont conjecturé que ce phénomene pouvoit provenir de ces deux cauſes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creuſent & ravagent la terre de plus d'une

maniere. L'océan, ſur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les aſſauts que cet élément inquiet & turbulent ne ceſſe de lui livrer, il en eſt un connu aux Antilles ſous le nom de *raz de marée.* On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis juillet juſqu'en octobre; & c'eſt toujours ſur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'oueſt ou du ſud, ou même ſous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroiſſent s'avancer tranquillement juſqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout à coup près du rivage, comme ſi elles étoient preſſées obliquement par une force ſupérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaiſſeaux qui ſe trouvent alors ſur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni ſe ſoutenir ſous leurs ancres, vont ſe briſer contre terre, ſans aucun eſpoir de ſalut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant pluſieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement ſi extraordinaire de la mer a été regardé juſqu'ici comme la ſuite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée ſe fait ſentir dans une partie d'une iſle con-

verte par une autre iſle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette obſervation a déterminé M. Dutáſta qui a vu l'Afrique & l'Amérique en phyſicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cauſe plus vraiſemblable de ce ſingulier phénomene. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une ſcience, s'il ſe détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraiſemblablement des lumieres plus ſûres ſur les ouragans.

L'ouragan eſt un vent furieux, le plus ſouvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonſtances les plus terribles, les plus deſtructives que les vents puiſſent raſſembler. Tout à coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, ſuccede une nuit univerſelle & profonde ; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus triſtes hyvers. Des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés & diſparoiſſent. Les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil ſe plaiſoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleverſées & des cavernes hideuſes. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent ſur des cadavres, ou cherchent

leurs parens ſous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés ; les cris & les heurlemens des hommes & des animaux pêle mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris : tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charrie quelques matieres propres à la végétation des plantes ; on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la régénération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de ſûrs pronoſtics de ce phénomene effrayant. Lorſqu'il doit arriver, diſoient-ils, l'air eſt trouble, le ſoleil rouge, & cependant le tems eſt calme & le ſommet des montagnes clair. On entend ſous terre, ou dans les citer-

nes, un bruit sourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & se souleve même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples sauvages sur les tems & sur les saisons. Leur désœuvrement & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce aux sauvages à trouver les faits, aux peuples sçavans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut celle des ouragans, phénomene si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire déserter, ou la rendre inhabitable depuis des siécles.

Aucun ouragan ne vient de l'eſt, c'eſt-à-dire, du plus grand eſpace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien conſtaté nous engageroit à croire qu'ils ſe forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'oueſt qui régne conſtamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du ſud, depuis juillet juſqu'en janvier, & le vent du nord qui ſouffle en même tems dans la partie ſeptentrionale, doivent, lorſqu'ils ſe rencontrent, ſe heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit ſortir avec impétuoſité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raiſon combinée de ſa force motrice & du diametre de la gorge. Tout corps ſolide qui ſe trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impreſſion plus ou moins forte, ſelon qu'il lui oppoſera plus ou moins de ſurface; enſorte que ſi ſa poſition coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne ſait ce qui pourroit en réſulter pour la maſſe entiere. Heureuſement les divers giſſemens des iſles, leur forme ſphérique ou angulaire préſentent à ces effroyables torrens d'air, des ſurfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, diviſent ſes forces, ou les

brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, successivement, ont bouleversé les isles, venoient du nord-ouest, & par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques isles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejetter ce sentiment; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sous tous les rumbs de vent. Tels sont les phénomenes destructeurs, aux prix desquels la nature fait acheter les richesses du nouveau monde; mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert.

V. Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des isles du vent.

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles, aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes qui se croyoient originaires de la Guyane, & de la même nation que les Galibis, avoient

la taille médiocre, renforcée & nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu saillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espece de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, & conservée même chez plusieurs des nations civilisées; c'est-à-dire, qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guères; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, & ils y étoient peu at-

tachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans diſputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ne ſe moquâſſent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'euſſent aucune eſpece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouiſſoient, à cette pitié innée qui précede toute réflexion, & d'où découlent les vertus ſociales. Cette douce compaſſion prend ſa ſource dans l'organiſation de l'homme, auquel il ſuffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ſes ſemblables. Ainſi, pour humaniſer les deſpotes, il ſuffiroit qu'ils fuſſent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilâſſent de leurs mains voluptueuſes les eunuques de leur ſerrail; qu'ils allâſſent dans les champs de bataille recueillir le ſang, entendre les imprécations, voir les convulſions & l'agonie de leurs ſoldats mourans; qu'ils entrâſſent dans les hôpitaux pour y conſidérer à loiſir les plaies, les fractures, les maladies occaſionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal ſains, par la dureté des cor-

vées & des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractere. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des Princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains ! Que les larmes des Rois vaudroient de biens aux peuples !

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvemens de l'ame, sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs com-

pagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guères l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquerent de la subordination entre les Européens. Ce systême blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves, ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espece de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit

plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ſes femmes & ſes enfans du bas âge. Tout autour, on voyoit les caſes de ceux de ſa poſtérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe.

C'eſt-là que les Caraïbes paſſoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoient pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois ſont moins de conſommation que ceux qui habitent des campagnes découvertees. L'air y eſt plus condenſé, & on peut croire que la tranſpiration des plantes forme des molécules nourriſſantes. Ainſi la ſobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une ſuite de leur pareſſe, pouvoit bien être attribuée en partie à l'eſprit de vé-

gétation qu'ils respiroient dans les forêts dont leurs isles étoient couvertes.

C'est au milieu de ces forêts que ce peuple oisif trouvoit, sans être réduit au travail pénible des défrichemens, une nourriture assurée, saine, convenable à son tempérament, & qui ne demandoit point ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de sa chasse ou de sa pêche, ce n'étoit guères qu'à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses, que les mouvemens du corps se ressentoient de la pesanteur de l'âme. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces tems sombres qui couvent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haîne & la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces âmes

sauvages,

sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs même. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abbatu en le brûlant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes de la Guyane, ces Guerriers libres & volontaires, y cherchoient les Arauques, qui les en avoient chassés autrefois. Ils attaquoient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs fléches empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les Sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans

l'esclavage, les Espagnols renoncerent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles & sanglantes.

VI.
Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, & y détruisirent les Caraïbes.

Les Anglois & les François instruits de ce qui se passoit, hasarderent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplierent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis longtems les isles du vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugoient-ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc aborderent en 1625, à Saint-Christophe, le même jour par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils au-

roient une demeure fixe, des ports, un point de ralliment. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paisiblement les côtes de l'isle où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur disant : *il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La Cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Tolede, qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable, destinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer en passant les pirates qui, suivant les préjugés de cette Couronne, avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives, idustrieuses, causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées, si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne resterent pas dans l'action, morts ou prisonniers, se réfugierent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé, ils retournerent la plûpart à leurs habitations. L'Espagne occupée

d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues, suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déja, soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe, ils avoient été chassés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers tems, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes; mais cette espece de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins

de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre ; & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. Ç'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guère d'un petit nombre d'avanturiers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du nouveau monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins

importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nieves, à Antigoa, à Montferrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

A cette époque, les établissemens Anglois qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance; virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des priviléges exclusifs. Ces hommes passionnés pour la liberté, se réfugierent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

VII. Les François s'établissent à Saint Domingue.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la maniere des Sauvages, ils faisoient sécher à la fumée dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes & sans enfans, ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une fa-

mille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en avertir, s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par derriere ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils se prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique, de toute obligation envers elle. Ils avoient quitté jusqu'à leur nom de famille pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur; pour ceinture une courroye où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant

pour le prendre ; des souliers sans bas : tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les Boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols les y avoient apportés. On les écorchoit à mesure qu'on les tuoit, & l'on ne s'arrêtoit que lorsqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chasseurs. On faisoit cuire alors quelques piéces de viande, dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'assaisonnement. Ils ne connoissoient pas le pain, & n'avoient que de l'eau pour leur boisson. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours, jusqu'à ce qu'on eût rassemblé le nombre des cuirs qu'on se proposoit de livrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, espece d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit

proscrit cet usage, quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours, & le septiéme tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le septiéme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractere, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des fiévres éphémeres, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La colonie Espagnole, d'abord si considérable, n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'habitans vivoient dans l'oisiveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire ; la frugalité les

faiſoit parvenir à une vieilleſſe rare ſous un ciel plus tempéré.

Il eſt vraiſemblable que leur indolence ne ſe ſeroit pas réveillée ; ſi une activité trop entreprenante & trop audacieuſe ne les eût pourſuivis à meſure qu'ils s'éloignoient. Déſeſpérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des iſles voiſines, des troupes qui coururent ſur les Boucaniers diſperſés. Elles ſurprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Pluſieurs furent maſſacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Ils ſe ſéparoient néceſſairement pendant le jour, mais ils ſe raſſembloient le ſoir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chaſſes étoient ſuſpendues juſqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que ſa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands ſans patrie & ſans loix ; chaſſeurs & guerriers par beſoin, par inſtinct ; excités au ſang & au maſſacre par l'habitude d'attaquer & la néceſſité de ſe défendre. Auſſi dans leur fureur, tout étoit-il immolé, ſans

distinction d'âge ni de sexe. Enfin les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'aviserent de détruire eux-mêmes par des chasses générales, tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens tems dans le nouveau monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du passé*, disoit chacun d'eux à celle que le sort lui destinoit; *vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi seulement de l'avenir; à présent que vous allez m'appartenir; je vous quitte du reste.* Puis frappant de la main sur le canon de son fusil, il ajoutoit: *Voilà qui me vengera de vos infidélités; si vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

VIII.
Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays-bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres, qui étoient en partie son ouvrage; & Cromwel se joignit à elle en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, & les détermina à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui blessoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution,

ils ſe rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuſes, comme l'effet de cet eſprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Eſpagne avoit long-tems menacé de ſes fers les autres nations. Il étoit poſſible que la multitude, qui n'eſt pas faite pour calculer les forces des puiſſances, pour ſuivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ſes préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit ſaiſi ceux des bons eſprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que ſi le torrent des proſpérités de la France n'étoit arrêté par une cauſe étrangere, elle dépouilleroit les Eſpagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'aſſureroit l'héritage de Charles-quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverſer le gouvernement de ſa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorſqu'ils lui virent former des liaiſons que ſes intérêts particuliers, ceux de ſa nation, ceux de l'Eu-

rope entiere, sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne durent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, & de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, & qui conviennent du moins au caractere du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raisonner, les Anglois allerent attaquer dans le nouveau-monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur

ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, & le forcerent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. On les savoit mal ensemble, & ils n'étoient pas affectionnés au protecteur. On leur avoit donné des surveillans, qui, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Christophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le seul encouragement convenable à cette espece d'hommes, l'espoir du pillage ; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puissant aiguillon pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles. Tout étoit tellement disposé, que les soldats ne pouvoient être d'accord avec les généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commissaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoissances pour se bien conduire.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit se faire sans danger

dans le port même, fut fait sans guide à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours sans eau & sans subsistances. Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs Officiers, elles ne disputerent seulement pas la victoire aux Espagnols. Elles avoient regagné leurs vaisseaux, & elles se croyoient à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha les esprits jusqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes même à l'amour de la Patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette Isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Aussi les Anglois firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchoient fierement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie; lorsque le gouvernement rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le tems aux colons de transporter dans des

des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils se réfugierent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette tromperie jetta les assaillans dans une rage extrême. Ils envoyerent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien découvert; la privation de toutes les commodités plus sensible pour cette nation que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau monde: ces causes réunies faisoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eut trouvé les prairies où les Espagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur si inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour

Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrêmité qu'ils évacuerent une isle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le nouveau monde.

IX. Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expédirions, décadence de ces corsaires.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célébres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassé les Espagnols de la petite isle de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande étoit tout leur armement. C'est-là que nuit & jour exposés à toutes les injures de l'air, il leur restoit à peine assez de place pour se coucher. L'indépendance, le plus grand

des biens pour ceux qui n'ont point de terre, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle, que s'impose toute société pour l'intérêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité qu'ils avoient donnée à leur capitaine, se bornoit à commander dans l'action; tout étoit dans une confusion extrême. Semblables aux sauvages, sans crainte de manquer, sans soin de conserver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrêmités de la faim & de la soif. Mais tirant de leur détresse un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur sang jusqu'au transport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petitesse de leurs bâtimens & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaisseau; & ne présentant que la proue chargée de fusiliers qui tiroient sur les sabords avec une justesse qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canoniers. Dès qu'ils avoient jetté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire put leur échapper.

Dans un besoin extrême, ils attaquoient toutes les nations, & l'Espagnol en quelque moment que ce fut. Ils fondoient la haîne implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les

cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitans du nouveau monde. Mais à cette aversion se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tels étoient leurs principes de justice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui alloient d'Europe en Amérique, tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente n'étoit ni facile ni avantageuse dans ces premiers tems. C'étoit au retour qu'ils les attendoient; parce qu'ils étoient sûrs d'y trouver de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, toutes les riches productions du nouveau monde. Lorsqu'ils rencontroient un vaisseau seul, ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes, ils les suivoient jusqu'au débouquement de Bahama, & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou restoit en arriere, il étoit pris. L'Espagnol qui trembloit à l'approche des flibustiers qu'il appelloit des démons, ne savoit que se rendre. On lui faisoit quartier, si la prise étoit riche; mais si elle ne

l'étoit pas, on jettoit les vaincus à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'avoit sur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêcha pas d'attaquer le vice-amiral des Galions. Il l'aborda, après avoir donné ses ordres pour faire couler son bâtiment à fond, & il étonna si fort l'équipage Espagnol par son audace, que personne ne tenta de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le capitaine qui jouoit dans sa chambre, & lui mettant le pistolet sur la gorge, il l'obligea de se rendre. On débarqua ce commandant & son monde au Cap le plus proche, comme un poids inutile du vaisseau qu'ils avoient si mal gardé; & l'on n'y conserva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq flibustiers qui étoient entrés dans la mer du sud, pousserent leurs courses jusqu'à la Californie. Pour regagner la mer du nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorsque le dépit de ne rien emporter d'un pays si riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaisseau chargé de plusieurs millions : ils le prirent & s'y embarquerent.

Le Basque, Jonqué & Laurent le Graff, croisoient devant Carthagène avec trois petits bâtimens. Il sortit du port deux vaisseaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces flibustiers & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus qu'ils les attaquerent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le gouverneur d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les capitaines, Michel & Brouage, avertis que pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagène sous pavillon étranger des richesses considérables, attaquent les deux vaisseaux Hollandois qui portoient ces trésors, & les en dépouillent. Outrés de se voir vaincus par des bâtimens très-inférieurs aux leurs, les Hollandois osent dire en face à Michel, que s'il avoit été seul, il n'auroit pas si bien réussi : *recommençons à combattre*, répondit fierement Michel, *& mon compagnon ne sera que spectateur du combat. Si je suis vainqueur, je n'aurai pas seulement l'argent,*

mais je reſterai le maître de vos deux vaiſſeaux. Les Hollandois, loin d'accepter le défi, ſe retirerent bien vîte, dans la crainte que, s'ils délibéroient, on ne les laiſſât pas les maîtres de le refuſer.

Le capitaine Laurent fut ſurpris par deux vaiſſeaux Eſpagnols, qui avoient chacun ſoixante piéces de canon, & quinze cents hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ſes camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout haſarder, ſe défendre & attaquer en même-tems. La valeur, la ruſe, la témérité, le déſeſpoir même; tout doit être mis en uſage dans cette occaſion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce diſcours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibuſtiers, & lui ordonne publiquement demettre le feu aux poudres au premier ſignal qu'il lui en fera; témoignant par cette réſolution qu'il n'y a de ſalut que dans la mort même, ou dans le courage. Auſſi-tôt il diſpoſe ſes combattans des deux côtés de ſon navire; puis hauſſant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis: *c'eſt*

entre leurs bâtimens, dit-il, *qu'il nous faut paſſer, & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement eſt exécuté avec une rapidité, une réſolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les Galions; mais on éclaircit ſi bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'oſent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en ſe retirant remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Eſpagnol va payer de ſa tête la honte que ſon ignorance & ſa lâcheté impriment à ſa nation. Dans tous les combats les flibuſtiers montrerent la même intrépidité.

Lorſqu'ils avoient fait un butin conſidérable, ils ſe rendoient dans les premiers tems à l'iſle de la Tortue pour faire leur partage; dans la ſuite les François allerent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Chacun levant la main, proteſtoit qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux ferment, à la premiere occaſion on le jettoit dans quelque iſle déſerte, comme un traître indigne de la ſociété. Les braves, qui arrivoient mutilés de leurs courſes, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pié coupés, ſe payoient deux cens écus. Un œil, un doigt, un orteil perdus

dans le combat, ne valoient que la moitié. Les bleſſés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur panſement. S'il ne ſe trouvoit pas de quoi remplir ces obligations, qui furent toujours ſacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la courſe, de la continuer, juſqu'à ce qu'il y eût des fonds ſuffiſans pour acquitter une dette ſi reſpectable.

Après cet acte de juſtice & d'humanité, on partageoit ce qui reſtoit en autant de lots qu'il y avoit de flibuſtiers. Leur commandant n'avoit droit qu'à un ſeul lot comme les autres; mais on lui faiſoit préſent de trois ou quatre, ſelon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorſque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les priſes. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au ſort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une juſtice ſi rigoureuſe. Elle s'étendoit juſqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on ſavoit être leur camarade, & par conſéquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, ſa part étoit envoyée à ſes parens, lorſqu'ils étoient connus. Au défaut des uns & des autres, elle étoit diſtribuée aux pauvres & aux égliſes, qui devoient prier

pour celui au nom duquel ſe faiſoient ces largeſſes, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ces devoirs remplis, on voyoit commencer les profuſions de toute eſpece. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finiſſoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés, ſans habits, ſans vivres, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même deſtinée. Si on leur demandoit quel plaiſir ils trouvoient à diſſiper ſi rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de riſque, ils répondoient ingénument : » Expoſés comme » nous le ſommes à une infinité de dangers, » notre vie eſt bien différente de celle des au- » tres hommes. Aujourd'hui vivans, demain » morts, que nous importe d'amaſſer ? Nous » ne comptons que ſur le jour que nous avons » vécu, jamais ſur celui que nous avons à » vivre. Notre ſoin eſt plutôt de conſumer la » vie que de la conſerver. «

Les colonies Eſpagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, déſeſpérées de ſe voir continuellement la proie de ces brigands, ſe dégoûterent de la navigation. Elles ſacrifierent ce que leur liaiſon leur

procuroit de force, de commodités, de richesses, & formerent presqu'autant d'états isolés. Elle ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissemens Espagnols, que pour y enlever quelques vivres lorsqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leurs prises, qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation ; & les Espagnols n'oserent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibustiers qui se distinguerent dans cette nouvelle carriere, Montbars, gentilhomme Languedocien, se fit un nom singulier. Le hazard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commises dans la conquête du nouveau-monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine

qu'il portoit juſqu'à la frénéſie. On raconte à ce ſujet, qu'étant au collége, & jouant dans une piéce le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Eſpagnol, il ſe jetta ſur ſon interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, ſi on ne le lui eut arraché des mains. Son imagination enflammée lui repréſentoit ſans ceſſe des peuples innombrables, égorgés par les monſtres ſortis de l'Eſpagne. Il ne reſpiroit que l'ardeur d'expier tant de ſang innocent. L'enthouſiaſme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatiſme de religion qui avoit immolé tant de victimes. On eut dit que leurs manes crioient vengeance au fond de ſon ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Eſpagnol : il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaiſſeau Eſpagnol qui fut attaqué, & auſſi-tôt abordé ; c'étoit l'uſage de ce tems-là. Montbars fondit le ſabre à la main ſur les ennemis, ſe fit jour au milieu d'eux, & ſe portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, renverſa tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Lorſqu'il eut forcé l'ennemi de ſe rendre, laiſſant à ſes compagnons toute la joie d'un riche butin, on le vit contempler avec une volupté ſangui-

naire les cadavres entaſſés de cette nation, à laquelle il avoit juré une haine inſatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, ſans s'aſſouvir. Le vaiſſeau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de choſe, ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays, ravagé leurs établiſſemens, & tout emporté. » Comment ſouffrez-vous cela, dit » bruſquement Montbars? Nous ne le ſouf- » frons pas non plus, répliquerent-ils du » même ton, & les Eſpagnols ſavent bien » qui nous ſommes; auſſi ont-ils pris le tems » que nous étions à la chaſſe. Mais nous al- » lons joindre quelques-uns de nos camara- » des, qu'ils ont encore plus maltraités que » nous; alors on verra beau jeu. Si vous vou- » lez, reprend Montbars, je marcherai à » votre tête, non pour vous commander, » mais pour m'expoſer le premier. « Les Boucaniers voyant à ſon air que c'eſt un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis, & Montbars fond ſur eux avec une impétuoſité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe

presque pas un Espagnol à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette premiere action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur.*

Sa férocité, celle des autres flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables, & les associations devinrent plus nombreuses. La premiere qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olone, sa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate espagnole. Un esclave ayant vu tuer tous les blessés après le combat, & craignant pour sa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent prisonniers. A ces mots le féroce l'Olonois saisi de rage, se fit amener les Espagnols l'un après l'autre, &

leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoûtoit de son sabre. Il se rendit ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prit, jetta leurs équipages à la mer, & ne fit grace qu'à un seul homme, qu'il envoya au gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertissoit qu'il traiteroit de la même maniere tous les Espagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ses canots, ses prises, & se rendit avec sa frégate seule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publierent qu'ils alloient partir ensemble pour l'exécution d'un projet également glorieux & utile; & ils virent accourir quatre cens quarante hommes. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les flibustiers, se porta sur la baye de Venezuela, qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garnison de deux cens cinquante hommes passée

au fil de l'épée. On ſe rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie ſur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de ſon embouchure. Cette ville enrichie par ſon commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baye. Si les flibuſtiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit ſouſtraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrerent que des retranchemens nouvellement conſtruits, qui leur coûterent beaucoup de ſang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été tranſportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit ſubi le même ſort, s'il n'eut été racheté. Avec le prix de ſa rançon, ils emporterent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le deſſein, diſoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'iſle de la Tortue, & d'y conſacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils diſſipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des flibuſtiers Anglois, partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses meſures

meſures étoient ſi bien concertées, qu'il ſurprit la ville, & s'en rendit maître ſans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres, perſuadé que la galanterie & la ſuperſtition des Eſpagnols ne leur permettroient pas de tirer ſur ce qu'ils aimoient & reſpectoient le plus. Mais la garniſon ayant réſiſté à ce piége, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de ſang les tréſors qu'on emporta de ce port célebre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réuſſir, Morgan crut devoir aller ſur les parages de Coſta-Ricca, chercher des guides dans l'iſle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Eſpagnoles étoient confinés. Ce poſte étoit ſi bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée conſidérable. Cependant dès que les pirates parurent, le gouverneur envoya ſecrettement pour ſavoir comment il pourroit ſe rendre, ſans être accuſé de lâcheté. On arrêta que Morgan inſulteroit pendant la nuit un fort détaché, que le commandant ſortiroit de la citadelle pour aller au ſecours d'un ouvrage ſi important, que les aſſaillans viendroient enſuite le prendre par derriere, & le feroient priſonnier, ce qui entraîneroit la red-

dition de la place. Il fut convenu auſſi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit perſonne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Eſpagnols, ſans avoir couru de riſque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les flibuſtiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenſes munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournerent leurs voiles vers le Chagre, la ſeule voie qui leur fut ouverte pour arriver au terme de leurs eſpérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort conſtruit ſur un roc eſcarpé, que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garniſon digne de ſon chef. Les flibuſtiers éprouverent pour la premiere fois une réſiſtance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le ſiége, quand un heureux hazard vint au ſecours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'aſſaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laiſſa ſes vaiſſeaux à l'ancre, avec les gens néceſſaires pour les garder, & ſur ſes chalou-

pes remonta le fleuve l'eſpace de quarante-trois milles, juſqu'à Crucès, où il finiſſoit d'être navigable. Il continua ſon chemin par terre juſqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaſte prairie qui eſt devant la ville, il rencontra des troupes nombreuſes qu'il diſſipa ſans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des tréſors immenſes, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets ſur des bateaux que la baſſe marée avoit laiſſés à ſec. Les forêts voiſines rendirent des dépôts précieux. Peu contens de ce butin, les partis de flibuſtiers qui couroient les campagnes, employerent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Eſpagnols, aux Négres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recelé leurs richeſſes & celles de leurs maîtres. Un mendiant conduit par le hazard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il ſe revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit ſon or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Auſſi-tôt il fut mis à la queſtion; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à

des esclaves qui l'acheverent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du nouveau-monde comme il les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractere n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eut évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une passion que cette furieuse résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitemens barbares. Mais l'Espagnol inébranlable irritoit & repoussoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nom-

bre de prisonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits & leur avidité. Pour les François associés à la même perte, ils se retirerent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'il en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, & tuoit sur le champ ceux qui baissoient la tête, au

bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célebre qu'eux. Douze cents flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, & l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténébres à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur, le fort, les casernes, les postes importans, tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance étoit pris, lorsque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfans, furent enfermés dans les églises, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire sauter l'édifice. Un flibustier, la mêche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulevement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la consternation, elle fut pillée à loisir ; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de dix millions de livres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, accepterent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les flibustiers, sans s'étonner, se retirerent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un tems plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit ; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engage-

ment, mais ſur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuſe. Ils paſſerent fierement au milieu de la flotte Eſpagnole, qui n'oſa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il eſt vraiſemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, ſi les bâtimens flibuſtiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou ſi la flotte ennemie avoit eu ſur ſon bord d'autres richeſſes que des marchandiſes dont ces corſaires faiſoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorſque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les eſprits. Il eſt à préſumer qu'on eſpéra trouver plus de tréſors ſur une mer pour ainſi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis ſi long-tems. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Anglois & les François, les bandes même particulieres des deux nations, ayent eu la même vue dans le même tems, quoiqu'elles n'agiſſoient pas de concert, & qu'elles ne ſe fuſſent rien communiqué. Près de quatre mille hommes ſe trouverent engagés dans cette expédition. Les uns ſe rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de

Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'est pas douteux qu'on n'eut enlevé à l'Espagne cette importante colonie. Leur caractère s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formerent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grognier, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Toussé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du sud par le détroit de Darien, se jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtimens, n'étoient guère mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils ne laisserent pas de battre plusieurs fois toutes les escadres qu'on arma contre eux. Ces victoires leur furent préjudiciables, parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaisseaux à prendre, il fallut recourir à des descentes continuelles pour avoir des vivres; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua successivement Seppa, Plue-

blo-Nuevo, Leon, Realeguo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Lesparso, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoanteque, Mucmeluna, Chiloteca, la nouvelle Ségovie, & Guayaquil, plus considérable que toutes les autres.

Plusieurs de ces places furent surprises; & la plupart abandonnées de leurs habitans qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi, avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Espagnols ne se déterminoient point à se défendre, sans être au moins vingt contre un, encore étoient-ils battus. Ils avoient si fort dégénéré qu'il ne leur restoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoissoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorans, plus lâches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom seul des flibustiers. Les moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons, comme des Antropophages, des êtres qui n'avoient rien d'humain, des especes de singes plus méchans que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans les ames la haîne avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monstres, les Espagnols ne savoient se venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un flibustier. Dès

que ces avanturiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit son cadavre, on le mutiloit, on le faisoit passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les flibustiers s'étendoit sur les endroits même qu'ils avoient souillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises; on dévouoit à l'anathême les murailles & le sol des places dévastées, & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, & les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du nouveau-monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misere, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du sud, celle du nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes, avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des flibustiers François. Dès qu'on sut qu'il alloit armer, mille braves se rangerent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue qui

avoit fait enfin goûter à sa cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projettée, & la défendit de la part du roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours ?* Cette réponse charma tous les flibustiers, qui s'embarquerent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cens Espagnols, qu'on battit & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagême pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonier, un Anglois, & un officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le général flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux présens : tant l'hon-

neur, le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société !

Les vainqueurs de Campeche employerent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au-dedans, soit au-dehors de la place, on proposa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes, de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi, le jour de saint Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campeche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, insigne, mais dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernieres expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs ; lorsque les

François ſe virent rengagés par les circonſtances dans une carriere dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puiſſans mots de gloire, de patrie & d'or, à ſuivre au nombre de douze cens hommes, ſept vaiſſeaux de guerre partis d'Europe en 1697 ſous les ordres de Pointis, pour attaquer la célebre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entrepriſe qu'il fût poſſible de former dans le nouveau-monde. La ſituation du port, la force de la place, le vice du climat, oppoſoient des obſtacles, qui paroiſſoient inſurmontables pour d'autres hommes que les flibuſtiers. Auſſi l'honneur du ſuccès leur fût-il décerné par toutes les nations; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avide général qui avoit embarqué un butin eſtimé quarante millions, ne craignit pas, dès qu'on eut mis à la voile, d'offrir quarante mille écus pour leur part, à ceux qui avoient fait tomber dans ſes mains tant de richeſſes.

Les flibuſtiers indignés de ce traitement, réſolurent ſur le champ d'aborder le *ſceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaiſſeaux, pour être ſecouru à tems. Cet avare commandant alloit être maſſacré, quand un des mécontens s'écria: *Freres, pourquoi nous en prendre à ce chien?*

il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagene, c'est là qu'il la faut aller chercher. Cette propofition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce fuccéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévoroit ces brigands; & fans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglerent vers la ville.

La premiere chofe qu'ils firent, après y être entrés fans oppofition, ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande églife, & de leur parler en ces termes : » Nous n'ignorons pas » que vous nous regardez comme des gens » fans foi & fans religion, comme des dia- » bles plutôt que comme des hommes. Les » termes injurieux dont vous affectez de vous » fervir en parlant de nous, & le refus que » vous avez fait de traiter avec nous de la » reddition de votre place, font des preuves » manifeftes de vos fentimens. Nous voici les » armes à la main, en état de nous venger. » La pâleur qu'on voit répandue fur vos vifa- » ges, prouve que vous vous attendez aux plus » cruels fupplices, & votre confcience vous » dit fans doute que vous les méritez. Nous » allons vous défabufer, & vous faire con- » noître que les titres odieux dont vous nous » chargez ne nous conviennent point, mais » au général fous les ordres duquel vous nous

» avez

» avez vu combattre. Le perfide nous a trom-
» pés. Quoiqu'il n'ait dû qu'à notre valeur la
» conquête de votre ville, il a refusé d'en par-
» tager avec nous les dépouilles, & nous a
» réduits par cette injustice à vous visiter une
» seconde fois. Ce n'est pas sans regret que
» nous nous y voyons forcés, & notre modé-
» ration vous en convaincra. Nous vous don-
» nons parole de nous retirer, au moment
» que vous nous aurez compté cinq millions
» de livres; c'est à quoi nous nous bornons.
» Mais si vous vous refusez à une demande si
» raisonnable, il n'est point de malheur que
» vous ne deviez craindre, sans en pouvoir
» accuser que vous-mêmes, & l'infame Poin-
» tis, que nous vous permettons de charger
» de toutes les malédictions possibles. «

Après ce discours, le religieux le plus respecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ses mœurs, de son autorité & de la parole, pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qui leur restoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui suivit le sermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, sans grand succès, des maisons & des temples jusqu'aux tombeaux, & se ter-

mina par les tortures qu'on fit subir aux principaux bourgeois.

On saisit deux citoyens des plus distingués, & on leur demanda séparément où étoient les richesses du fisc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en savoient rien; mais avec tant de franchise & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit semblant de les passer par les armes, en tirant plusieurs coups de fusil. Deux autres citoyens furent appellés; leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut suivie des mêmes démonstrations. On publia que tous les quatre avoient eu la tête cassée, & qu'une pareille destinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtreroient à garder le silence. Cette déclaration produisit le plus grand effet. Dès le jour même on apporta plus d'un million. Les jours suivans rendirent encore quelque chose. Enfin les aventuriers désespérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déjà amassé, se rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontrâssent une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Espagnols. Plusieurs des corsaires furent pris ou coulés à fond avec leur butin: le reste se sauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable

de l'hiſtoire des flibuſtiers. La ſéparation des Anglois & des François, lorſque la guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement, pour accellérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans; la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner ſucceſſivement aux poſſeſſions Eſpagnoles qu'ils avoient ravagées juſqu'alors; l'impoſſibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périſſoient tous les jours : toutes ces cauſes, & cent autres, ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere qui eut jamais exiſté. Sans ſyſtême, ſans loix, ſans ſubordination, ſans moyens, elle devint l'étonnement de ſon ſiécle, comme elle le ſera de la poſtérité. Elle auroit ſubjugué l'Amérique entiere, ſi elle avoit eu l'eſprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent paſſer à diverſes repriſes de nombreuſes flottes dans le nouveau-monde. L'intempérie du climat, le défaut de ſubſiſtances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y

acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Étoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son aggrandissement,

à ſes vengeances, qu'ils ſe dévouoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préſervés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offuſquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'eſpoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les cauſes morales qui donnerent aux flibuſtiers une exiſtence ſi ſinguliere ? Cette terre où la nature ſembloit avoir condamné toutes les paſſions turbulentes à un ſilence perpétuel; où les hommes avoient beſoin de ſe réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivreſſe & l'intempérance des feſtins; où ils vivoient contens de leur repos & de leur ennui: cette terre ſe trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux, qui ſemble reſpirer avec l'air d'un atmoſphere brûlant l'excès de tous les ſentimens, le délire de toutes les paſſions. Tandis qu'un ciel de feu énervoit les anciens conquérans du nouveau-monde; que les Eſpagnols, alors ſi remuans dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence; des hommes ſortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiſer ſous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux ſources de cette

révolútion, on verra que les flibuſtiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le reſſort de la liberté comprimé dans les ames depuis des ſiécles, eut une activité incroyable, & produiſit les plus terribles phénomenes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthouſiaſtes de toutes les nations, ſe joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs ſuccès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le deſir des choſes éloignées, le beſoin d'un changement de ſituation, l'eſpérance d'une meilleure fortune, l'inſtinct qui porte l'imagination aux grandes entrepriſes, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la néceſſité de ſurmonter les obſtacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres; en un mot, cette fermentation paſſagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le ſang & dans la volupté, fit des flibuſtiers un peuple iſolé dans l'hiſtoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on eſt accoutumé à regarder ces brigands avec une ſorte d'exécration. Elle eſt juſte, parce que la fidélité, la probité, le déſin-

téreſſement, la générosité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faiſoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux?

Des flibuſtiers s'étoient chargés, pour une ſomme, d'eſcorter un vaiſſeau Eſpagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux oſa propoſer à ſes camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Le célebre Montauban qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce diſcours, qu'il voulut abdiquer ſa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi? nous quitter! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? on délibéra ſur le champ. On arrêta que le coupable ſeroit jetté ſur la premiere côte qui ſe préſenteroit. On jura que cet homme ſans bonne-foi ne ſeroit jamais reçu dans aucun armement où ſe trouveroit un ſeul des braves gens que ſa ſociété déshonnoroit. Si ce n'eſt pas là de l'héroïſme, ſera-ce dans un ſiécle où tout ce qu'il y a de grand eſt tourné en ridicule ſous le nom d'enthouſiaſme, qu'il faudra chercher des héros?

X.
Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des flibustiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne, venoit de finir une carriere agitée. Ses sujets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeller à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de justice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son caractère.

L'Europe fatiguée depuis un demi-siécle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déja trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne ; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre

une ſeule. Cette ligue prit un aſcendant que des victoires également glorieuſes & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs déſaſtres étoient l'objet de la joie univerſelle : Tous les cœurs étoient fermés à la compaſſion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur ſang & leurs tréſors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Eſpagne, depuis la deſtruction de ſes galions à Vigo, n'avoit pas un vaiſſeau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduiſirent ſur les bords du précipice, avoit laiſſé tomber ſa marine. Cette conduite vicieuſe avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans ſa jeuneſſe de toutes les eſpeces de gloire, penſa qu'il manqueroit quelque choſe à l'éclat de ſon regne, s'il n'avoit pas des vaiſſeaux. On eſt fondé à croire qu'il ne les enviſagea que comme un des moyens dont il vouloit ſe ſervir pour fixer ſur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de ſon nom aux extrêmités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaiſon

de la puissance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favorisé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fausses vues l'égarerent. A mesure que son inquiétude lui suscita de nouveaux ennemis, qu'il se vit obligé d'avoir surpied un plus grand nombre de troupes, que les frontieres de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplierent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds qui devoient être destinés à lui former une puissance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres choses aussi frivoles, absorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès-lors cette branche de la force Françoise s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales, se trouverent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force

politique ſur le commerce. D'immenſes découvertes avoient mis, il eſt vrai, dans les mains des Caſtillans & des Portugais, la poſſeſſion excluſive de tréſors & de productions qui ſembloient leur promettre l'empire de l'univers, ſi les richeſſes pouvoient le donner; mais ces nations ivres d'or & de ſang, n'avoient pas ſeulement ſoupçonné qu'un monde nouveau dût ſoutenir leur puiſſance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un ſyſtême fondé ſur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe, emporterent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait oppoſée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient ſaiſi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient ſuivis avec plus de perſévérance que les différentes ſituations où elles s'étoient trouvées ne paroiſſoient le leur permettre. Le hazard des circonſtances ayant d'abord excité l'induſtrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par ſa rivale, dont le génie étoit plus ardent & les reſſources plus conſidérables. La guerre d'induſtrie, excitée par la jalouſie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & ſanglans. Ce n'étoient pas ſeulement des hoſtilités entre un peuple & un peuple, c'étoit

une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillerent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'aggrandissement l'une de l'autre, elles renoncerent à toute invasion en Amérique. Enfin la Reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particuliere, elle se fit accorder des avantages qui laisserent la nation rivale de la sienne, fort en arriere. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le siécle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les meres ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'associerent plus, pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécurent

quelque tems en freres, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raiſon univerſelle y avoit quelque part. La philoſophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'impoſture ne ceſſe d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques ſages étoient paſſés de leur cabinet dans les mains de la multitude ; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les eſprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La ſoif du ſang paroiſſoit appaiſée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumieres nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur induſtrie.

Cette activité ſe faiſoit ſur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent ſe ſoutenir, & même proſpérer, lorſque le feu de la guerre eſt allumé dans le voiſinage & ſur leurs frontieres ; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la ſubſiſtance, & les conſommations intérieures. Il n'en eſt pas ainſi des établiſſemens que pluſieurs nations ont formés dans le

grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtemens & les instrumens du labourage, n'y sont pas fabriqués. Toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes septentrionales du nouveau-monde, & sur-tout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent, & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrasement qui avoit tout consumé, plus elles se hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable, enhardissoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des isles, lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-tems, & qui troubla le repos de la terre.

XI. Les isles de l'Amérique occasionnent la guerre de 1739.

Les colonies Angloises, sur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les possessions Espagnoles du nouveau-monde, un commerce in-

certope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fut juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes suspectes, des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise qui, mettant sa sûreté, sa puissance & sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le ministere qui les souffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-tems la Grande-Bretagne avec un caractere & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre, & le conseil d'Espagne qui, à mesure que l'orage approchoit montroit moins

de vigueur, chercherent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & ſignées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ſes intérêts, par ſon reſſentiment, par l'eſprit de parti, & ſingulierement par des écrits politiques qui ſe ſuccédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation eſt traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en eſt de ſolides, compoſés par de bons eſprits, par des citoyens inſtruits & zélés. Leurs avis ſervent à éclairer le public ſur ſes intérêts, & à diriger le gouvernement dans ſes opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'ayent été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui ſe prive de cet avantage ! Mais pour un homme ſage qui répand la lumiere, il ſe trouve des écrivains ſans nombre, qui, ſoit par mécontentement des gens en place, ſoit pour flatter le goût de la nation, ſoit pour des raiſons perſonnelles, ſe plaiſent à émouvoir les eſprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinairement, eſt de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs juſtes bornes, de lui faire enviſager comme des uſurpations manifeſtes, les moindres

précautions

précautions que prennent les autres puissances pour conserver leurs possessions. Ces exagérations remplies de partialité & de fausseté, répandent des opinions, établissent des préjugés, dont l'effet ordinaire est d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ses voisins. Si le gouvernement qui voudroit tenir une balance de justice entre ses sujets & les étrangers, refuse de se conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, considéré politiquement, est le premier peuple du monde, soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiége par des cris & par des menaces le sénat de la nation, & regle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen, qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, & insultent scandaleusement les têtes les plus sacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le ministere toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arſenaux regorgeoient de munitions, & ſes chantiers étoient animés. Ses eſcadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de ſon pavillon aux extrêmités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi ſa patrie, en négligeant de ſi grands avantages. Il doit être au-deſſus de tout ſoupçon, puiſqu'il ne fut pas accuſé de corruption dans un pays, où l'on a ſouvent formé ces accuſations ſans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de ſe précipiter dans des embarras qui mettroient en danger ſon adminiſtration; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les tréſors deſtinés jusqu'alors à lui acheter des partiſans; la néceſſité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour ſa perſonne & pour ſes principes : toutes ces conſidérations & quelques autres le jetterent dans des irréſolutions funeſtes. Il perdit un tems toujours précieux, déciſif ſur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagène,

plutôt par l'intempérie du climat, par la méſintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garniſon. Anſon vit ruiner ſon armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé ſans riſque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une eſcadre par ce qu'il fit avec un vaiſſeau, on peut penſer qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Eſpagnol dans la mer du ſud. Un établiſſement entrepris dans l'iſle de Cuba, eut une iſſue funeſte. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouverent que leur cimetiere. Le général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le ſiége du fort Saint-Auguſtin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avoit laiſſé le loiſir de ſe préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Eſpagnole euſſent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur reſtoit leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faiſoient trembler. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne raſſuroit pas des eſprits trop abattus par la crainte. Heureuſement pour les deux na-

tions & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui pour des intérêts fort équivoques y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'Isle Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puiassnce recouvra à la paix une possession si précieuse; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-tems la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontieres de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal; & ils croyent leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des tems barbares, mais dont les siécles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop lé-

gere pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établiſſement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'aſſuroit de l'alliance de l'Eſpagne à qui on donnoit de grands intérêts à diſcuter avec la cour de Vienne; qu'en garantiſſant au roi de Pruſſe la Siléſie, on établiſſoit en Allemagne deux puiſſances rivales, fruit précieux de deux ſiécles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites, on ſe procuroit des conquêtes aiſées, ſi les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainſi quand la France n'auroit pas eu beſoin de s'occuper de ſon intérieur dont le dépériſſement étoit extrême; quand ſon crédit & ſon commerce n'auroient pas été ruinés; quand quelques-unes de ſes plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada; quand ſes colonies n'auroient pas été menacées d'une invaſion infaillible & prochaine; quand ſa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un ſeul vaiſſeau à envoyer dans le nouveau mon-

de ; quand l'Eſpagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre : la concluſion de la paix auroit encore mérité l'approbation des eſprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra ſans peine que rien ne paroiſſoit impoſſible aux armes victorieuſes de Louis XV ; mais ſeroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne déſiroient rien tant que cet événement ? Si la république, qui étoit dans l'impoſſibilité de ſe détacher de ſes alliés, avoit été conquiſe, ſes habitans qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre ſous ſa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur induſtrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de ſi grands avantages n'euſſent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette obſervation nous oſerons en ajouter une autre, qui pour être auſſi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frap-

pante. On a trouvé la cour de Vienne, fort heureuſe ou fort habile, d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuſe, ſi elle eût laiſſé à ſon ennemi une partie de ſes conquêtes? Il eſt paſſé ce tems, où la maiſon d'Autriche égaloit, ſurpaſſoit peut-être, les forces de la maiſon de Bourbon. Sa politique eſt donc d'intéreſſer les autres puiſſances à ſon ſort, même par ſes pertes. Elle le pouvoit en faiſant des ſacrifices apparens à la France. L'Europe allarmée de l'agrandiſſement de cette monarchie qu'on eſt porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haîne qu'on avoit vouée à Louis XIV; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la ſuite néceſſaire de ces ſentimens. Cette diſpoſition univerſelle des eſprits étoit plus propre à relever à la grandeur de la nouvelle maiſon d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il eſt vrai, avoir aſſez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduiſoit la négociation, & du miniſtre qui la dirigeoit, pour penſer qu'ils auroient démêlé le piége. Nous ne balancerons pas même à aſſurer

que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandiſſement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conſeil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'eſt ce qu'on n'oſe décider. En général tous les gouvernemens du monde ſont portés à s'étendre, & celui de France eſt de nature à le deſirer.

Quoi qu'il en ſoit de ces réflexions, il faut avouer que l'eſpérance des deux miniſtres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conſervation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette ſource d'une opulence illimitée, auſſi-tôt que le danger fut paſſé. La France garda des troupes ſans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, ſoudoya une partie de l'Allemagne, ſe conduiſit comme ſi un nouveau Charles-Quint eut menacé ſes frontieres, ou ſi un autre Philippe II eut pu bouleverſer l'intérieur de ſon pays par ſes intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent ; qu'il n'y avoit point de puiſſance qui, ſeule, put oſer l'attaquer ; & que les événemens de la derniere guerre, les arrangemens de la derniere paix, avoient rendu la réunion de pluſieurs puiſſances impoſſible. Mille

petites craintes, toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêcherent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas promptement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le desir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices. Cette passion est si forte qu'elle a subjugué jusqu'à leurs philosophes. Le célébre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

XII. C'est de l'Amérique que sort la guerre de 1755.

Un tel systême que la nation n'a guère perdu de vue, se manifesta en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie Angloise. Cepen-

dant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque tems des ombres du mystere ; & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses Finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux, & l'inexpériance de ses amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir & de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. Envain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande : ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays, où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les especes, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent ; au hasard, de riches colonies ; à sa sensibilité

vive & ſouple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouiſſances; à ſes conquêtes, à ſa gloire littéraire, à la diſperſion même des proteſtans qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le deſir qu'on avoit de l'imiter: cette nation qui ſeroit trop heureuſe, ſi l'on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque choſe de ſes avantages, & ſe prêtoit ſans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorſque l'Angleterre crut que la diſſimulation ne lui étoit plus néceſſaire, elle commença les hoſtilités, ſans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui ſont en uſage chez les peuples civiliſés.

Quand même la déclaration de guerre ne ſeroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être ne ſe doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger; on ne peut s'empêcher de voir que le miniſtere Britannique faiſoit plus que ſoupçonner le vice de ſa conduite. La timidité de ſes démarches, l'embarras de ſes opérations, les variations de ſes défenſes juſtificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction ſi ſcandaleuſe par le parlement: cent autres choſes décéloient une conſcience coupable. Si dans ces foibles adminiſtrateurs d'une grande puiſſance, l'au-

dace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fut en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chûte auroit effrayé les autres nations; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par-tout l'univers. Un succès brillant & décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit justifiée aux yeux de la politique; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

XIII. Les commencemens de la guerre sont funestes aux Anglois.

Une conduite foible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le conseil de George II fut haï & méprisé de toute l'Europe. Les événemens seconderent ces sentimens. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-tems, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes: qu'ils réu-

niſſoient des vertus & des vices, des traits de foibleſſe & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaiſir & de l'honneur ; ſérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choſes graves ; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot des enfans, comme les Athéniens, ſe laiſſant agiter & paſſionner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher, quels que ſoient leurs guides, & ſe conſolant de toutes leurs diſgraces par le moindre ſuccès. Leſprit Anglois qui, ſuivant le mot ſi trivial & ſi énergique de Swif, *eſt toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injuſtement mépriſée. Le découragement prit la place de la préſomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit miſe dans ſon opulence ; abaiſſée par l'introduction des troupes étrangeres, par le caractere moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ſes forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémiſſoit également des mal-

heurs qu'elle venoit d'éprouver, & de ceux qu'elle prévoyoit, ſans s'occuper du ſoin de venger les uns ni d'écarter les autres. Tout le zele pour la défenſe commune, ſe bornoit à des ſubſides immenſes. On paroiſſoit ignorer que le lâche eſt plutôt prêt que le brave à ouvrir ſa bourſe pour éloigner le péril; & que dans la criſe où l'on ſe trouvoit, il ne s'agiſſoit pas de ſavoir qui payeroit, mais qui combattroit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques ſuccès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdiſſement de leur ennemi pour une démonſtration de ſa foibleſſe, ils s'engagerent plus que leur ſituation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviſer l'Allemagne.

Un ſyſtême qui devoit les couvrir de honte s'il ne réuſſiſſoit pas, & ruiner leur puiſſance s'il réuſſiſſoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques miniſtres vouloient commencer en déſeſpérant de ſoutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'aſſurance du génie : *Meſſieurs, partons tous tant que nous ſommes dans le conſeil, & la torche à la*

main, allons brûler tous nos vaisseaux ; s'ils ne servent qu'à nous faire insulter & non à nous défendre. Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajouterent des fautes militaires. Les intrigues de cour présiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une suite de disgraces. Ce peuple léger & superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tous ceux qu'il chargeoit successivement de diriger les opérations guerrieres eussent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changerent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministre justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt, respecté depuis sa jeunesse dans les trois royaumes, pour son intégrité, pour son désintéressement, pour son

zele contre la corruption, pour ſon attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la paſſion des grandes choſes, une éloquence ſûre d'entraîner les eſprits, le caractere entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever ſa patrie au-deſſus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthouſiaſme tranſporta une nation, qu'au défaut de ſon climat, ſa liberté paſſionnera toujours. On ſaiſit un amiral, qui avoit laiſſé prendre l'iſle de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuſe, on le juge, on le condamne. Ni ſon rang, ni ſes talens, ni ſa famille, ni ſes amis, ne peuvent le ſauver de la ſévérité de la loi. Le mât de ſon vaiſſeau lui ſert d'échaffaut. L'Europe entiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On ſe crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une maniere terrible à ceux qui ſervoient la nation, le ſort qui les attendoit, s'ils trahiſſoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eût aucun qui ne ſe dit au fond de ſon cœur dans le moment du combat: c'eſt ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du ſupplice. Ainſi le ſang d'un homme accuſé de lâcheté, devint un germe d'héroïſme.

A ce reſſort de crainte fait pour vaincre la peur,

peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs, forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Cette ardeur est sur-tout remarquable, lorsque la nation a une confiance entiere dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eût pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine, qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mousses, & les peres à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour

naviguer ſainement. Le roi touché de ce trait de patriotiſme, donna 22, 500 livres, le prince de Galles 9, 000 livres, la princeſſe, ſa mere, 4, 500 livres. Les acteurs des différens ſpectacles, dont cette nation philoſophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouerent leurs meilleures piéces pour augmenter ces fonds reſpectables. Jamais on n'avoit vu un ſi grand concours au théâtre. Cent de ces mouſſes, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment ſacré, ornoient l'enceinte de la ſcène ; & cette décoration valoit bien celle des luſtrines, des dentelles & des diamans.

XIV. Les Anglois ſortent de leur léthargie, & s'emparent des iſles Françoiſes & Eſpagnoles.

Ce dévouement public au ſervice de la patrie, échauffa les eſprits. Tous les Anglois ſe crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage ſur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent ſur toutes les mers. Ils intercepterent ſa navigation. Ils tinrent toutes ſes forces en échec dans la Weſtphalie. Ils le chaſſerent de l'Amérique ſeptentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Juſques au miniſtere de M. Pitt, toutes les entrepriſes de ſa nation dans les contrées éloignées, avoient eu & dû avoir une iſſue funeſte, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets ſi ſages & ſi utiles, il fit ſes préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité, il combina ſi

juste la fin avec les moyens, il choisit si bien les dépositaires de sa confiance, il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer, il éleva si haut le cœur Anglois, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame plus haute encore, lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmoient ses dissipations. Il répétoit après Philippe, pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusques dans leurs isles les plus cheres, jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans génie, & tombant en ruine. Ces masures manquoient également de défenseurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves, égale-

ment dépourvus de tout, sacrifioient à leur nourriture les bestiaux destinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux, c'étoit à travers de si grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importoient, & leur céder comme pour rien ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présenterent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759; le lendemain ils écraserent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillans avoient sû profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'isle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvemens, donnerent le tems à la garnison & aux habitans de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissemens. Les Anglois

désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allerent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retomberent encore dans leur premiere faute, & ils en furent punis de la même maniere. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de systême. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entiere se soumit, mais à des conditions très-honorables, & après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légerement abandonné; mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton, & autant de

vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtriere, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; & la place, qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 février. La colonie entiere suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent, ou Françoises, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la premiere proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une puissance si ambitieuse auroit-elle

borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble ? Cet événement n'étoit pas un problême. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la premiere sommation qui lui seroit faite.

La cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroissoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrette, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministere avoit inspiré sa confiance à la nation ; & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hazarde tout au plus que la récolte d'une année ;

& un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contens du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la constance, n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chasser les habitans: aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célebre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événemens de son siécle, a rarement des lumieres sûres. Les conseils des rois sont un sanctuaire, dont le tems

ſeul ouvre le voile d'une main lente. Leurs miniſtres, fideles au ſecret ou intéreſſés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ſes recherches la curioſité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque ſagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaiſon des événemens, il eſt réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'eſt ſans le ſavoir, ou ſans oſer l'aſſurer; & cette incertitude ne ſatisfait guère plus qu'une ignorance entiere. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, diſpenſés du ſilence, laiſſent éclore la vérité; que la mort lui rende pour-ainſi-dire le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics, dévoilent enfin le jeu des reſſorts qui ont fait la deſtinée des nations.

Ces conſidérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que ſuivre le fil des intrigues politiques. Mais c'eſt dans l'ame d'un des plus importans perſonnages du ſiécle que nous cherchons à lire, & c'en eſt peut-être le vrai moment. La poſtérité, qui ne reçoit guère que les grands traits, ſera privée de mille détails ſimples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'eſprit d'un obſervateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'eſpece d'opprobre où les commencemens de la

guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eut prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit sans exemple qu'un état eût pû acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France, l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur, que la puissance Angloise fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événemens, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entiere. Il le sentit. Dès-lors, il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire, en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée, lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation

dont il étoit l'idole, parut quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagemens, il n'en étoit pas embarrassé; parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent, auquel il sauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands, avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramène tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme; que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces na-

vales, ne lui laiſſoit entrevoir qu'un avenir funeſte. Ces eſpérances qu'on peut avoir ſur terre de changer la ſituation des affaires par une action heureuſe, auroient été des chimeres. Quand une de ſes eſcadres auroit détruit une ou pluſieurs eſcadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ſes prétentions. Régle générale. Une puiſſance qui a acquis ſur mer une ſupériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée ; à plus forte raiſon, ſi la ſupériorité vient de plus loin, & ſur-tout ſi elle tient en partie au génie des nations. Autre régle générale. La prépondérance ſur un continent, dépend toute entiere du talent d'un ſeul homme : elle peut paſſer en un moment. La puiſſance ſur mer, fondée au contraire ſur l'intérêt toujours actif de chacun des ſujets de l'état, doit aller ſans ceſſe en augmentant, principalement lorſqu'elle eſt favoriſée par la conſtitution nationale ; elle ne peut ceſſer que par une invaſion ſubite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui put rétablir l'équilibre ; mais M. Pitt en ſentoit l'impoſſibilité. Il connoiſſoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Ruſſes, l'indifférence de pluſieurs de ces puiſſances pour

les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particuliere. Le feu qui dévoroit les colonies Françoises, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vit pas le danger qui la menaçoit, soit qu'elle ne le voulut pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événemens. Enfin, elle changea de maître ; & en changeant de maître, elle changea de systême. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la Tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne se trompoit pas. Il con-

ſentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit ſans intention de la ſuivre. Ses vues étoient d'acquérir aſſez de preuves des engagemens des deux branches de la maiſon de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre ſa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir beſoin, il rompit les conférences, & propoſa de déclarer la guerre à l'Eſpagne. La ſupériorité des forces maritimes de l'Angleterre ſur celles des deux couronnes, & la certitude qu'elles ſeroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le ſyſtême de M. Pitt parut à de grands politiques le ſeul élevé, le ſeul même raiſonnable. Sa nation avoit contracté une ſi prodigieuſe maſſe de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en ſoutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles ſources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faiſoit éprouver, attendoit avec impatience l'occaſion de mettre ſon oppreſſeur dans l'impoſſibilité de les continuer. Il n'étoit pas poſſible que la maiſon de Bourbon ne conſervât un vif reſſentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit eſſuyées ; & qu'elle ne préparât en ſecret, qu'elle

ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour se maintenir, de s'aggrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de George III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison; & il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hazarder une conjecture? Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre; mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux; ils s'attacherent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir; son caractere ardent s'offroit à ce piége: il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il

avoit plus de connoiſſance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il ſe retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger; il eſt permis de croire qu'il tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'aux intérêts de ſon pays. Mais quelle que fût la cauſe de ſa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuſte, la plus violente, qui ait pû prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talens.

Quoi qu'il en ſoit, la premiere démarche du nouveau miniſtere, fut dans les principes de M. Pitt, & une ſorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Eſpagne; & les Indes occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hoſtilités. L'expérience du paſſé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues ſe tournerent vers Cuba. Une raiſon éclairée fit ſentir qu'en prenant cette iſle, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'aſſureroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les reſſources à l'ennemi, principalement riche du produit de ſes douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités

commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe ; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentoit cette navigation peu connue & trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1726 à sa destination ; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'Est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talens qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille seche qui la couvroit ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux, les conseils,

la régence, que ce ſuccès facile mettoit dans ſes mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les ſecours, de tous les rafraîchiſſemens qu'elle reçut de la ville durant le ſiége; & il s'aſſuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débuter par l'attaque du Moro, l'expoſoit à de grands malheurs. L'eau qui ſe trouvoit à ſa portée étoit malſaine, & il ſe vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de ſon camp. Comme les chaloupes chargées de cet approviſionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les ſoutenir, un corps de quinze cens hommes ſur la hauteur d'Aroſtigny, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes abſolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni ſoutenir que par mer, étoient continuellement expoſées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractere de l'ennemi par la tranquillité dont on laiſſoit jouir le corps poſté à Aroſtigny, auroit du placer un autre corps ſur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme inveſtie, très-certainement affamée, empêché tout tranſport d'effets dans les terres, & communiqué avec Aroſtigny moins dangereuſement, que

par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siége du Moro fût fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut; mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte; & il n'y avoit pas une bale de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre &

de mer qui se trouvoit à la Havane, mit durant les premiers jours du siége, une incertitude dans les conseils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les régles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place, & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arostigny, où il ne pouvoit être secouru, étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit couté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachemens tout composés d'in-

fanterie ; quoiqu'on eut à leur oppoſer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut preſque toujours libre ; & cependant il ne tomba dans l'eſprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'adminiſtration, de faire paſſer le tréſor du prince dans les terres, pour le ſouſtraire à l'ennemi.

La derniere négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laiſſé au milieu du foſſé, un bloc de rocher pointu & iſolé. Les Anglois mirent deſſus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contreſcarpe. Un ſergent & quinze hommes y paſſerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres ſoldats les ſuivirent. Lorſqu'ils ſe vîrent à peu près cent, au bout d'une heure, ils monterent ſur la breche, aſſurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent perſonne pour la défendre. Il eſt vrai que Valaſco averti de ce qui s'y paſſoit, accourut pour ſauver la place ; mais il fut tué en arrivant, & ſa mort troublant l'eſprit aux troupes qui le ſuivoient, elles ſe rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une ſentinelle pour obſer-

ver les mouvemens d'un ennemi logé ſur le foſſé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'iſle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même; le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des frais de ſon expédition.

XV. Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les iſles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Eſpagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix auſſi néceſſaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Verſailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les miniſtres qui gouvernoient alors l'Angleterre, conſentoient à l'accorder; mais les conditions paroiſſoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des ſuccès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fut ſon ambition, elle ne pouvoit ſe flatter de tout retenir. On ſoupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ſes conquêtes ſeptentrionales qui ne lui donnoient que des eſpérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendroit aux riches colonies, aux colonies à ſucre, qui venoient de tomber entre ſes mains, comme la ſituation

de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce systême, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on put imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eut été suivi de trois autres fort considérables. Le premier de dépouiller une puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisieme de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la nouvelle Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conseil de George III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut

qu'on ſuive ſes volontés, ne fuſſent-elles que ſes caprices.

Le peuple Anglois, qui s'eſt plaint des conditions de la derniere paix, lorſqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le ſujet de ſes murmures, ſoit avant, ſoit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les ſauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloiſes. Les paiſibles cultivateurs qui les habitent, conſternés des maux qu'ils ſouffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris juſqu'en Europe. Leurs correſpondans, intéreſſés à leur procurer des ſecours prompts & conſidérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui ſaiſiſſent avidemment tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient ceſſé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des ſpectacles effrayans qu'on offroit ſans ceſſe à ſon imagination, deſiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à ſucre, contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de deſirer la conquête des établiſ-

ſemens de leurs voiſins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuſe à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de ſupériorité ſur celles des Anglois, qu'il étoit impoſſible de ſoutenir la concurrence. Leurs aſſociés penſoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il réſulta d'une conduite ſi oppoſée, que la nation indifférente pour les colonies à ſucre, deſira vivement l'acquiſition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique ſeptentrionale. Les miniſtres, qui en Angleterre ne peuvent ſe ſoutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec ſuccès contre ſa haîne, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là; & trouverent la France & l'Eſpagne diſpoſées à adopter ce ſyſtême. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere S. Laurent, juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les iſles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle put de ſon côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes al-

liées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

Dès ce moment il perdit une occaſion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du nouveau monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit ſeul l'entrée. Un ſi beau continent tomboit de lui-même entre ſes mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'eſpérance de la liberté; inviter les Eſpagnols à ſecouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ſes colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briſer les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus juſtes que les autres peuples monarchiſtes, ne pouvoient que gagner à venger le genre humain de l'oppreſſion du nouveau monde, & à faire ceſſer les préjudices qu'elle cauſe à l'Europe en particulier.

Tous les ſujets qui ſont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens & fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des ſoldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la

paix; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes, au lieu d'obéir & servir en brutes; une multitude d'ouvriers sans travail; de cultivateurs sans terre; d'hommes éclairés sans emploi, des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appellé de ces paysans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre-humain, au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux; mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & rafinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de sapper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé sont si

souvent exaucés ou secondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carriere des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais qu'a produit le dernier embrâsement, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espece humaine ? Il a ravagé les quatre parties du monde ; il a coûté à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent, & leur postérité gémira long-tems, sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation, que la victoire suivit par-tout, voit encore saigner les blessures dont elle acheta ses triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne passoit pas 1, 617, 087, 060 livres, s'élevoit à la conclusion de la paix à 3, 330, 000, 000 l. pour lequelles il lui falloit payer un intérêt de 111, 577, 490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est tems de voir par quels moyens, les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenues à l'élever à un dégré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du Livre dixiéme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

Quelques vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent, dans leur désespoir, d'attaquer des vaisseaux Espagnols ou Portugais, richement chargés des dépouilles du nouveau-monde. Des isles sauvages, qui, par leur situation, assurent le succès de ces pirateries, servent de repaire à ces brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la des-

truction du peuple ſimple & confiant, qui les avoit accueillis avec humanité ; & les nations policées, dont les flibuſtiers étoient le rebut, adoptent ſans balancer ce projet exécrable : il eſt exécuté. Mais il s'agiſſoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent, qu'on n'avoit pas encore ceſſé de regarder comme les ſeules productions précieuſes qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais exiſté dans pluſieurs de ces acquiſitions, ou n'y exiſtoient plus en aſſez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques ſpéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, penſerent qu'un ſol & un climat ſi différens des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher ; & ils propoſerent d'y en établir la culture. Des obſtacles, en apparence invincibles, s'oppoſoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitans du pays n'étoient plus ; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foibleſſe de leur tempérament, l'habitude du repos, une averſion inſurmontable pour le travail, n'euſſent guère permis d'en faire des inſtrumens propres à ſervir l'avidité de leurs oppreſſeurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient ſoutenir les travaux pénibles d'un défrichement ſous un ciel brûlant & mal-ſain. L'intérêt, fer-

tilé en expédiens, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'usage vil & inhumain de vendre ses habitans.

XVI. Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs.

L'Afrique est une région immense qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme de Suez; lien physique & barriere politique, que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'Orient. Cette presqu'isle, coupée par l'Equateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'Orient, l'autre le Nord, & le troisiéme l'Occident.

XVII. Notions sur la côte Orientale de l'Afrique.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez jusqu'auprès du cap de Bonne-Espérance, est baigné par la mer rouge & par l'océan. L'intérieur du pays est peu connu; & ce qu'on en sait ne peut intéresser, ni l'avidité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l'humanité du philosophe. Les missionnaires même qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, sur-tout dans l'Abissinie, rebutés par les traitemens qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légéreté & à leur perfidie. Les côtes ne sont le plus souvent que des rochers affreux, un amas de sable brûlant & aride. Celles qui sont susceptibles de quelque

culture, ſont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne conſiſte qu'en un peu d'ivoire ou d'or, & en quelques eſclaves, eſt lié avec celui des Indes orientales.

XVIII. Notions ſur la côte Septentrionale de l'Afrique.

Le côté ſeptentrional, qui va depuis l'iſthme de Suez juſqu'au détroit de Gibraltar, eſt borné par la méditerranée. Il a neuf cens lieues de côtes occupées par l'Egypte, & par le pays connu depuis pluſieurs ſiécles ſous le nom de Barbarie.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des ſciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conſervé qui rappelle à l'eſprit des ſavans le ſouvenir de ſa grandeur paſſée. Courbée ſous le joug du deſpotiſme, que l'ignorance & la ſuperſtition des Turcs lui ont impoſé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les nations étrangeres par les ports de Damiete & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de ſa décadence entiere.

La deſtinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbareſques, n'eſt pas moins étrange. Rien n'eſt plus ténébreux que les premiers âges de cette immenſe contrée. Le cahos commence à ſe débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négocians d'origine Phénicienne bâtiſſent, cent trente-ſept ans avant la

fondation

fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très-borné, s'étend avec le tems à tout le pays connu de nos jours sous le nom de royaume de Tunis, & plus loin ensuite. L'Espagne, la plupart des isles de la méditerranée, tombent sous sa domination. Beaucoup d'autres états paroissoient devoir encore grossir la masse de cette puissance énorme, lorsque son ambition se heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre si acharnée & si furieuse, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne finiroit que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ses mœurs républicaines & patriotiques, prit, après les combats les plus savans & les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui étoit corrompue par ses richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête, jusques vers le milieu du cinquiéme siécle. Les Vandales poussés par leur premiere impétuosité au-delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passerent les colonnes d'Hercule, & se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils

eussent conservé l'esprit militaire que leur roi Genseric leur avoit donné. Mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie; la discipline se relâcha, & alors s'écroula le gouvernement qui ne portoit que sur cette base. Belizaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, & rétablit l'empire dans ses anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Dans le septiéme siécle, les Sarrasins redoutables par leurs institutions & par leurs succès, armés du glaive & de l'alcoran, obligerent les Romains, affoiblis par leurs divisions, à repasser les mers, & grossirent de l'Afrique septentrionale, la vaste domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenans du Calife arracherent dans la suite ces riches dépouilles à leur maître: ils érigerent en états indépendans les provinces commises à leur vigilance.

Cet ordre de choses subsistoit au commencement du seiziéme siécle, lorsque les Mahométans d'Alger, qui craignoient de tomber sous le joug de l'Espagne, appellerent les Turcs à leur secours. La Porte leur envoya Barbe-

rousse, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les asservir. Les Bachas qui lui succéderent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également subjuguées & opprimées, exercerent une tyrannie, heureusement assez cruelle pour devoir expirer dans ses excès. On s'en délivra par la violence qui la soutenoit; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même gouvernement fut adopté par les trois états : c'est une espece d'aristocratie. Le chef, qui sous le nom de Dey conduit la république, est choisi par la milice qui est toujours Turque, & qui compose seule la noblesse du pays. Il est rare que ces élections se fassent entre des soldats sans effusion de sang; & il est ordinaire qu'un homme élu dans le carnage soit massacré dans la suite par des gens inquiets qui veulent s'emparer de sa place, ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, qui a englouti successivement les royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il est héréditaire dans une famille nationale, est cependant sujet aux mêmes révolutions. L'esprit atroce des souverains & des peuples, est la source de cette instabilité.

L'intérieur de la Barbarie est rempli d'Arabes, qui sont ce que devoient être les hommes des premiers âges, pasteurs errans & sans

domicile. Des uſages choquans pour notre délicateſſe efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de ſimple, comme la nature qui les leur dicte. Lorſque les plus conſidérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec diſtinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorgent de leurs propres mains; & comme les patriarches de Moïſe ou les héros d'Homere, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du feſtin. Les enfans des perſonnes les plus qualifiées, ceux même des Scheiks & des Emirs, gardent les troupeaux de leur famille : les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeuneſſe.

Ces heureuſes mœurs ne ſont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale averſion pour les travaux champêtres & pour les arts ſédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils ſe contentoient de ravager les plaines vaſtes & fécondes de l'Eſpagne. Ils ſurprenoient dans leur lit les habitans pareſſeux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalouſie, & les emmenoient eſclaves. Dédaignant dans la ſuite le butin qu'ils faiſoient ſur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils conſtruiſirent de gros vaiſſeaux

& insulterent le pavillon de toutes les nations. Cette marine qui s'est élevée successivement jusqu'à former de petites escadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens qui fournissent aux Barbaresques les matériaux de leurs armemens, qui s'intéressent dans leurs courses, qui osent même quelquefois diriger leurs opérations. Ces pirates ont réduit les plus grandes puissances de l'Europe à la honte de leur faire des présens annuels, qui, sous quelque nom qu'on les déguise, sont un vrai tribut. On les a quelquefois punis & humiliés, mais on n'a pas arrêté leurs brigandages.

Charles-Quint, qui, toujours occupé à troubler le siécle où il vécut, savoit cependant quelquefois, par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un esprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbaresques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune espece de négociation avec eux, il forma le généreux projet de les détruire. La rivalité de François I. le fit échouer; & l'histoire ne peut louer aucun prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entreprise si glorieuse. L'exécution en seroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie gémissent sous un joug qu'ils sont impatiens de rom-

pre. Le tyran de Maroc se joue insolemment de la liberté, de la vie de ses sujets. Ce despote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expose tous les jours aux murs de son palais ou de sa capitale, les têtes innocentes ou criminelles abattues de sa propre main. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une semblable férocité, ne laissent pas de traîner des chaînes très-pesantes. Esclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramassés dans les boues de l'empire Ottoman, ils sont de cent manieres différentes les victimes de cette audacieuse soldatesque. Une autorité qui porte sur une base aussi mouvante, ne peut avoir jetté des racines bien profondes, & rien ne seroit plus aisé que de la renverser.

Nul secours étranger ne retarderoit d'un instant sa chûte. La seule puissance qu'on pourroit soupçonner d'en desirer la conservation, l'empire Ottoman, n'est pas assez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui seroit inutilement inspiré, par les déférences que les circonstances arracheroient vraisemblablement à ces brigands. Ce desir ne donneroit point des forces. Depuis deux siécles, la Porte n'a point de marine, & sa milice se précipite vers le même anéantissement.

Mais à quel peuple est-il réservé de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs ? Aucune nation ne peut le tenter seule ; & si elle l'osoit, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettroit-elle des obstacles secrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été, du moins une fois, utile & juste.

On ose présumer qu'elle ne seroit pas longue, si elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même tems l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible résistance. Qui sait même s'il en trouveroit aucune. Les Barbaresques mis tout-à-coup hors d'état de défense, abandonneroient sans doute à leur fatale destinée, des maîtres & des gouvernemens dont ils n'ont encore senti que l'oppression. Peut-être la plus

noble, la plus grande des entrepriſes, coûteroit-elle moins de ſang & de tréſors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle eſt continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan, l'injure de ſoupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées ſi étroites ſeroient trop au-deſſous des progrès de la raiſon humaine. Les pays ſubjugués reſteroient aux conquérans, & chacun des alliés auroit des poſſeſſions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cauſe commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus ſûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la ſuite. Ce peuple de pirates, ces monſtres de la mer, ſeroient changés en hommes par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés inſenſiblement juſqu'à nous par la communication de nos lumieres, ils abjureroient avec le tems un fanatiſme que l'ignorance & la miſere ont nourri dans leurs ames; ils ſe ſouviendroient toujours avec attendriſſement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés ſur leurs rivages.

On ne les verroit plus laiſſer en friche une terre autrefois ſi fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immenſe.

Ces productions seroient échangées contre les ouvrages de notre industrie & de nos manufactures. Les négocians d'Europe établis en Afrique, deviendroient les agens de ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si naturelle entre des côtes qui se regardent, entre des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculeroit pour-ainsi-dire les barrieres du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards, deviendroit un dédommagement précieux de celles qui depuis tant de siécles font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante, a toujours été la jalousie des grandes puissances maritimes, qui se sont opiniâtrément refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement desirer, favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seroient épargné l'ignominie, si leurs lumieres avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement; mais ses fruits les plus abondans seroient infailliblement pour les états maritimes, dans les proportions de leur pouvoir. Leur si-

tuation, la sûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur assureroient cette supériorité. Ils se plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites spéculations de négoce exclusif, ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par dégrés aussi étrangers les uns aux autres, qu'ils l'étoient dans des tems barbares. Le vuide que forme nécessairement ce défaut de communication seroit rempli, si l'on réduisoit l'Afrique à avoir des besoins & des ressources pour les satisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carriere ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction & le désarmement des Barbaresques ne doivent pas être une source de bonheur pour eux comme pour nous; si nous ne voulons pas les traiter en freres; si nous n'aspirons pas à les rendre nos amis; si nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'esclavage & la pauvreté; si le fanatisme peut encore renouveller ces odieuses croisades, que la philosophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les siécles, si l'Afrique enfin alloit devenir le théâtre de notre barbarie, comme l'Asie & l'Amérique l'ont été, le sont encore: tombe dans un éternel oubli le projet que l'hu-

manité vient de nous dicter ici, pour le bien de nos ſemblables ! Reſtons dans nos ports. Il eſt indifférent que ce ſoient les Chrétiens ou les Muſulmans qui ſouffrent. Il n'y a que l'homme qui ſoit digne d'intéreſſer l'homme.

Eſpere-t-on accoutumer les Africains au commerce, par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveller ſouvent, quand on eſt obligé de les acheter chaque fois? Pour être aſſuré du contraire, il ſuffit de jetter un coup d'œil ſur la ſituation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc, avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre; & les Anglois, les Hollandois, les Suédois, rebutés par des avanies multipliées, ne s'y montrent que par intervalle. Preſque toutes les affaires ſont entre les mains du Dannemarck qui les a remiſes à une compagnie formée par cinq cents actions de cinq cents écus chacune. Sa création eſt de 1755, & ſa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre, des étoffes d'argent & de ſoie, quelques toiles, des planches, du fer, du gaudron, du ſoufre; & elle tire du cuivre, des gommes, des laines, de la cire, & des cuirs. C'eſt à Salé, à Tetuan, à Mogador, à Safy, à Sainte-Croix que ſe font ces

échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui eſt affermé 255, 000 livres.

Celui d'Alger eſt moins conſidérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premieres nations envoient, par leurs vaiſſeaux, & la derniere ſous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du caffé, du ſucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille; & reçoivent en payement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, pluſieurs marchandiſes provenant des priſes. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne paſſent pas annuellement un million de livres. La moitié eſt pour la France; & ſes rivaux ſe partagent à peu près le reſte.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il ſe fait quelques affaires à la Calle; à Bonne & à Collou, trois autres ports de la république. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été ſoumis au monopole, & à un monopole étranger. D'anciennes ſtipulations qui ont été aſſez communément obſervées, ont livré cette vaſte côte à une compagnie excluſive établie à Marſeille. Ses fonds ſont de

douze cents mille francs ; & ſon commerce annuel, qui peut monter à huit ou neuf cents mille, occupe trente ou quarante bâtimens. Elle fait ſes achats de grain, de laine, de corail & de cuirs, avec de l'argent.

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandiſes étrangeres, & vendre des ſiennes pour deux millions cinq cents mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toſcans pour le reſte. La baſe en eſt à peu près la même que celle de toutes les combinaiſons qui ſe font dans tous les autres états Barbareſques.

Les affaires qui ſe traitent à Tripoli ſont les plus bornées. Le pays eſt ſi miſérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de ſéné, de cendres, de cire & de légumes, n'eſt d'aucune conſidération. Mais ſi cette côte n'eſt guère profitable au commerce par le peu qu'elle y fournit, & ſi elle lui eſt nuiſible par les pirateries dont elle l'infeſte ; la côte occidentale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle eſt aux colonies d'Amérique.

XVIII. Climat de la côte occidentale de l'Afrique, connue ſous le nom de Guinée.

La côte de cette contrée immenſe s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Tous les habitans en ſont noirs. On a recherché la cauſe de cette cou-

leur, & cette recherche a fait éclore bien des ſyſtêmes. La théologie, qui s'eſt emparée de l'eſprit humain par l'opinion; qui a profité des premieres frayeurs de l'enfance, pour en inſpirer d'éternelles à la raiſon; qui a tout dénaturé, géographie, aſtronomie, phyſique, hiſtoire; qui a voulu que tout fût merveille & myſtere, pour avoir le droit de tout expliquer: la théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs, pour punir le fratricide de ſon fils. C'eſt de Caïn que ſont deſcendus les Négres. Si leur pere étoit aſſaſſin, il faut convenir que ſon crime eſt cruellement expié par ſes enfans; & que les deſcendans du pacifique Abel ont bien vengé le ſang innocent de leur pere.

Grand Dieu! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agiſſent que par un bienfait continuel de ta puiſſance, & qui te font agir & parler ſuivant les ridicules caprices de leur ignorance préſomptueuſe! Sont-ce les démons qui te blaſphèment, ou les hommes qui ſe diſent tes miniſtres? Si pourtant, à ton égard, on peut appeller blaſphême les diſcours de ces foibles créatures, dont l'exiſtence eſt ſi loin de toi, & dont la voix t'inſulte, ſans être entendue,

comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe & ne l'entend pas.

Mais les Négres tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent ? Des philosophes, des naturalistes célébres le pensent. Il n'existe des négres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée, à mesure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrêmités de la Zone Torride. Toute l'espece humaine en général blanchit à la neige, & se hâle au soleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc, marquées, pour ainsi dire, par les dégrés paralleles qui coupent la terre de l'équateur aux deux poles. Si les zones imaginées par les inventeurs de la sphere, étoient représentées avec de vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene se dégrader insensiblement à droite & à gauche jusqu'aux deux tropiques; de-là le brun pâlir & s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il est singulier que la nature qui a répandu l'émail des plus belles couleurs sur le poil & la plume des animaux, sur les végétaux & les métaux, ait laissé proprement l'homme sans couleur; puisque le noir & le blanc ne sont, l'un que la

génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que ſoit la cauſe primitive & radicale des variétés du coloris dans l'eſpece humaine, on convient que ce coloris vient d'une ſubſtance gelatineuſe qui ſe trouve entre l'épiderme & la peau. Cette ſubſtance eſt noirâtre dans les négres, brune dans les peuples olivâtres ou baſanés, blanche dans les Européens, parſemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert que dans les négres la ſubſtance du cerveau étoit noirâtre; la glande pineale comme toute noire, & le ſang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau eſt toujours plus échauffée, & leur pouls plus vif. Auſſi la crainte & l'amour font-ils portés à l'excès chez ce peuple; & c'eſt ce qui le rend plus efféminé, plus pareſſeux, plus foible, & malheureuſement plus propre à l'eſclavage. D'ailleurs ſes facultés intellectuelles étant preſque épuiſées par les prodigalités de l'amour phyſique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour ſuppléer par la ruſe à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, eſt friſé, parce qu'ayant à traverſer un rezeau d'une ſubſtance plus tenace & plus épaiſſe, il s'entortille & ne peut s'allonger. La ſueur des négres répand une

une odeur forte & désagréable ; parce qu'elle est empreinte de cette graisse épaisse & rance qui séjourne long-tems & suinte lentement entre l'épiderme & la peau. Cette substance est si sensible, qu'on y distingue au microscope un sédiment formé en petits grains noirâtres. Aussi la transpiration d'un négre, quand elle est abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'essuie. Un des inconvéniens de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'est que les négres ont été obligés, pour être reconnus de loin, de se ciseler, de se marqueter la peau de différentes couleurs. Cet usage est commun, sur-tout parmi les tribus errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples sauvages de la Tartarie & du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond & dispersé, qu'à la couleur du teint.

Enfin l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres, dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce semble, pour prouver que les negres sont une espece particuliere d'hommes. Car si quelque chose différencie les especes, ou les classes dans chaque espece, c'est assurément la différence des spermes. C'est donc sans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres,

puisqu'en Afrique sous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou même produit des blancs; puisque dans toute l'Amérique le soleil & le sol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendroit que la côte occidentale de l'Afrique est le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'ensuivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne sont propres qu'à certaines especes, ou des especes affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même espece du blanc au noir. Le soleil ne va point jusqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, & les negres ne deviennent point blancs en Amérique. L'union sexuelle de ces deux especes produit des metis, qui participent également de la couleur, des traits, du caractere de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originairement blanc, il faudroit supposer qu'ayant été créé plus près des zones glaciales que de la zone torride, il a peuplé la terre successivement des poles à l'équateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait présumer qu'il s'est peuplé de l'équateur aux poles.

Le climat habité par les negres, n'offre de

variations sensibles que celles dont les sables ou les marais peuvent être la cause. A la chaleur presque insupportable du jour succédent des nuits très-fraîches; avec cette différence, qu'elles le sont moins dans la saison des pluies que dans le tems de la sécheresse. La rosée moins abondante sous un ciel nébuleux que dans un horison serein, est sans doute la cause de cette singularité.

Depuis les frontieres de l'Empire de Maroc jusqu'au Senegal, la terre est tout-à-fait stérile. Quelques Arabes descendus de ceux qui conquirent la Barbarie; quelques Maures, anciens habitans du pays, errent misérablement parmi des sables brûlans & arides qui vont se perdre dans les vastes solitudes de Sahara. XIX. Sol de la Guinée.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-Leona, ceux des rivieres moins considérables qui coulent dans le long espace qui sépare ces principaux fleuves, sont d'une abondance extrême. Le mays y croît sans beaucoup de soin, ainsi que tous les fruits naturels à l'Amérique; & l'éducation des troupeaux fait presque l'unique occupation des habitans. Ils se nourrissent par goût du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul besoin ne les fait sortir de leur patrie.

Ceux du Cap de Monté enveloppés de tous

côtés par des sables, forment une nation entierement isolée du reste de l'Afrique. C'est dans le riz de leurs marais que consiste toute leur nourriture & leur unique richesse. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur est payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le Cap de Palme jusqu'à la riviere de Volte, les habitans sont marchands & cultivateurs. Ils sont cultivateurs; parce que leur terre, quoique pierreuse, paye largement les peines & les avances nécessaires pour la défricher. Ils sont marchands; parce qu'ils ont derriere eux des nations qui leur fournissent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des esclaves, & que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique où, dans un long espace, on ne soit arrêté ni par de vastes déserts, ni par des rivieres profondes, & où l'on trouve de l'eau & des subsistances.

Entre la riviere de Volte & celle de Calbary, la côte est platte, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis le Calbary jusqu'au Gabon. Presque entierement couvert d'épaisses forêts, produisant peu de fruits & point de grains, il est

plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y ſoient abondantes, comme elles doivent l'être ſous l'Equateur, la terre eſt ſi ſablonneuſe, qu'un inſtant après qu'elles ſont tombées, il ne reſte aucune trace d'humidité.

Au Sud de la ligne, & juſqu'au Zaire, la côte offre un aſpect riant. Baſſe dans ſa naiſſance, elle s'éleve inſenſiblement, & préſente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verds, & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte eſt ordinairement haute & eſcarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhauſſée, dont le ſol eſt compoſé d'un gros ſable fertile.

Un peu au-delà du Coanza, commence un pays ſtérile qui a plus de deux cens lieues d'étendue, & qui ſe termine aux Hottentots. Dans ce long eſpace, on ne connoît d'habitans que les Cimbebas, avec leſquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on obſerve dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouiſſent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part ſur cette côte immenſe, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aſpect repouſſe le navigateur. Par-tout la mer

eſt tranquille, le vent régulier, l'ancrage ſûr. Par-tout on trouve des ports excellens, où l'on peut ſe livrer ſans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaiſſeaux.

Les vents & les courans ont à-peu-près la même direction pendant ſix mois de l'année, depuis avril juſqu'en novembre. Au Sud de la ligne, le vent régne Sud-Eſt; & la direction des courans eſt vers le Nord: au Nord de la ligne, le vent régne à l'Eſt, & la direction des courans eſt vers le Nord-Eſt. Dans les ſix autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent; mais il ne ſouffle plus avec la même force: le reſſort de l'air ſemble s'être relâché. La cauſe de ce changement paroît influer ſur la direction des courans: au Nord de la ligne ils vont au Sud-Oueſt; au-delà de la ligne ils vont au Sud.

XX. Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée.

On ne peut former que des conjectures vagues ſur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique; mais il eſt bien avéré que ſur toute la côte, le gouvernement eſt arbitraire. Que le deſpote ſoit appellé au trône par les droits de ſa naiſſance, ou qu'il le ſoit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que ſa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver ſingulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppoſe à la tranquillité des gouver-

nemens électifs & à la proſpérité de tous les états libres ; c'eſt qu'en Afrique, les contrées où il y a le moins de révolutions, ſont celles qui ont conſervé le droit de choiſir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'eſt un vieillard dont la ſageſſe eſt généralement connue. La maniere dont ſe fait ce choix eſt ſimple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple ſe rend à ſon gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix ſe trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatriéme jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de ſuffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouiſſent de ce privilége.

Telle eſt, à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits états qui ſont au Nord de la ligne. Au Sud on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs ſont pris parmi les miniſtres de la religion ; les empires de Loango & de Congo, où la couronne ſe perpétue dans la ligne maſculine du côté des femmes ; c'eſt-à-dire, que le premier fils de la ſœur aînée du roi, hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croyent qu'un enfant eſt bien plus ſûrement le fils de ſa mere que de l'homme qu'elle

a épouſé : ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voient, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entiere de cet art ſi révéré parmi nous ſous le nom de politique. Cependant ils ne laiſſent pas d'en obſerver les formalités, & certaines bienſéances. L'uſage des ambaſſades leur eſt familier, ſoit pour ſolliciter des ſecours contre un ennemi puiſſant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment ſur des ſuccès, ſur une naiſſance, ſur une pluie après une grande ſéchereſſe. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de ſa miſſion, ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin ſon caractere, & accompagné de cinq ou ſix de ſes amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il eſt reçu avec reſpect; mais il n'en peut partir avant le lever du ſoleil, & ſans que ſon hôte ait aſſemblé quelques perſonnes, qui puiſſent témoigner qu'il ne lui eſt arrivé aucun accident. Au reſte, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne ſtipule rien pour le paſſé, jamais rien pour l'avenir; tout eſt pour le préſent. D'où l'on peut con-

clure que ces nations ne sauroient avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'est pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes à sa solde. La profession militaire est l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les généraux sont choisis par les soldats, & le choix est confirmé par le prince. L'armée marche, & le plus souvent les hostilités commencées le matin, sont terminées le soir. L'incursion du moins n'est jamais longue, parce que n'ayant point de magasins, le défaut de subsistances oblige de se retirer. Ce seroit un grand malheur pour ces peuples, qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Ce n'est point le desir de s'aggrandir qui donne naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille ; voilà les sujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des prisonniers se fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandises, ou avec des esclaves. Jamais on ne céde aucune portion du territoire, il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'éten-

dire que chacun doit cultiver, pour en recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différends, n'est pas seulement celle des petits états qui ont des chefs trop ságes pour chercher à s'aggrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus foibles qu'eux. Le despote n'a jamais de milice sur pied; & quoiqu'il dispose à son gré de la vie des gouverneurs de ses provinces, il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de petits souverains qui, dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puissances considérables & les autres états, subsiste en même tems par le pouvoir immense que le prince a sur ses sujets, & par l'impossibité où il est de s'en servir comme il le voudroit. Sa volonté n'est qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de son lieutenant, & toute la province l'étranglera à son commandement; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitans de la province, personne ne voudroit exécuter cet ordre, & sa volonté ne suffiroit pas pour armer une autre

province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier ; mais il ne peut rien contre tous enſemble.

Une autre raiſon qui empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le ſeul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'eſclaves, qui dès ſon enfance avoit fréquenté les vaiſſeaux Européens, & qui dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma ſon imagination, & lui apprit qu'on ſe faiſoit ſouvent un grand nom en occaſionnant de grands malheurs. De retour dans ſa patrie, il ſe ſentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Akanis ; & il vint à bout de les armer contre leurs voiſins. Rien ne put réſiſter à ſa valeur ; & ſa domination s'étendit ſur plus de cent lieues de côtes, dont Anamabou étoit le centre. Il mourut ; perſonne n'oſa lui ſuccéder : & tous les reſſorts de ſon autorité ſe relâchant à la fois, chaque choſe reprit ſa place.

La religion chrétienne & la religion mahométane ſemblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale, fréquentée par les Européens. Les muſulmans de la Barbarie

ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-Verd, qui, eux-mêmes, les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont éloignés de leur source, ils se sont si fort altérés, que chaque royaume, chaque village, chaque famille en a de différens. Sans la circoncision, qui est d'un usage général, à peine soupçonneroit-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout-à-fait arrêté qu'au Cap de Monté, dont les habitans n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avoient fait au Nord de la ligne pour l'alcoran, les Portugais le firent dans la suite au Sud pour l'évangile. Ils établirent son empire vers la fin du quinziéme siécle, depuis le pays de Benguela jusqu'au Zaire. Un culte qui présentoit des moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avoient une religion moins consolante. S'il fut proscrit depuis dans plusieurs états, ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirerent cette disgrace. On l'a même tout-à-fait défiguré, dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes placées au centre ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être

fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode & pour son usage; dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses; c'est la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en sont les ministres & les propagateurs; ils ont le dépôt des traditions nationales; ils se mêlent de divination. Le commerce qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes: à ce titre, on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paisible.

Les différentes religions répandues en Afrique, n'en ont pas changé la maniere de vivre; parce que l'influence du climat y est si forte, qu'elle ne laisse que peu d'empire aux opinions sur les mœurs. Les maisons y sont toujours construites de branches de palmier, tout au plus de terre, & couvertes de paille, d'osier ou de roseau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui servent de lit, & des calebasses avec lesquelles on fait tous les ustensiles. Une ceinture qui

couvre les reins, tient lieu de tout vêtement. On ſe nourrit de gibier, de poiſſon, de fruits, de riz, ou de pain de mays, mal cuit. Le vin de palmier ſert de boiſſon. Les arts ſont inconnus. Tous les travaux ſe réduiſent à quelques occupations champêtres. Il n'y a guère de cultivé que la centieme partie du pays; & encore l'eſt-elle miſérablement, ou par des gens pauvres, ou par des eſclaves, à qui leur pareſſe & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les beſoins. Sur les bords du Niger, les femmes ſont preſque toutes belles; ſi ce n'eſt pas la couleur, mais la juſteſſe des proportions qui fait la beauté. Modeſtes, tendres & fideles, un air d'innocence régne dans leurs regards, & leur langage ſe ſent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipſo, de Fanni, de Zamé, qui ſemblent des noms de volupté, ſe prononcent avec une inflexion de voix, dont nos organes ne ſauroient rendre la moleſſe & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuſe, la peau d'un noir d'ébene; les traits & la phyſionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux, & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils ſupportent difficilement un outrage; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur

inspire une reconnoissance sans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domestiques plus attentifs, plus sobres, & d'un attachement qui tienne plus de la passion; mais ils ne sont pas bons cultivateurs. Leur corps n'est pas accoutumé à se courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'Est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste, mais racourci; un air de force exprimé par des muscles roides; les traits du visage écartés & sans physionomie. Les figures qu'ils s'impriment sur le front, sur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat qui se refuse même au travail, leur a fait une nécessité de la pêche, quoique la mer presque impraticable par une barre qui régne le long de la côte, semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux élémens, ils ont cherché des secours chez des nations voisines plus favorisées de la nature; ils en ont tiré leur subsistance, en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens; parce que chez tous les hommes les idées se développent en raison des choses; & qu'il y a plus de combinaisons à faire pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises, que

pour vendre une meſure de ſel. Du reſte, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils ſont ineptes pour le ſervice intérieur de la domeſticité. Cet état eſt contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paye en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un payement journalier, eſt peut-être un des meilleurs alimens de l'induſtrie chez tous les hommes. Les femmes de ces négres marchands, partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont, ni l'aménité, ni la retenue, ni la diſcrétion, ni la beauté des femmes du Niger; & elles paroiſſent avoir moins de ſentiment. En comparant les deux nations, on feroit tenté de croire que l'une eſt le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation diſtinguée. On apperçoit dans leur langage l'expreſſion de leur caractère. Les accens de l'une ſont d'une douceur extrême; ceux de l'autre ſont durs & ſecs comme ſon terroir. La vivacité y reſſemble à la colere, juſques dans le plaiſir.

Au-delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus ſous le nom général de la Côte d'or, les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, la taille moyenne, mais aſſez bien priſe, la contenance timide. Leur phyſionomie, quoique

quoique aſſez agréable, le feroit beaucoup davantage ſans l'uſage où ſont les femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes de ſe brûler le front. Une métempſicoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance : ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent, ou qu'on les tranſporte, ils doivent après leur mort, ſoit qu'ils ſe la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur; parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux ſéjour de l'univers. Une erreur ſi douce ſert à les rendre humains. Les étrangers qui ſe fixent dans ce climat, y ſont traités avec des égards portés juſqu'au reſpect, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'ils viennent y recevoir la récompenſe de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une diſpoſition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voiſines; du goût pour le travail, la conception aiſée, un jugement ſûr, une équité que les circonſtances alterent rarement, & une grande facilité à ſe façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de ſon commerce, lors même qu'elles ne lui ſont pas favorables. La méthode de négocier avec lui, fut long-tems ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaiſſeau qui arrivoit conſommoit ſa traite, avant qu'un autre pût com-

mencer la ſienne. Chacun avoit ſon tour. Le prix établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'eſt que depuis peu que cette nation s'eſt déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ſes rades.

Les peuples ſitués entre la ligne & le Zaire, ont tous une grande reſſemblance. Ils ſont bien faits. Leur conſtitution eſt moins robuſte que celle des habitans du nord de l'équateur ; & quoiqu'il y ait quelques marques ſur leur viſage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup d'œil. Leur nourriture eſt ſimple, & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au-delà de leurs forces. Leurs fêtes ſont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois ; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrieres, & qu'en Afrique ils ſont l'amuſement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaiſirs publics. Réunies dans quelques maiſons, elles paſſent myſtérieuſement la journée, ſans qu'aucun homme puiſſe être admis dans leur ſociété. La jalouſie des rangs eſt la plus forte paſſion de ces peuples naturellement paiſibles. Tout eſt étiquette, & à la cour des princes, & dans les conditions privées.

Au moindre événement, on vole chez ses amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage est le sujet de trois mois de visites. Les obséques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promenent ses tristes restes dans plusieurs provinces. La troupe grossit dans la marche; & personne ne se retire qu'on n'ait déposé le cadavre dans le tombeau, avec les démonstrations de la plus vive douleur. Un goût si décidé pour les cérémonies, s'est trouvé favorable à la superstition, & la superstition a favorisé l'indolence. Dans ces contrées, la terre assez fertile pour n'avoir pas besoin d'un grand travail, n'est cultivée que par des femmes que la servitude ou l'indigence condamnent à ce labeur. Les esclaves mâles, ou les hommes libres, mais pauvres, s'occupent de la chasse & de la pêche, ou sont employés à grossir le cortége des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les deux sexes qu'on n'en trouve chez ses voisins. La naissance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de se choisir un mari qu'elles tiennent dans une sujétion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en sont mécontentes, de le réduire à l'esclavage; & l'on doit imaginer qu'elles

ufent volontiers de ce privilége, humiliant pour les deux fexes. Car, qu'eft-ce qu'un homme, dont une femme peut faire fon efclave ? Il n'eft bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaire à la riviere de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mêlange confus de pratiques Européennes qui ne fe voit pas ailleurs. Il eft naturel de penfer que les Portugais, qui ont de grands établiffemens dans cette contrée, & qui ont voulu y introduire le chriftianifme, fe font plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui ayant de fimples comptoirs au nord de la ligne, ne fe font occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas befoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureufement que de cette claffe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractère d'une nation. Les ordres inférieurs, les efclaves s'éloignent de cette reffemblance, à proportion qu'ils font avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les obfervateurs les plus pénétrans ont cru voir que la différence des conditions ne produifoit pas fur ce peuple des variétés auffi marquées que nous en trouvons dans les états fitués entre l'Elbe & le Tibre;

qui forment à peu près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent se ressembler. La multiplicité des institutions civiles & politiques, jette nécessairement dans le caractère moral & dans les habitudes physiques des nuances qui sont inconnues dans les sociétés moins compliquées. D'ailleurs la nature plus impérieuse sous la Zone Torride que sous les Zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales : les hommes s'y ressemblent davantage ; parce qu'ils tiennent tout d'elle, & presque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diversifié, variant & multipliant les jouissances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

XXI. Ancien commerce de la Guinée.

En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornoit autrefois à quelques échanges de sel & de poisson seché, que consommoient les nations éloignées de la côte. Elles donnoient en retour des piéces d'étoffe faites d'un fil, qui n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute

sorte de tissure. On en fait des bonnets, des especes d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé. La rosée qui blanchit nos lins lui donne une couleur de citron que les gens riches préferent. La teinte noire qui est à l'usage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, simplement infusé dans l'eau. La facilité qu'on a trouvé à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiseaux & de quadrupedes. Les étoffes ainsi ouvragées, servent à tapisser l'intérieur des appartemens, à couvrir des siéges & à faire d'autres meubles.

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiéte avarice qui n'a jamais été satisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverses reprises, des moyens sans nombre pour l'augmenter. Ils se croient à la veille de réussir, & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, au douzieme & treizieme dégrés de latitude septentrionale, est, dit un voyageur moderne, un pays assez

vaste, connu sous le nom de Bambouc. Il n'obéit point à un roi particulier ; mais il est gouverné par des seigneurs de village nommés Farims. Ces chefs héréditaires & indépendans les uns des autres, sont tous obligés de concourir à la dépense de l'état, lorsqu'il est attaqué dans son entier, ou seulement dans quelqu'un de ses membres.

Le territoire de cette république aristocratique est sec & aride. Il n'y croît ni mays, ni riz, ni légumes. Les chaleurs insupportables qu'on y éprouve viennent en partie de ce qu'il est entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'est pas plus sain qu'agréable : des vapeurs qui sortent continuellement des entrailles d'un sol rempli de minéraux, en rendent le séjour dangereux, sur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention sur un si mauvais pays, c'est son or ; l'or qui, aux yeux de l'homme avide, semble racheter tous les maux de la nature, quoiqu'en effet il les augmente tous. Il est si commun dans ce pays, qu'on en trouve presqu'indifféremment partout. Il suffit quelquefois, pour en avoir, de racler la superficie d'une terre argileuse, légere & mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelque pieds de pro-

fondeur, & jamais plus loin; quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante à mesure qu'on creusoit davantage. Les mineurs sont trop paresseux pour suivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorans pour remédier aux inconvéniens qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie sont poussées si loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties : les plus légeres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouc n'exploitent pas les mines en tout tems, ni quand il leur plaît. Ils sont obligés d'attendre que des besoins personnels ou publics ayent déterminé les Farims à en accorder la permission. Lorsqu'elle est annoncée, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, se rendent au lieu désigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au seigneur, & le reste est distribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or dans un autre tems que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivieres, où il est commun.

Les François & les Anglois ont successivement jetté des regards avides sur ces richesses réelles ou imaginaires. Les uns ont espéré d'y

arriver par le Niger, & les autres par le Salum. Loin d'avoir réussi à s'en emparer, on n'est pas encore parvenu à en constater l'existence. L'inutilité des efforts a redoublé l'activité des esprits ardens : les négocians raisonnables ont pris le parti de se fixer à un commerce bien plus important : c'est le commerce des esclaves.

XXII. Nouveau commerce de Guinée, ou traite des esclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans la Guinée, est d'une origine fort ancienne. Elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'est retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de servitude. Il peut disposer seulement des esclaves qu'il acquiert, soit à la guerre où tout prisonnier est esclave à moins d'échange, soit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, soit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoissance. Cette loi qui semble être faite en faveur de l'esclave né, pour le faire jouir de sa famille & de son pays, est insuffisante, depuis que les Européens ont établi le luxe sur les côtes d'Afrique. Elle se trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que se font deux propriétaires, pour être condamnés tour à tour, l'un envers l'autre, à une amende qui se paye en esclaves nés, & dont la disposition de-

vient libre par l'autoriſation de la même loi.

La corruption, contre ſon cours ordinaire, a gagné, des particuliers aux ſouverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des eſclaves ; comme on les ſuſcite en Europe pour avoir des ſoldats. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non-ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens ; mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue, avec le tems, celle des plus légeres fautes, après avoir été d'abord réſervée aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes, même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les tranſgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes, ni de barrieres. Dans un grand éloignement des côtes, il ſe trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des facs ; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain qui déſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui, ſous prétexte de rendre la juſtice, vend ſur le champ ſes agens aux vaiſſeaux avec leſquels il a traité.

Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le nouveau monde. Les têtes de négres représentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur est enlevé; & on ne leur laisse que des choses qui se consomment. Leur capital disparoît peu-à-peu; parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Aussi la traite des noirs seroit-elle déja tombée, si les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves qu'ils nous livrent. C'est de cette maniere que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commerçables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans; & voici comment. On les paye, en plus grande partie, avec des marchandises des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchan-

diſes. Ainſi les colonies d'Amérique, où ſe conclut le dernier marché des noirs, ſont obligées de ſupporter ces diverſes augmentations, & par conſéquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend ſon eſclave, reçoit moins de marchandiſes que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le ſien au voiſinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires; les frais de voyage; les droits, quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux ſouverains chez qui l'on paſſe, abſorbent la différence de la ſomme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paye le marchand Européen. Ces frais groſſiſſent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reſte encore des eſclaves à vendre. Plus ce premier marché ſera reculé, plus les difficultés du voyage ſeront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il reſtera ſi peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder ſon eſclave. Alors, la traite ceſſera. Si l'on veut abſolument la ſoutenir, il faudra que nos négocians achetent exceſſivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus

de conſommateurs. Mais, juſqu'à ce période, qui eſt peut-être moins éloigné que ne le penſent les colons, ils vivront tranquillement du ſang & de la ſueur des négres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'aſſocient entre eux, & formant des eſpeces de caravanes, conduiſent dans l'eſpace de deux ou trois cents lieues, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe. La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt ingénieuſement imaginée. On paſſe dans le col de chaque eſclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par derriere de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embarraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrêmité de chaque fourche ſur l'épaule de celui qui précéde, & ainſi de l'un

à l'autre jusqu'au premier dont l'extrêmité de la fourche est portée par un des conducteurs. On n'impose guère de chaîne aux autres, sans en sentir soi-même le fardeau. Mais pour prendre sans inquiétude le repos du sommeil, ces marchands attachent les bras de chaque esclave sur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni fuir, ni rien attenter pour sa liberté. Ces précautions ont paru indispensables; parce que si l'esclave peut parvenir à rompre sa chaîne, il devient libre. La foi publique, qui assure au propriétaire la possession de son esclave, & qui dans tous les tems le lui remet entre les mains, se tait entre l'esclave & le marchand qui exerce de toutes les professions la plus méprisée.

Les esclaves arrivent toujours en grand nombre, sur-tout lorsqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement est nécessaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déja long par cette raison d'économie, peut être augmenté par des circonstances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivieres & languir la traite. La saison favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique est depuis février jusqu'en septem-

bre; & c'eſt depuis ſeptembre juſqu'en mars, que le retour des marchands d'eſclaves offre le plus de cette marchandiſe ſur la côte.

XXIII. En quels lieux, & de quelle maniere ſe fait le commerce des eſclaves.

La traite des Européens ſe fait au Sud & au Nord de la ligne. La premiere côte, connue ſous le nom d'Angole, n'offre que trois ports, ouverts indifféremment à toutes les nations, Cabinde, Loango, Malymbe, & deux dont les Portugais ſont les ſeuls maîtres, St. Paul de Loando & St. Philippe de Benguela. Ces parages fourniſſent à-peu-près un tiers des noirs qui ſont portés en Amérique : ce ne ſont ni les plus intelligens, ni les plus laborieux, ni les plus robuſtes. La ſeconde, déſignée ſous le nom général de Côte d'or, eſt plus abondante en rades; mais elles ne ſont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont miſe les forts Européens dans pluſieurs endroits, en écarte les marchands d'eſclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari, où les affaires ſe traitent avec une liberté entiere.

En 1768, il eſt ſorti d'Afrique 104, 100 eſclaves. Les Anglois en ont enlevé pour leurs iſles, 53, 100; leurs colons du continent ſeptentrional, 6, 300; les François, 23, 500; les Hollandois, 11, 300; les Portugais, 8, 700; les Danois, 1, 200. Tous ces malheureux ne

ſont pas arrivés à leur deſtination. Dans le cours ordinaire des choſes, il en doit avoir péri le huitiéme dans la traverſée. Chaque nation a employé dans ſes colonies les cultivateurs qu'elle avoit achetés. Il n'y a que la Grande-Bretage qui en ait cédé quatre mille aux Eſpagnols, & introduit en fraude environ trois mille dans les établiſſemens François.

Ce ſeroit une erreur, & une grande erreur, de penſer que l'Amérique reçoit régulierement le même nombre de noirs. Outre que la guerre diminue conſidérablement les expéditions pour la Guinée, les combinaiſons de la derniere paix ont occaſionné de nouveaux défrichemens, qui exigeoient des ſecours extraordinaires. Il faut réduire à ſoixante mille, la quantité d'hommes dont les bords Africains ſe privent chaque année. En ſuppoſant que chacun d'eux coûte ſur les lieux trois cens livres, c'eſt dix-huit millions que reçoivent ces barbares régions, pour un ſacrifice ſi horrible.

Le négociant François ſe récriera, nous n'en doutons point, ſur le prix où l'on réduit ici les eſclaves. Perſonne n'ignore qu'il les achete beaucoup plus cher; mais il eſt connu auſſi que les Anglois & les Hollandois les ont à meilleur marché, parce qu'ils ne ſont pas réduits

par

par l'insuffisance de leur commerce d'Asie, & par l'imperfection de quelques manufactures propres à la traite d'Afrique, de payer comme lui une commission, un fret, des assurances, pour tirer des ports étrangers quelques marchandises dont il est impossible de se passer. Les Portugais ont encore de l'avantage sur ces nations. C'est du Brésil qu'ils font leurs expéditions; c'est avec du tabac & des eaux-de-vie de leur sol, qu'ils font principalement leurs échanges; & ils exercent un commerce exclusif sur des côtes qui ont deux cens lieues de long, sur trente & quarante de profondeur.

A l'exception des Portugais, tous les peuples payent les esclaves avec les mêmes marchandises. Ce sont des sabres, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des clincailleries, des étoffes de laine, surtout des toiles des Indes orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint sur leur modele. Les peuples du Nord de la ligne ont adopté pour monnoie, un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au Sud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour signe de valeur, une petite piéce d'étoffe de paille, de dix-huit pouces de long sur douze de largeur. Ce signe réel n'est que

le quarantiéme d'une valeur idéale, qu'on appelle *piéce*.

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, eſt devenu le terme numérique de toutes les choſes de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandiſe que nous y portons, eſt fixé invariablement ſous la dénomination d'une, de deux, de trois piéces, ou d'un plus grand nombre. Chaque piéce coûte d'achat primitif près d'une piſtole, & l'on donne depuis quelque tems trente-cinq à trente-ſix piéces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits, eſt la rétribution qu'il faut donner à un courtier autoriſé par le gouvernement, courtier qui eſt toujours entre le vendeur & l'acheteur, qu'il eſt important de s'attacher, & qui eſt devenu un plus grand perſonnage, à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la diſette des eſclaves s'eſt fait ſentir. Un autre droit, qui, quoique demandé ſous le nom de préſent, n'en eſt pas moins un tribut forcé, c'eſt ce qu'il faut payer au ſouverain & à ſes principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La ſomme ſe meſure ſur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

XXIV. A-t-on beſoin de forts

Les nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de for-

mer des établiſſemens ſur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vaſtes contrées, y laiſſerent par-tout des traces de leur ambition plutôt que de leur ſageſſe. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jettées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même oubliées. Avec le tems, il ne reſta de tant de conquêtes, que le vaſte eſpace qui s'étend depuis le Zaire juſqu'au Cap Negro, d'où le Bréſil tire encore ſes eſclaves. On a encore conſervé quelques iſles de peu d'importance. Celles qui ſont ſituées à l'Oueſt du Cap-Verd produiſent du ſel, nourriſſent des beſtiaux, & ſervent de relâche aux vaiſſeaux qui vont aux Indes orientales. Les iſles du Prince & de Saint-Thomas, qui ſont à l'entrée du golfe de Gabon, fourniſſent des rafraîchiſſemens aux navigateurs qui, partis de la Côte d'or, prennent la route de l'Amérique. Les unes & les autres ſont comptées pour rien dans le monde commerçant.

pour ſe procurer des eſclaves?

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers tems, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit ſi jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de ſa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui les premiers oſe-

rent douter de la légitimé de ces prétentions vers l'an 1553, essuyerent l'affront de voir leurs vaisseaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & se soustraire par la supériorité des armes à cette tyrannie. Dans la suite, les compagnies exclusives d'Angleterre qui entreprirent ce commerce, formerent successivement des comptoirs sans nombre, dont celui du cap Corse, situé à la Côte d'or, & celui de James, placé dans une isle à l'entrée de la riviere de Gambie, furent assez constamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en restoit encore seize, lorsque le parlement réveillé par le cri public, se détermina en 1752 à mettre fin à ce monopole. La nation acquit des intéressés tous ces magasins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes, pour la somme de 1,523,198 livres 13 sols. Leur entretien coûte annuellement environ 292,500 livres.

L'Angleterre faisoit seule, ou presque seule, tout le commerce d'Afrique, lorsque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils soutenoient contre l'Espagne, les autorisoit à attaquer les établissemens Portugais en Guinée; & ils s'emparerent de la plupart en fort peu de tems. Le traité de 1641 en assura la

propriété à la république. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier poſſeſſeur, voulut exclure ſon rival de ces parages, & ne ceſſa de l'y moleſter juſqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la Côte d'or, ſe trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1452 par les Portugais, qui avoient enrichi ſon territoire de la culture du ſucre, du mays, de divers fruits exquis, & de quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient tranſportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques eſclaves. Cet établiſſement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, & de toutes les affaires qu'il traitoient en Afrique.

La proſpérité de cette puiſſance dans cette partie du monde étoit à ſon comble, lorſqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce prince qui aſpiroit à tous les genres de gloire, ſaiſit la circonſtance de la guerre de 1672 pour faire tonner juſqu'aux bords Africains, ces foudres qui portoient la terreur de ſon pavillon ſur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses ſujets établirent dans la ſuite ſur la côte, pluſieurs poſtes qu'il fallut abandonner, ou parce

qu'ils étoient mal choiſis, ou parce qu'on manquoit de forces pour les ſoutenir. Depuis que par un enchaînement de fautes & de revers, la France s'eſt vue obligée à ſacrifier, dans les derniers traités, le Senegal aux Anglois, il ne lui reſte que le comptoir de Juida & l'iſle de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit il y a quelques années un établiſſement utile à Anamabou, lorſque les travailleurs furent chaſſés à coups de canon, & en pleine paix, par les vaiſſeaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui ſe trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna ſon étonnement d'une conduite ſi peu meſurée. *Monſieur*, lui dit un miniſtre très-accrédité chez cette nation éclairée, *ſi nous voulions être juſtes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'exiſtence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique un peu après le milieu du dernier ſiécle, & qui y acheterent du roi d'Aquambo les deux forts de Frederisbourg & de Chriſtiansbourg, ſitués ſur la Côte d'or à peu de diſtance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement ſemblable. Ils durent la tranquillité dont on les laiſſa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit ſi foible, qu'on n'expédioit

qu'un vaisseau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'est étendue depuis quelque tems ; mais elle n'est pas encore fort considérable.

Si l'on en excepte les Portugais, toutes les nations Européennes assujettirent leur négoce d'Afrique à des priviléges exclusifs. Les compagnies en possession de ce monopole, dont tous les gouvernemens ont enfin senti & fait cesser le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour assujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à elles. Lorsque les cantons où étoient les forts n'ont plus eu rien à livrer, la traite a langui, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs esclaves dans les ports libres, où ils pouvoient choisir les acheteurs. Ainsi les comptoirs qui avoient été si avantageux lorsque la côte étoit bien peuplée, ne sont plus si précieux, depuis que les facteurs de ces comptoirs sont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établissemens s'est perdue avec l'épuisement des objets de leur commerce.

XXV. Dans le commerce des esclaves, les petits navires sont préférables aux grands.

De la difficulté de se procurer des esclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le tems qu'un petit terrein, voisin de la côte, fournissoit en quinze jours ou trois semaines

une cargaiſon, il y avoit de l'économie à employer de gros vaiſſeaux, parce qu'il étoit poſſible d'entendre, de ſoigner & de conſoler des eſclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine ſe procurer par mois ſoixante ou quatre-vingts eſclaves, amenés de deux ou trois cens lieues, épuiſés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour reſter cinq ou ſix mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différens, incertains du ſort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur ſang; l'ennui ſeul leur donne la mort, ou leur cauſe des maladies qui deviennent contagieuſes par l'impoſſibilité où l'on ſe trouve de ſéparer les malades de ceux qui ne le ſont pas. Un petit navire deſtiné à porter deux ou trois cens négres, évite par le peu de ſéjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidens & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou ſix cens eſclaves. Auſſi, les Anglois qui ont pouſſé ce commerce auſſi loin qu'il peut aller, ont-ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtimens de cent vingt ou cent trente tonneaux, dans les mers qui s'étendent depuis le Senegal juſqu'à la riviere de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus conſidérables que pour le Colbar, où la traite eſt plus vive,

& où ils forment leurs principales cargaisons. Il n'y a que les François qui soient restés opiniâtrément fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes, qui fait seule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du royaume ensemble, commence à revenir de ses préjugés. Elle y renoncera sans doute entierement; & tous les négocians qui font le même commerce avec leurs propres fonds, suivront son exemple.

XXVI. Il y a des saisons plus ou moins favorables pour le commerce des esclaves.

Il est d'autres abus, des abus de la derniere importance, à réformer dans cette navigation naturellement peu saine. Ceux qui s'y livrent font communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaisseaux; ce qui prolonge nécessairement des voyages, dont tout invite à abréger la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore, c'est l'habitude où l'on est de partir d'Europe en tout tems; quoique la régularité des vents & des courans ait déterminé la saison convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaise pratique a donné naissance à la distinction de grande & de petite route. La petite route est la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cens lieues, jusques aux ports les plus éloignés où se trou-

vent les esclaves. Trente-cinq ou quarante jours suffisent pour la faire, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de novembre; parce que depuis le moment du départ jusqu'au terme, on trouve les vents & les courans favorables. Il est même possible de la tenter en décembre, janvier & février, mais avec moins de sûreté & de succès.

Ces parages ne sont plus praticables depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courans violens qui portent au Nord, & contre le vent du Sud-Est qui est régulier. L'expérience a appris que dans cette saison il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le Sud jusques par les vingt-six ou vingt-huit dégrés entre l'Afrique & le Bresil, & se rapprocher ensuite de la Guinée, pour aterrer cent cinquante ou deux cens lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route est de deux mille cinq cens lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de sa longueur, cette grande route emporte le tems favorable pour la traite & pour le retour. Les navires sont surpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courans; l'eau manque, les vivres se gâtent, le scorbut gagne les esclaves.

D'autres calamités non moins fâcheuses, ajoutent souvent au danger de cette situation. Les négres du Nord de la ligne sont sujets à la petite vérole, qui, par une singularité fort aggravante, ne se développe guère chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui est encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaisseau attaqué de cette épidémie, s'il est en route pour l'Amérique, perd souvent toute sa cargaison de négres. ceux qui sont nés au Sud de la ligne, rachetent cette maladie par une autre; c'est une sorte d'ulcere virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage sur mer, sans jamais guérir radicalement. La médecine devroit peut-être observer le double effet de la petite vérole sur les négres, qui est de respecter ceux qui naissent au-delà de l'Equateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'est par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les causes des maladies, & à trouver leurs remédes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, ayent un intérêt égal à la conservation des esclaves dans la traversée, elles n'y veillent pas toutes de la même maniere. Elles s'accordent à les nourrir de féves

de marais, mêlées d'un peu de riz; mais elles différent dans d'autres traitemens. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureuſement les hommes aux fers, & mettent ſouvent des menottes aux femmes: la foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François plus nombreux, accordent plus de liberté; ils briſent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, ſur-tout les Anglois, ſe relâchent trop ſur la fréquentation de leurs matelots avec les captives: ce déſordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que le Portugais qui, durant ſa traverſée, ſoit à l'abri de révoltes & d'autres calamités. Cet avantage eſt une ſuite de l'attention qu'il a de ne former ſes armemens qu'avec des négres affranchis. Les eſclaves raſſurés par les diſcours & la ſituation de leurs compatriotes, ſe font une idée aſſez favorable de la deſtinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux ſexes la conſolation d'habiter enſemble: complaiſance qui, dans les autres bâtimens, entraîneroit des inconvéniens terribles.

C'eſt une opinion généralement reçue, que les noirs qui arrivent en Amérique ſont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut

qu'ils ne l'étoient autrefois. On se trompe; & l'erreur vient, de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des signes de valeur qu'il donne, au lieu de ne compter que la quantité de denrées qu'il livre en échange. Cette mesure, la seule qui soit exacte, lui fera voir que les négres n'ont point enchéri, puisqu'il les paye avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les tems les plus reculés. C'est l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux négre.

XXVII. Maniere de vendre les esclaves en Amérique.

Toutes les nations ne vendent pas les esclaves de la même façon. L'Anglois, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'est présenté dans le marché général, se défait en gros de sa cargaison. Un seul marchand l'acquiert entiere. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent est envoyé dans les colonies étrangeres, soit en interlope, soit avec permission. On y est plus tenté par le bon marché du négre, que rebuté par sa mauvaise constitution, & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des esclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres divisent leurs cargaisons, suivant les besoins

des propriétaires des habitations. Le contrat se fait au comptant ou à crédit, selon les circonstances. Lorsque le terme du payement est à dix-huit mois, comme il arrive trop souvent dans les colonies Françoises, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de son acquisition. Si cela n'arrive pas toujours, c'est par des raisons particulieres dont le détail paroît superflu.

XXVIII. Misérable condition des esclaves.

On aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains sont également incapables de raison & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglois, qui en 1752 commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrai s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire, accourent à l'instant chez Cudjoc, qui les arrête à sa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui est chez vous*, s'écrient-ils; *il doit être mis à mort, puisque ses freres ont enlevé nos freres.*

Les Européens qui ont ravi nos concitoyens ſont des barbares, répond l'hôte généreux; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi eſt un être bon; il eſt mon ami; ma maiſon lui ſert de fort; je ſuis ſon ſoldat, & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous paſſerez ſur mon corps expirant. O mes amis! quel homme juſte voudroit entrer chez moi, ſi j'avois ſouffert que mon habitation fût ſouillée du ſang d'un innocent.* Ce diſcours calma le courroux des noirs; ils ſe retirerent tout honteux du deſſein qui les avoit conduits; & quelques jours après, ils témoignerent à Murrai lui-même, combien ils ſe trouvoient heureux de n'avoir pas conſommé un crime, qui leur auroit cauſé d'éternels remords.

Cet événement doit faire préſumer que les premieres impreſſions que reçoivent les Africains dans le nouveau-monde, les déterminent vers de bonnes ou mauvaiſes qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embraſſent d'eux-mêmes ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais, qui avoit déſerté dans les bois, ayant appris que ſon ancien maître étoit

arrêté pour un aſſaſſinat, vint s'en accuſer lui-même en juſtice, ſe mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fauſſes, mais juridiques, de ſon prétendu crime, & ſubit le dernier ſupplice. Des actes d'une nature moins ſublime, mais aſſez fréquens, ont touché le cœur de quelques colons. Pluſieurs diroient volontiers comme le chevalier Villiam Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de ſaluer un négre qui l'avoit prévenu: *Je ſerois bien fâché qu'un eſclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui, regardant la pitié comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina ſpécialement, terminer fierement leur vie, avec la perſuaſion, qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons, qui naiſſent pour-ainſi-dire ſous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compa-

gnons

gnons de leur esclavage, tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essayent leurs cruautés sur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtresses, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espece d'un joug plus horrible que la mort, & de laisser leur tyran dans un état de misere qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir; & d'ailleurs, ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les négres allier, à leur poltronerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire: lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par le vil ministere de bourreau.

Cependant rien n'est plus affreux que la con-

dition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane étroite, mal-saine, sans commodités, lui sert de demeure. Son lit est une claie plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment son ameublement. La toile grossiere qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits & de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du dimanche, & le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au tems de leurs repas. Dans les isles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté, ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des

négres, également destructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le samedi ou un autre jour pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Outre ces différences tirées de la situation locale des établissemens dans les isles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une maniere de traiter ses esclaves qui lui est propre. L'Espagnol en fait les compagnons de son indolence; le Portugais, les instrumens de ses débauches; le Hollandois, les victimes de son avarice; l'Anglois, qui tire aisément des subsistances de ses possessions du continent septentrional, en est moins économe que les autres peuples. S'il ne facilite jamais le mariage entre ses noirs, il reçoit avec bonté comme un présent de la nature, les enfans issus de liaisons plus libres, & n'exige guère des peres & des meres un travail ou un tribut au-dessus de leurs forces. Les esclaves sont à ses yeux des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ni détruire sans nécessité; mais jamais il ne se familiarise avec eux, jamais il ne leur sourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laisser soupçonner que la nature ait pû mettre entre eux & lui quelque trait de

reſſemblance. Auſſi en eſt-il haï. Le François, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une ſorte de moralité; & ces malheureux, touchés de l'honneur de ſe voir traités comme des créatures preſque intelligentes, paroiſſent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre preſque toujours la meſure de leurs travaux, & les laiſſe manquer ſouvent de ſubſiſtances.

Les opinions même des Européens influent ſur le ſort des négres de l'Amérique. Les proteſtans qui n'ont pas l'eſprit de proſélytiſme, les laiſſent vivre dans le mahométiſme, ou dans l'idolâtrie où ils ſont nés, ſous prétexte qu'il ſeroit indigne de tenir *ſes freres en Chriſt* dans la ſervitude. Les catholiques ſe croient obligés de leur donner quelques inſtructions, de les baptiſer; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils ſont, diſent-ils, accoutumés dès cette vie.

Tout les rend inſenſibles à cette crainte, & les tourmens de leur ſervitude, & les maladies auxquelles ils ſont ſujets en Amérique. Deux leur ſont particulieres, c'eſt le pian & le mal d'eſtomac. Le premier effet de la derniere, eſt de leur rendre la peau & le teint olivâtres;

Leur langue blanchit ; un sommeil insurmontable les appesantit ; ils sont languissans, incapables du moindre exercice. C'est un anéantissement, un affaissement total de la machine. On est si découragé dans cet état, qu'on se laisse assommer plutôt que de marcher. Le dégoût des alimens doux & sains, est accompagné d'une espece de passion pour tout ce qui est salé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart finissent par être étouffés, après avoir souffert & dépéri pendant plusieurs mois.

L'épaississement du sang, qui paroît être la source de ces maux, peut venir de plusieurs causes. Une des principales, est sans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui se voient garottés comme des criminels, qui se trouvent tout-à-coup sur mer pendant deux mois ou six semaines, qui du sein d'une famille chérie, passent sous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux supplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traversée. A leur arrivée dans les isles, les alimens qu'on leur distribue ne sont ni bons ni suffisans. Pour comble de malheur, plusieurs d'entre eux ont contracté en Afrique, l'habitude

de manger d'une certaine terre qui leur plaiſoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui reſſemble ; & le hazard a placé à leurs pieds une ſorte de tuf rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur eſtomac.

Le pian, qui eſt la ſeconde maladie particuliere aux négres, ſe manifeſte par des gales ſeches, dures, calleuſes, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus ſouvent ulcerées, & comme ſaupoudrées d'une farine blanchâtre qui tire ſur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même reméde leur convient. Cette opinion, quoique aſſez générale, eſt moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup d'œil.

Tous les négres venus de Guinée, ou nés aux iſles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'eſt une gourme qu'ils ſont obligés de jetter ; mais il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais, ou preſque jamais, cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négreſſes. Celles-ci nourriſſent les enfans blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui ſont inconteſtables, avec le ſyſtême que la médecine peut avoir

adopté ſur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le ſang & la peau des négres, ſoient ſuſceptibles d'un venin particulier à leur eſpece? La cauſe de ce mal eſt peut-être dans celle de leur couleur: une différence en amene d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité, qui ſoient iſolés dans la nature.

Mais, quel que ſoit ce mal, il eſt prouvé par des calculs dont on ne diſpute pas la juſteſſe, qu'il meurt tous les ans en Amérique la ſeptiéme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cens mille malheureux, qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau-monde, ſont les reſtes infortunés de neuf millions d'eſclaves qu'elles ont reçu. Cette deſtruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui ſe rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les obſervateurs, moiſſonnent peu de victimes. Sa ſource doit être dans le gouvernement des eſclaves. Ne pourroit-on pas le corriger?

XXIX. Comment on pourroit rendre l'état des eſclaves plus ſupportable.

Le premier pas dans cette réforme, ſeroit d'apprendre à connoître l'homme phyſique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs ſur des côtes barbares; ceux qui les menent en Amérique, ceux ſur-tout qui dirigent leur induſtrie, ſe croyent obligés par état, ſouvent même pour

leur propre sûreté, d'opprimer ces malheureux. L'ame des conducteurs, fermée à tout sentiment de compassion, ne connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves, se livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit, que pour rendre l'esclavage utile, il faut du moins le rendre doux; que la force ne prévient point les révoltes de l'ame; qu'il est de l'intérêt du maître, que l'esclave aime à vivre; & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumiere puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit à la nécessité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement, des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infâme origine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, puissent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ses

peines. Par dégrés, on arriveroit à cette modération politique, qui confifte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de fes droits, pour en retirer plus fûrement le tribut des devoirs qu'on lui impofe. Le réfultat de cette fage économie, feroit la confervation d'un grand nombre d'efclaves, que les maladies, caufées par le chagrin ou l'ennui, enlevent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diffiper même l'idée, en favorifant un goût naturel qui femble particulier aux négres.

Leurs organes font fingulierement fenfibles à la puiffance de la mufique. Leur oreille eft fi jufte, que dans leurs danfes, la mefure d'une chanfon les fait fauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un feul coup. Sufpendus, pour-ainfi-dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inftrument, une vibration de l'air eft l'ame de tous ces corps; un fon les agite, les enleve, & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eft toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien fans avoir l'air de danfer. La mufique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit fur tous les mufcles de leurs corps toujours nuds, l'expref-

ſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes & muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'allonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un événement frappe un négre ; il en fait auſſi-tôt le ſujet d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poëſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répétent alternativement entre le chanteur & les aſſiſtans en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou ſix meſures font toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entieres : il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient cauſer ces répétitions. Cette eſpece d'intérêt eſt dû à la chaleur & à l'expreſſion qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs ſont preſque toujours à deux tems. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui ſont faits pour la tendreſſe, inſpirent plutôt une ſorte de langueur. Ceux même qui ſont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'eſt la maniere la plus profonde de jouir, pour les ames ſenſibles.

Un penchant si vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusemens économisés avec intelligence, empêcheroient la stupidité si ordinaire dans les esclaves, allégeroient leurs travaux, & les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume & abrége leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les isles mêmes.

Ce ne sont pas les négres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des négresses des travaux si durs, avant & après leur grossesse, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou survit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres désespérées par les châtimens que la foiblesse de leur état leur occasionne, arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité, dont toute l'horreur retombe sur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur sensibilité sera réveillée par des intérêts mieux raisonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent

plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité ; & s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs eſclaves, du moins ceſſeront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être ſe déterminer à rompre les fers des meres qui auront élevé un nombre conſidérable d'enfans, juſqu'à l'âge de ſix ans. Rien n'égale l'appât de la liberté ſur le cœur de l'homme. Les négreſſes animées par l'eſpoir d'un ſi grand avantage, auquel toutes aſpireroient, & auquel peu parviendroient, feroient ſuccéder à la négligence & au crime, la vertueuſe émulation d'élever des enfans, dont le nombre & la conſervation leur aſſureroit un état tranquille.

Après avoir pris des meſures ſages pour ne pas priver leurs habitations des ſecours que leur offre une fécondité preſque incroyable ; ils ſongeront à nourrir, à étendre la culture par la population, & ſans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce ſyſtême facile & naturel.

Il y a quelques puiſſances dont les établiſſemens des iſles de l'Amérique acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la maſſe de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recru-

ter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le tems. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine; il n'en reste pas moins démontré, qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée périt dans dans la traversée ou dans un nouvel hémisphere; que rendus en Amérique ils reviennent à un très-haut prix; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée; & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse, sont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oisiveté, souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine, & continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie: Si le sentiment ne nous trompe pas, des cultivateurs nés dans les isles mêmes de l'Amérique, respirant toujours leur premier air, élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chere, formés de bonne-heure au travail par leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude singuliere pour tous les arts: ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de substituer aux noirs étrangers,

ceux des colonies mêmes, s'offre sans le chercher. Il se réduit à soigner les enfans noirs qui naissent dans les isles; à concentrer dans leurs atteliers cette foule d'esclaves qui promenent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'insolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe; sur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaison d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années, pour faire cesser plutôt la disproportion qui se trouve entre les deux sexes.

Cette derniere précaution, en mettant les plaisirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les consoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaînes, se sentiront renaître. Ils sont la plupart fideles jusqu'à la mort aux négresses que l'amour & l'esclavage leur ont données pour compagnes; ils les traitent avec cette compassion que les misérables puisent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur sort; ils les soulagent sous le fardeau de leurs occupations; ils s'affligent du moins avec elles, lorsque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à son enfant qu'une mammelle tarie ou baignée de ses lar-

mes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur fasse pas une obligation d'être chastes, sont inébranlables dans leurs engagemens; à moins que la vanité d'être aimées des blancs ne les rende volages. Malheureusement c'est une tentation d'inconstance à laquelle elles n'ont que trop souvent occasion de succomber.

Ceux qui ont cherché les causes de ce goût pour les négresses, qui paroît si dépravé dans les Européens, en ont trouvé la source dans la nature du climat, qui sous la zone torride entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de satisfaire sans contrainte & sans assiduité ce penchant insurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négresses, lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur; surtout dans un ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inspirer & de sentir les plus brûlans transports. Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les passions désordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; & nos courtisannes en Europe, n'ont pas mieux que les esclaves négresses l'art de consumer & de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes, en véritable passion pour les hommes qui les ache-

tent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conspirations qui auroient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves. Ce châtiment, sans doute, étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes ravisseurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

XXX. L'esclavage répugne à l'humanité, à la raison & à la justice.

Car on ne s'avilira pas ici jusqu'à grossir la liste ignominieuse de ces écrivains qui consacrent leurs talens à justifier par la politique ce que réprouve la morale. Dans un siécle où tant d'erreurs sont courageusement démasquées, il seroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déja dit, n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la servitude; c'est qu'il falloit soulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer; c'est qu'il s'agissoit de convaincre leurs oppresseurs même, qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions fassent sentir l'évidence de cette vérité, il convient de s'élever plus haut: Démontrons d'avance qu'il n'est point de raison d'état qui puisse autoriser l'esclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumiere & de la justice éternelles, les gouvernemens qui tolerent cette cruauté, ou qui ne rougissent

pas

pas même d'en faire la base de leur puissance.

Montesquieu n'a pu se résoudre à traiter sérieusement la question de l'esclavage. En effet c'est dégrader la raison que de l'employer, on ne dira pas à défendre, mais à combattre même un abus si contraire à la raison. Quiconque justifie un si odieux système, mérite du philosophe un profond mépris, & du négre un coup de poignard.

Si vous portez votre main sur moi, je me tue, disoit Clarisse à Lovelace ; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté, si vous approchez, je vous poignarde ; & je raisonnerois mieux que Clarisse, parce que défendre ma liberté, ou ce qui est la même chose, ma vie, est mon premier devoir, respecter celle d'autrui n'est que le second ; & que, toutes choses d'ailleurs égales, la mort d'un coupable est plus conforme à la justice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre esclave n'est point coupable, qu'il use de ses droits ? Où sont-ils ses droits ? qui leur a donné un caractère assez sacré pour faire taire les miens ? Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que si tu te crois autorisé à m'opprimer, parce que tu es plus fort & plus adroit que moi ; ne te plains donc pas quand

mes bras vigoureux ouvriront ton ſein pour y chercher ton cœur ; ne te plains pas , lorſque dans tes entrailles déchirées , tu ſentiras la mort que j'y aurai fait paſſer avec tes alimens. Je ſuis plus fort ou plus adroit que toi ; ſois à ton tour victime ; expie maintenant le crime d'avoir été oppreſſeur.

Celui qui ſoutient le ſyſtême de l'eſclavage eſt l'ennemi de toute l'eſpece humaine. Il la partage en deux ſociétés d'aſſaſſins légitimes, les oppreſſeurs & les opprimés. Il vaudroit autant crier aux hommes : ſi vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais , dites-vous , le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail & la liberté, non ſur la vie. Eh quoi ! le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces , ne diſpoſe-t-il pas de mes jours , qui dépendent de l'uſage volontaire & modéré de mes facultés ? Qu'eſt-ce que l'exiſtence pour celui qui n'en a pas la propriété ? Je ne puis tuer mon eſclave , mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet d'un bourreau ; je puis l'accabler de douleurs , de travaux & de privations ; je puis attaquer de toutes parts , & miner ſourdement les principes & les reſſorts de ſa vie ; je puis étouffer par des ſupplices lents , le germe malheureux

qu'une négresse porte dans son sein. Ainsi les loix ne protégent l'esclave contre une mort prompte, que pour laisser à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours.

Disons mieux. Le droit d'esclavage est celui de commettre toutes sortes de crimes : ceux qui attaquent la propriété ; vous ne laissez pas à votre esclave celle de sa personne : ceux qui détruisent la sûreté ; vous pouvez l'immoler à vos caprices : ceux qui font frémir la pudeur... Tout mon sang se souleve à ces images horribles. Je hais, je fuis l'espece humaine, composée de victimes & de bourreaux ; & si elle ne doit pas devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir !

Un mot encore, puisqu'il faut tout dire. Cartouche assis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette & la dépense de son brigandage, les récompenses & les salaires de ses agens, & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de justice distributive ; Cartouche est-il fort différent de l'armateur, qui, courbé sur un comptoir, régle, la plume à la main, le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée ; qui examine à loisir combien chaque négre lui coûtera de fusils à livrer, pour entretenir la guerre qui fournit les esclaves ; de chaînes de fer pour

le tenir garotté sur son vaisseau ; de fouets, pour le faire travailler ; combien lui vaudra chaque goutte de sang dont ce négre arrosera son habitation ; si la négresse donnera plus à sa terre par les travaux de ses mains que par le travail de l'enfantement ?... Que pensez-vous du parallele ?... Le voleur attaque & prend l'argent ; le négociant prend la personne même. L'un viole les institutions sociales, l'autre viole la nature. Oui, sans doute ; & s'il existoit une religion qui autorisât, qui tolérât, ne fût-ce que par son silence, de pareilles horreurs ; si, d'ailleurs, occupée de questions oiseuses ou séditieuses, elle ne tonnoit pas sans cesse contre les auteurs ou les instrumens de cette tyrannie ; si elle faisoit un crime à l'esclave de briser ses chaînes ; si elle souffroit dans son sein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort : si cette religion existoit, il faudroit en étouffer les ministres sous les débris de leurs autels.

Mais les négres sont une espece d'hommes nés pour l'esclavage ; ils sont bornés, fourbes, méchans ; ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence, & reconnoissent presque la justice de notre empire.

Les négres sont bornés ; parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'ame. Ils sont méchans ; pas assez avec vous. Ils sont four-

bes ; parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit ; parce que nous avons abusé de leur ignorance : la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur foiblesse. J'aimerois autant dire, que les Indiens sont une espece d'hommes nés pour être écrasés ; parce qu'il y a chez eux des fanatiques, qui se précipitent sous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagernat.

Mais ces négres étoient nés esclaves. A qui, barbares, ferez-vous croire, qu'un homme peut être la propriété d'un souverain, un fils la propriété d'un pere, une femme la propriété d'un mari, un domestique la propriété d'un maître, un négre la propriété d'un colon ?

Mais ces esclaves s'étoient vendus eux-mêmes. Jamais un homme a-t-il pû permettre par un pacte ou par un serment à un autre homme, d'user & d'abuser de lui ! S'il a consenti ce pacte ou fait ce serment, c'est dans un accès d'ignorance ou de folie ; & il en est relevé, au moment où il se connoît, où sa raison revient.

Mais ils avoient été pris à la guerre. Que vous importe ? laissez le vainqueur abuser comme il voudra de sa victoire. Pourquoi vous rendez-vous son complice ?

Mais c'étoient des criminels, condamnés dans leur pays à l'esclavage. Qui les avoit jugés ? Ignorez-vous que dans un état despotique, il n'y a de coupable que le despote ?

Le sujet d'un despote est, de même que l'esclave, dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme, est un attentat contre sa personne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un seul, sont des mains ennemies. Or, voulez-vous savoir quels sont les auteurs ou les complices de cette violence ? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui lui a donné les premieres leçons de l'obéissance ; son voisin, qui lui en a donné l'exemple ; ses supérieurs, qui l'y ont forcé ; ses égaux, qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous sont les ministres & les instrumens de la tyrannie. Le tyran ne peut rien par lui-même ; il n'est que le mobile des efforts que font tous ses sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols, les trahisons, les assassinats. Ainsi que le sang qui coule dans ses veines, tous les crimes partent de son cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula disoit, que si le genre-humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaisir à la faire tomber. Socrate auroit dit, que si tous les crimes pouvoient se trou-

ver sur une même tête, ce seroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raison & les sentimens de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base, & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'est pas besoin de faire le sacrifice de productions que l'habitude nous a rendues si cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies, sans les peupler d'esclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors consommées sans remords.

Les isles sont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec succès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquises par leur industrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient leur indépendance, vivroient en paix d'un semblable travail, libre & fructueux. Les serfs de Danemarck, qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues?

Craint-on que la facilité de vivre, sans agir, sur un sol naturellement fertile, de se passer de vêtemens sous un ciel brûlant, plonge les

hommes daus l'oisiveté ? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de premiere nécessité ? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses, qui ne satisfont que des fantaisies passageres ? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres, qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre un essaim de besoins factices, qui n'auroient jamais existé sans elles. En distribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont assujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuse de leurs semblables, au point de les faire chanter & danser pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être : pourquoi voulez-vous que des négres soient moins dupes, moins foux que des Européens ?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais successivement, comme une récompense de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez soin de les asservir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une con-

ſommation analogue à leurs goûts ; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui, ſoulagés de leurs chaînes, en ſeront plus actifs & plus robuſtes.

Pour renverſer l'édifice de l'eſclavage, étayé par des paſſions ſi univerſelles, par des loix ſi authentiques, par la rivalité des nations ſi puiſſantes, par des préjugés plus puiſſans encore, à quel tribunal porterons-nous la cauſe de l'humanité, que tant d'hommes trahiſſent de concert? Rois de la terre, vous ſeuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reſte des humains, ſi vous ne regardez pas la puiſſance des ſouverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéiſſance des ſujets comme une ſurpriſe faite à l'ignorance, penſez à vos devoirs. Refuſez le ſceau de votre autorité au trafic infâme & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux ; & ce commerce diſparoîtra. Réuniſſez une fois pour le bonheur du monde, vos forces & vos projets ſi ſouvent concertés pour ſa ruine. Que ſi quelqu'un d'entre vous oſoit fonder ſur la générosité de tous les autres l'eſpérance de ſa richeſſe & de ſa grandeur, c'eſt un ennemi du genre-humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées ſe rempliront du ſaint enthouſiaſme de l'humanité. Vous

verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui secourent des opprimés, & des mercénaires qui servent des tyrans.

Que dis-je ? Cessons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres : elle n'a peut-être jamais été consultée dans les opérations publiques. Eh bien ! si l'intérêt a seul des droits sur votre ame, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité, ni de vos conseils, pour briser le joug sacrilége qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie & que l'intérêt. Déjà quelques blancs massacrés ont expié une partie de nos crimes; déjà se sont établies deux colonies de négres fugitifs, que les traités & la force mettent à l'abri de vos attentats. Le poison a vengé de tems en tems quelques victimes. Plusieurs se sont dérobés par une mort volontaire à votre oppression. Ces entreprises sont autant de traits de lumiere qui annoncent l'orage; & il ne manque aux négres qu'un chef assez courageux, pour les conduire à la vengéance & au carnage.

Où est-il ce grand homme, que la nature doit peut-être à l'honneur de l'espece humaine? Où est-il, ce Spartacus nouveau, qui ne trouvera point de Crassus ? Alors disparoîtra le

code noir; & que le *code blanc* sera terrible, si le vainqueur ne consulte que le droit de représailles!

En attendant cette révolution, les négres gémissent sous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéresser de plus en plus à leur destinée.

XXXII. Travaux des Esclaves.

Le sol des isles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions sont très-différentes, ainsi que la maniere de les cultiver. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y ensemence rien; tout s'y plante.

Comme le tabac fut la premiere production dont on s'occupa, que ses racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un simple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaises herbes qui l'auroient étouffée. Cet usage dure encore.

Lorsqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour sarcler; mais elle ne fut pas employée sur tout l'espace qui devoit être mis en valeur. On se contenta de creuser un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrein, le plus communément rempli de côteaux, donna vraisemblablement naissance à cet usage. On put craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrens, ne ruinâssent par des ravines, les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers tems, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies, & l'habitude la consacra. Personne ne songeoit à s'en écarter. Enfin quelques colons assez hardis pour s'élever au-dessus du préjugé, ont imaginé de se servir de la charrue; & il est vraisemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle sera praticable. Il n'est rien qui ne porte à le desirer & à l'espérer.

Toutes les terres des isles étoient vierges, lorsque les Européens entreprirent de les défricher. Les premieres occupées donnent depuis long-tems moins de productions qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a mises successivement en valeur, participent de cet épuisement plus ou moins, en raison de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le tems; & bientôt elles cesseront de répondre aux travaux des cultivateurs, si l'art ne vient au secours de la nature.

C'est un principe d'agriculture, générale-

ment avoué par les physiciens, que la terre n'est vraiment productive, qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puissant agent, tels que les brouillards, les rosées, les pluies. C'est aux labours, & à des labours fréquens, à lui procurer cet avantage : les isles le réclament avec instance & sans délai. C'est la saison humide qu'il faut choisir pour remuer ces terres, dont la sécheresse arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne sauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On préviendroit le danger de voir les terreins en pente ravagés par les orages, en faisant les labours transversalement sur une ligne qui croiseroit celle de la pente des côteaux. Si la pente étoit si rapide, que les terres mises en valeur pussent être entraînées malgré les sillons, on ajouteroit d'espace en espace, & dans le même sens, de petites saignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la vîtesse que la roideur des collines ajoute à la chûte des grosses pluies.

L'utilité de la charrue ne se borneroit pas à procurer aux plantes plus de suc végétal. Elle assureroit encore leurs produits. Les isles sont le pays des insectes ; leur multiplication y est favorisée par une chaleur continuelle, & ils se

ſuccédent ſans interruption: on connoît l'étendue des ravages qu'ils font. Des labours fréquens & ſucceſſifs fatigueroient ces eſpeces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne ſeroit-il pas ſuffiſant contre les rats que les vaiſſeaux ont apportés d'Europe en Amérique, où ils ſe ſont tellement multipliés, qu'ils détruiſent ſouvent un tiers des récoltes. On pourroit appeller au ſecours l'activité des eſclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'uſage des engrais; il eſt déjà connu ſur la plupart des côtes. Celui qu'on emploie, ſe nomme varech; c'eſt une eſpece de plante marine, qui, au tems de ſa maturité, ſe détachant des eaux, eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité; mais employé ſans préparation, il communique au ſucre une âpreté déſagréable, qui doit venir des ſels imprégnés de parties huileuſes qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il, pour faire ceſſer cette amertume, que brûler la plante & l'employer en cendres. Les ſels dégagés par cette opération de parties huileuſes, & bien

triturés par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de sucre, & lui porteroient des sucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le besoin étendra cette pratique indispensable ; & avec le tems, le sol d'Amérique recevra les mêmes secours que le sol d'Europe ; mais avec plus de difficulté. Dans des isles, où les troupeaux ne sont pas nombreux, & n'ont même que très-rarement le secours des étables, il faudra recourir à d'autres engrais, & les multiplier le plus qu'il sera possible, pour suppléer à la qualité par l'abondance. La plus grande ressource sera toujours dans les mauvaises herbes, dont il faut débarrasser continuellement les plantes utiles. On les ramassera, on les fera pourrir. Les colons qui cultivent le caffé ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des caffiers, sans voir que ces herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre & servoient d'asyle à des insectes qui le dévoroient. On n'a guère été moins négligent dans le soin des troupeaux.

Tous les quadrupedes domestiques de l'Eu-

rope ont été portés en Amérique par les Eſpagnols ; & c'eſt de leurs établiſſemens que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, fait pour réuſſir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en inſectes, en reptiles, eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les iſles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puiſſe avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni ſon ni avoine, & ils ſont au verd toute l'année. On leur refuſe juſqu'à l'attention de diviſer les prairies en pluſieurs quartiers, pour les faire paſſer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paiſſent toujours ſur le même eſpace, ſans laiſſer à l'herbe le tems de renaître. Ces fourages ne peuvent avoir qu'un ſuc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être ſuffiſamment digérés par la nature. Auſſi les animaux deſtinés à la nourriture des hommes ne donnent-ils qu'une chair coriace & ſans ſubſtance.

Ceux qu'on réſerve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible ſervice. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les

traînent

traînent pas toute la journée. Ils ſont toujours au nombre de quatre. On ne les attele pas par la tête, mais par le col, à la maniere d'Eſpagne. Ce n'eſt pas l'aiguillon, c'eſt le fouet qui les excite. Deux conducteurs réglent leur marche.

Lorſque les chemins ne permettent pas l'uſage des voitures, les bœufs ſont remplacés par les mulets. Ceux-ci ſont bâtés d'une maniere plus ſimple qu'en Europe, mais beaucoup moins ſolide. On leur met ſur le dos un paillaſſon auquel on ſuſpend deux crochets de chaque côté, pris au haſard dans les bois. Ainſi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'eſt pas ſi lent. Ils ont conſervé quelque choſe de la vîteſſe, du feu, de la docilité des chevaux Andalous, dont ils tirent leur origine ; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On eſt réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitans aiſés ſe ſervent pour des courſes, qu'ils appellent des voyages, & qui ne ſeroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux isles, si on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. Des étalons, venus de contrées plus froides ou plus chaudes, auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils feroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il est bien extraordinaire qu'une idée si simple ne soit venue à aucun colon; & qu'il n'y ait eu aucune législation assez occupée de ses intérêts, pour substituer dans ses établissemens le bœuf à bosse au bœuf commun. Tous les gens instruits doivent se rappeller que le bœuf à bosse a le poil plus doux & plus lustré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort supérieures. Il est léger à la course, & il peut suppléer au cheval, puisqu'on le monte. Il se plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous servons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans les isles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'em-

pire qu'elle en a communément, même sur les gouvernemens les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit singulierement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de si aisé que de le tirer à peu de frais de la Côte d'or, ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foiblesse des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'usage établi, ont tenté de leur substituer le chameau. Cette expérience faite autrefois sans succès au Pérou par les Espagnols, n'a pas été heureuse & ne devoit pas l'être. Il est connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs excessives, & qu'il peut aussi peu réussir, aussi peu se perpétuer sous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de se tourner du côté du buffle.

Le buffle est un animal très-sale & d'un naturel violent. Il a des fantaisies brusques & fréquentes. Son cuir est solide, léger, presque impénétrable, & sa corne propre à beaucoup d'usages. On trouve sa chair noire & dure, désagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle est moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le

bœuf, avec lequel il a une ressemblance marquée, il le surpasse prodigieusement en force & en vîtesse. Deux buffles enchaînés à un chariot, au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux, & en moitié moins de tems. Ils doivent cette double supériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une masse de corps plus considérable, dont tout le poids est employé à tirer, parce que leur cou & leur tête se portent naturellemnt en bas. Comme cet animal est originaire de la zone torride, & qu'il est plus gros, plus fort, plus docile à mesure qu'il habite des pays plus chauds, on n'a jamais dû douter qu'il ne pût être d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aisément. Il faut le croire, sur-tout depuis les heureuses expériences qui ont été faites à la Guyane.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domestiques, n'ont pas moins arrêté le succès de la transplantation de nos végétaux. On a porté successivement aux isles, plusieurs especes d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, sont des especes de sauvageons dont les fruits ne sont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vîte ; parce qu'on

les a abandonnés à la force d'une végétation, toujours active, toujours excitée par la rosée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut-être un observateur intelligent en auroit-il su profiter pour se procurer des fruits passables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réussi; si elles sont toujours renaissantes, toujours vertes, toujours mûres; c'est qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuse qui leur est propre; c'est qu'elles n'exigeoient pas le moindre soin. Les sueurs des esclaves arrosent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets nécessaires pour la conservation de leur misérable existence. Excepté dans les isles occupées par les Espagnols, où les choses sont à-peu-près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui suffisoient aux sauvages ont diminué, à mesure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu se procurer d'autres subsistances; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux consommateurs.

L'Afrique a fourni aux iſles un arbriſſeau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui eſt utile pendant toute ſa durée. Il porte des gouſſes qui renferment cinq à ſix grains d'une eſpece de pois très-ſaine & très-nourriſſante. Tout ce qui lui appartient eſt précieux par quelque vertu. Sa fleur eſt béchique; ſes feuilles, bouillies, s'appliquent ſur les plaies; & de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nettoye les ulceres & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbuſte pois d'Angole. Il réuſſit également, & dans les terres naturellement ſtériles, & dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les meilleurs adminiſtrateurs d'entre les colons ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

Cependant, le préſent le plus précieux que les iſles ayent reçu de l'Afrique, c'eſt le manioc. La plupart des hiſtoriens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop ſur quel fondement eſt appuyée cette opinion, quoiqu'aſſez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont tranſporté avec les Africains qui s'en nourriſſoient. Avant

nos invasions, la communication du continent de l'Amérique avec ces isles étoit si peu de chose, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur présenterent point de manioc; c'est que les Caraïbes, concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, l'ont reçu de nous; c'est que le caractère des sauvages ne les rendoit pas propres à une culture si suivie; c'est que cette sorte de culture exige des champs très-découverts, & que dans les forêts dont ces isles étoient hérissées, on ne trouva pas des intervales défrichés qui eussent plus de vingt-cinq toises en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit l'usage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de tems immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit, le manioc est une plante qui vient de bouture. On la place dans des fosses de cinq ou six pouces de profondeur, qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces fosses sont éloignées les unes les autres de deux pieds ou deux pieds & demi, selon la na-

ture du terrein. L'arbuſte s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme, & ſon tronc eſt à-peu-près gros comme le bras. A meſure qu'il croît, les feuilles baſſes tombent, & il n'en reſte que vers le ſommet. Son bois eſt mol & caſſant.

C'eſt une plante délicate. La culture en eſt pénible. Le voiſinage de toutes ſortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrein ſec & léger. Son fruit eſt à ſa racine ; & ſi cette racine eſt ébranlée par l'agitation que le vent occaſionne au corps de la plante, le fruit ne ſe forme qu'imparfaitement. Il employe dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire ſervir à la nourriture des hommes, qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratiſſer la premiere peau, le laver, le raper, le preſſer pour extraire les parties aqueuſes qui ſont un poiſon froid, contre lequel il n'y a aucun reméde connu. La cuiſſon acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y reſter du principe de mort qu'il renfermoit. Lorſqu'il ne paroît plus de fumée, on l'ôte de deſſus la platine de fer où on l'a fait cuire, & on le laiſſe refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit preſque auſſi dangereux de le manger chaud que de le manger cru.

La racine de manioc rapée & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de caſſave à la pâte de manioc, changée en gâteau par la ſeule attention de la faire cuire ſans la remuer. Il y auroit du danger de manger autant de caſſave que de farine, parce que la caſſave eſt beaucoup moins cuite. L'une & l'autre ſe conſervent long-tems & ſont très-nourriſſantes, mais d'une digeſtion un peu difficile. Quoiqu'elles paroiſſent d'abord inſipides, il ſe trouve un grand nombre de blancs nés aux iſles, qui les préfèrent au meilleur froment. Tous les Eſpagnols généralement en font un uſage habituel. Le François en nourrit ſes eſclaves. Les autres peuples Européens qui ont formé des établiſſemens aux iſles, ne connoiſſent que peu le manioc. C'eſt de l'Amérique ſeptentrionale que ces colonies reçoivent leur ſubſiſtance ; de ſorte que ſi par quelque événement, qui eſt très-poſſible, leur liaiſon avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles ſeroient réduites à mourir de faim. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur ce danger imminent. Tous, ou preſque tous, trouvent avantageux de tourner l'activité entiere de leurs eſclaves, vers les

productions qui entrent dans le commerce. Les principales ſont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le caffé. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur deſtination. L'attention du lecteur ne ſera fixée ici que ſur le ſucre, dont le produit ſeul eſt plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le ſucre eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds, en y comprenant les feuilles qui ſortent de ſon ſommet. Sa groſſeur la plus ordinaire eſt de deux à quatre pouces. Elle eſt couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une matiere ſpongieuſe. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la ſoutenir; mais ſans empêcher la circulation de la féve, parce qu'ils ſont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante eſt cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. Vers le milieu du douziéme ſiecle, on en enrichit la Sicile, d'où elle paſſa dans les Provinces méridionales de l'Eſpagne. Elle fut depuis naturaliſée à Madere & aux Canaries. C'eſt de ces iſles qu'on la tira pour la porter dans le nouveau monde, où elle a auſſi-

bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui ſont graſſes & fortes, baſſes & marécageuſes, environnées de bois, ou nouvellement défrichées, ne produiſent, malgré la groſſeur & la longueur des cannes, qu'un ſuc aqueux, peu ſucré, de mauvaiſe qualité, difficile à cuire, à purifier & à conſerver. Les cannes plantées dans un terrein où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent que peu de ſucre. Un ſol léger, poreux & profond, eſt celui que la nature a deſtiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, eſt de préparer un grand champ; de faire à trois pieds de diſtance l'une de l'autre, des tranchées qui ayent dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légérement de terre. Il ſort de chacun des nœuds qui ſe trouvent dans les boutures une tige qui, avec le tems, devient canne à ſucre.

On doit avoir l'attention de la débarraſſer continuellement des mauvaiſes herbes, qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce

travail ne dure que ſix mois. Les cannes ſont alors aſſez touffues & aſſez voiſines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laiſſe croître ordinairement dix-huit mois; ce n'eſt guère qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il ſort de leur ſouche des rejettons qui ſont coupés à leur tour quinze mois après. Cette ſeconde coupe ne donne guère que la moitié du produit de la premiere. On en fait quelquefois une troiſieme, & même une quatrieme, qui ſont toujours moindres progreſſivement, quelle que ſoit la bonté du ſol. Auſſi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter ſon champ, qui puiſſe obliger un cultivateur actif à demander à ſa canne plus de deux récoltes.

Elles ne ſe font pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établiſſemens François, Danois, Eſpagnols, Hollandois, elles commencent en janvier, & continuent juſqu'en octobre. Cette méthode ne ſuppoſe pas une ſaiſon fixe pour la maturité de la canne. Cependant, cette plante doit avoir comme les autres ſes progrès; & on remarque très-bien qu'elle eſt en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit réſulter de l'uſage

de ces nations qui ne cessent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requises. Cette récolte doit avoir une saison fixe, & c'est vraisemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux sont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûrissent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'est pas cependant la raison de maturité qui les détermine. La sécheresse qui regne dans leurs isles, leur rend les pluies qui tombent en septembre nécessaires pour planter; & comme la canne est dix-huit mois à croître, cette époque ramene toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le suc des cannes coupées, ce qui doit se faire dans vingt-quatre heures, sans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, posés perpendiculairement sur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres est déterminé par une roue horisontale que des bœufs ou des chevaux font tourner; mais dans les moulins à eau, cette roue horisontale tire son mouvement d'une roue perpendiculaire dont la circonfé-

rence, présentée au courant de l'eau, reçoit une impression qui la fait mouvoir sur son axe; de la droite à la gauche, si le courant de l'eau frappe la partie supérieure de la roue; de la gauche à la droite, si le courant frappe la partie inférieure.

Du réservoir où le suc de la canne est reçu, il tombe dans une chaudiere où l'on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à se détacher. Cette liqueur est versée dans une autre chaudiere, où un feu modéré lui fait jetter sa premiere écume. Lorsqu'elle a perdu sa glutinosité, on la fait passer dans une troisieme chaudiere où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Ensuite on lui donne le dernier degré de cuisson dans une quatrieme chaudiere, dont le feu est à celui de la premiere comme trois à un.

Ce dernier feu décide du sort de l'opération. S'il a été bien conduit le sucre forme des cristaux plus ou moins gros, plus ou moins brillans, à raison de la plus grande, ou de la moindre quantité d'huile qui les salit. Si le feu a été trop poussé, la matiere se réduit à un extrait noir & charboneux qui ne peut plus fournir de sel essentiel. Si le feu a été trop modéré, il reste une quantité considérable d'huiles

étrangeres qui marquent le ſucre, le rendent gras & noirâtre; de ſorte que quand on veut le deſſécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupoient les huiles reſtent vuides.

Auſſi-tôt que le ſucre eſt refroidi, on le verſe dans des vaſes de terre faits en cône. La baſe du cône eſt découverte, ſon ſommet eſt percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des criſtaux. C'eſt ce qu'on nomme le ſirop. Après l'écoulement, on a du ſucre brut. Il eſt gras, il eſt brun, il eſt mou.

La plupart des iſles laiſſent à l'Europe le ſoin de donner au ſucre les autres préparations néceſſaires pour en faire uſage. Cette pratique leur épargne des bâtimens couteux. Elle laiſſe plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter ſans interruption deux ou trois mois de ſuite. Elle employe un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les ſeuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs ſucres une autre façon. Quelle que puiſſe être la perfection de la cuite du ſuc de la canne, il reſte toujours une infinité de parties étrangeres accrochées aux ſels du ſucre, auquel elles paroiſſent être ce

que la lie eſt au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre, dont on cherche à le dépouiller par une opération appellée *terrage*. Elle conſiſte à remettre le ſucre brut dans un nouveau vaſe de terre, en tout ſemblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la ſurface du ſucre dans toute l'étendue de la baſe du cône, d'une marne blanche qu'on arroſe d'eau. En ſe filtrant à travers cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promene ſur les différentes molécules ſalines, où cette terre rencontre des matieres graſſes auxquelles elle s'unit. On fait enſuite écouler cette eau par l'ouverture du ſommet du moule, & on a un ſecond ſirop qu'on nomme melaſſe, & qui eſt d'autant plus mauvais que le ſucre étoit plus beau, c'eſt-à-dire qu'il contenoit moins d'huile étrangere à ſa nature : car alors la terre calcaire diſſoute par l'eau paſſe ſeule & fait ſentir toute ſon âcreté.

Ce terrage eſt ſuivi d'une derniere préparation qui s'opere par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les ſels ſe ſont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on fait ſortir la forme du ſucre du vaſe conique de terre ; on la tranſporte dans une

étuve

étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laiſſe juſqu'à ce que le ſucre ſoit très-ſec; ce qui arrive ordinairement au bout de trois ſemaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération ſoient perdus en général pour la choſe, puiſque le ſucre terré eſt communément rafiné en Europe de la même maniere que le ſucre brut; cependant tous les habitans des iſles Françoiſes qui ſont en état de purifier ainſi leurs ſucres, ne manquent guère de prendre ce ſoin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire eſt foible, de faire paſſer en tems de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moindre nombre de bâtimens que s'ils ne faiſoient que du ſucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le ſucre terré, de quelle ſorte de ſels il eſt compoſé. Si le ſol où la canne a été plantée eſt ſolide, pierreux, incliné; les ſels ſeront blancs, angulaires & les grains fort gros. Si le ſol eſt marneux, ſa blancheur ſera la même, mais les grains taillés ſur moins de faces, réfléchiront moins de lumiere. Si le ſol eſt gras & ſpongieux, les grains ſeront à-peu-près ſphériques, la couleur ſera terne,

le fucre fuira fous le doigt fans y laiffer de fentiment. Ce dernier fucre eft réputé de la plus mauvaife efpece.

Quelle que foit la raifon, les lieux expofés au nord, produifent le meilleur fucre, & les terreins marneux en donnent davantage. Les préparations qu'exige le fucre qui pouffe dans ces deux efpeces de fol, font moins longues & moins laborieufes, qu'elles ne le font pour le fucre produit dans une terre graffe. Mais ces principes font fujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chymiftes, ou à des cultivateurs très-attentifs.

La canne fournit, outre le fucre, des firops qui valent le douzieme du prix des fucres. Le firop de meilleure qualité eft celui qui coule d'un premier vafe dans un fecond, lorfqu'on fait le fucre brute. Il eft compofé de matieres groffieres qui entraînent avec elles des fels de fucre, foit qu'elles les contiennent, foit qu'elles les ayent détachés dans leur paffage. Le firop inférieur, plus amer & en moindre quantité, eft formé par l'eau qui entraîne les parties tartreufes & terreftres du fucre, lorfqu'on le leffive. Par le moyen du feu on tire encore quelque fucre du premier firop, qui, après cette opération, eft moins eftimé que le fecond.

Tous deux ſont conſommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de ſucre au peuple. L'Amérique ſeptentrionale en fait le même uſage, & de plus s'en ſert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boiſſon nommée *Pruſſ*, qui n'eſt autre choſe qu'une infuſion d'une écorce d'arbre.

Ce ſirop eſt encore plus utile, par le ſecret qu'on a trouvé de le convertir en le diſtillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *Rum*, & les François *Taffia*. Cette opération, très-ſimple, ſe fait en mêlant un tiers de ſirop avec deux tiers d'eau. Lorſque ces deux ſubſtances ont ſuffiſamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles ſont miſes dans un alambic bien net où la diſtillation ſe fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire eſt égale à la quantité de ſirop qui a été employée.

Telle eſt la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les iſles ſe ſont généralement arrêtées pour la culture du ſucre. Elle eſt bonne ſans doute; mais peut-être n'eſt-elle pas arrivée au dégré de perfection dont elle eſt ſuſceptible. On peut conjecturer que, ſi au lieu de planter les cannes en de grands champs d'une ſeule piece, on diſ-

tribuoit un terrein par division de dix toises, laissant entre deux divisions plantées une division d'intervalle sans culture, il en résulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui soient d'une belle venue, & qui mûrissent à propos. Celles du milieu sont en partie avortées & mûrissent mal, parce qu'elles sont privées du courant de l'air, qui n'agit que par son poids, & parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau systême de plantation, les portions de terre qui auroient reposé, seroient plus propres à la reproduction; lorsqu'on auroit récolté les divisions plantées, qui à leur tour auroient du repos. Il est à présumer que par cette méthode on obtiendroit autant de sucre que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus, qu'elle exigeroit moins d'esclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du sucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré son imperfection.

Dans une habitation établie sur un bon sol, & suffisamment pourvue de noirs, de bestiaux, de toutes les choses nécessaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'est-à-dire, cent pas géométriques en tout sens. Ce quarré

doit donner communément soixante quintaux de sucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe sera de vingt livres, déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de six cens francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des sirops & des taffias, suffiront aux dépenses d'exploitation; c'est-à-dire, à la nourriture des esclaves, à leur dépérissement, à leurs maladies, à leurs vêtemens, à la réparation des ustensiles, aux accidens même. Le produit net d'un arpent & demi de terre, sera donc de quatre cens cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuse.

On peut même objecter que c'est en mettre le produit au-dessous de sa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent observer que la fabrique du sucre exige d'autres travaux que ceux de sa culture, & par conséquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'estime & la compensation de ces différens genres de service, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation, les frais de l'entretien de deux hommes.

C'est principalement avec leur sucre, que les isles se procurent tout ce qui convient ou qui

plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe des farines, des boissons, des viandes salées, des soieries, des toiles, des clincailleries; tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaisies même. Leurs consommations en tout genre sont prodigieuses, & doivent influer nécessairement dans les mœurs des habitans, la plupart assez riches pour se les permettre.

XXXIII. Caractère des Européens établis aux isles.

Il semble que les Européens transplantés dans les isles de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait passer. Le climat agit sur tous les êtres vivans. Mais les hommes sont moins immédiatement soumis à la nature, & résistent à son influence, parce qu'ils sont, de tous les êtres, ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigerent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau sol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à se loger & à se nourrir, de la maniere la plus convenable à leur changement de situation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation, tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix physiques de

l'air qu'ils respiroient. Avec eux, ils transporterent en Amérique les alimens, les usages d'Europe, & familiariserent ensemble des êtres & des productions que la nature avoit séparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus salutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviser les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont proscrit l'union des sexes entre les enfans de la même famille; soit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi, soit que le hazard y conduise naturellement. Des êtres élevés ensemble dès l'enfance, accoutumés à se voir sans cesse, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce sentiment vif & impétueux de sympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne se sont jamais vus. Si dans la vie sauvage la faim divise les familles, l'amour les aura sans doute réunies. L'histoire fabuleuse ou vraie de l'enlevement des Sabines, montre que le mariage a été la premiere alliance des nations. Ainsi le sang se sera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes.

L'avantage phyſique de croiſer les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empêcher l'eſpece de s'abâtardir, eſt le fruit d'une expérience tardive, poſtérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des ſociétés. Les tyrans ont ſû de bonne-heure jusqu'à quel point il leur convenoit de ſéparer & de rapprocher leurs ſujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont ſéparé les conditions par des préjugés ; parce que cette ligne de diviſion entr'elles, étoit un lien de ſoumiſſion envers le ſouverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur oppoſition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition ; parce que cette union étouffoit un germe éternel de diſſenſion, contraire à tout eſprit de ſociété nationale. Ainſi le mélange des races & des familles par le mariage, s'eſt combiné ſur les inſtitutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vûes de la nature.

Mais quels que ſoient le principe phyſique & le but moral de cet uſage, il fut obſervé par les Européens qui voulurent ſe perpétuer dans les iſles. La plupart ſe marierent, ou dans leur patrie, avant de paſſer dans le nouveau-monde, ou avec des perſonnes qui y débarquoient.

L'Européen alla épouser une Créole, ou le Créole alla épouser l'Européenne, que le sort ou sa famille amenoient en Amérique. De cette heureuse association s'est formé un caractere particulier, qui distingue dans les deux mondes l'homme né sous le ciel du nouveau, mais de parens issus de l'un & de l'autre. On tracera les traits de ce caractere avec d'autant plus de confiance, qu'ils seront puisés dans les écrits d'un observateur profond, qui nous a déjà fourni quelques particularités d'histoire naturelle.

Les Créoles sont en général bien faits. A peine en voit-on un seul affligé des difformités si communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une souplesse extrême; soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique, propre aux pays chauds, à l'usage de les élever sans les entraves du maillot ou de nos corsets, ou aux exercices qui leur sont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur santé ressemble pour la couleur à la convalescence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, est à-peu-près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'eſt ſignalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs ſoldats, s'ils étoient plus capables de diſcipline.

L'hiſtoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahiſons, de ces baſſeſſes, qui ſouillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux, qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers, ſans exception, trouvent dans les iſles, une hoſpitalité prévenante & généreuſe. Cette utile vertu ſe pratique avec une oſtentation, qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaiſance, exclut l'avarice; les Créoles ſont faciles en affaires.

La diſſimulation, les ruſes, les ſoupçons, n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchiſe, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces myſteres & ces réſerves qui étouffent la bonté du caractere, éteignent l'eſprit ſocial, & rétréciſſent la ſenſibilité.

Une imagination ardente qui ne peut ſouffrir aucune contrainte, les rend indépendans & inconſtans dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaiſir avec une impétuoſité toujours nou-

velle, à laquelle ils ſacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration ſinguliere ; une prompte facilité à ſaiſir toutes les idées & à les rendre avec feu ; la force de combiner, jointe au talent d'obſerver ; un mélange heureux de toutes les qualités de l'eſprit & du caractere, qui rendent l'homme capable des plus grandes choſes, leur fera tout oſer, quand l'oppreſſion les y aura forcés.

L'air dévorant & ſalin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé, qui fait l'éclat de leur ſexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laiſſe aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement ſobres, tandis que les hommes conſomment à proportion des chaleurs qui les épuiſent, elles n'aiment que l'uſage du chocolat, du caffé, de ces liqueurs ſpiritueuſes qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles ſont très-fécondes, ſouvent meres de dix ou douze enfans. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles poſſédent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort

a rompu les nœuds d'un premier ou d'un ſecond hymen.

Jalouſes juſqu'à la fureur, elles ſont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négreſſes, une maniere de vivre, iſolée ou publique, qui éloigne les occaſions & les dangers de la galanterie ; voilà les meilleurs ſoutiens de la vertu des femmes.

L'eſpece de ſolitude où elles ſont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarraſſe dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne-heure, un défaut d'émulation & de volonté, qui les empêche de cultiver les talens agréables de l'éducation. Elles ſemblent n'avoir de force ni de goût que pour la danſe, qui les porte & les anime ſans doute à des plaiſirs encore plus vifs. Cet inſtinct de volupté les ſuit dans tous les âges ; ſoit qu'elles y retrouvent le ſouvenir, ou quelque ſenſation de leur jeuneſſe ; ſoit pour d'autres raiſons qui ne nous ſont pas connues.

De ce tempérament naît un caractere extrêmement ſenſible & compatiſſant pour les maux, juſqu'à ne pouvoir en ſupporter la vue ; mais en même tems exigeant & ſévere pour le ſervice des domeſtiques qui ſont attachés à leur

personne. Plus despotiques, plus inexorables envers leurs esclaves, que les hommes même, il ne leur coute rien d'ordonner des châtimens, dont la vue seroit pour elles une punition & une leçon, si jamais elles en étoient les témoins.

C'est de cet esclavage des négres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractere, qui les fait paroître bizarres, fantasques, & d'une société peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voient autour d'eux des hommes grands & robustes, destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre-humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs; mais quand ceux-ci sont des esclaves, accoutumés à servir des enfans, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne?

Une idolâtrie ſi cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes, leur apprend à ſe reſpecter davantage. Elevés ſans connoître la peine ni le travail, ils ne ſavent, ni ſurmonter un obſtacle, ni ſupporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refuſé. A cet égard, ſemblables à la plupart des rois, ce ſont des êtres malheureux, de n'avoir jamais éprouvé l'adverſité. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaiſir de l'ame : encore n'ont-ils guère le bonheur de concevoir de ces paſſions qui, traverſées par les obſtacles & les refus, ſe nourriſſent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs beſoins, & répriment ou gênent leur exceſſive indépendance, ils tomberoient dans une molleſſe qui les rendroit tôt ou tard les victimes de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverſeroit tous les fondemens de leur ſociété.

Mais s'ils ceſſoient un jour d'avoir des négres pour eſclaves, & des rois éloignés pour maîtres, ce ſeroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller ſur la terre. L'eſ-

prit de liberté qu'ils puiseroient au berceau, les lumieres & les talens qu'ils hériteroient de l'Europe, l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repousser, de grandes populations à former, un riche commerce à fonder sur une immense culture, des états, des sociétés à créer, des maximes, des loix & des mœurs à établir sur la base éternelle de la raison; tous ces ressorts feroient peut-être d'une race équivoque & mélangée, la nation la plus florissante que la philosophie & l'humanité puissent desirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuse révolution dans le monde, ce sera par l'Amérique. Après avoir été dévasté, ce monde nouveau doit fleurir à son tour, & peut-être commander à l'ancien. Il sera l'asyle de nos peuples foulés par la politique, ou chassés par la guerre. Les habitans sauvages s'y policeront, & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement soit préparé par des fermentations, des secousses, des malheurs même; & qu'une éducation laborieuse & pénible dispose les esprits à souffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enseignons, y

recueillir dans les reſtes précieux de nos antiques mœurs, cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foibleſſe, & puiſer dans nos folies même, ces leçons de ſageſſe qui font éclore les grands événemens. Laiſſez en Amérique vos négres, dont la condition afflige nos regards, & dont le ſang peut-être ſe mêle à tous les levains qui alterent, corrompent & détruiſent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de molleſſe & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des eſclaves, dont l'abrutiſſement ne vous inſpire aucun des ſentimens de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célebres. L'Amérique a verſé toutes les ſources de la corruption ſur l'Europe. Pour achever ſa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les inſtrumens de ſa proſpérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature ſemble avoir deſtiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les iſles, la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleuréſies, les fluxions de poitrine, les maladies ſans nombre dont l'hiver eſt la cauſe. Aucun de ces fléaux de l'eſpece humaine, ailleurs ſi meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il ſuffit d'avoir triomphé de l'air du pays,

pays, & d'être parvenu au-dessus de l'âge moyen, pour être comme assuré d'une longue & paisible carriere. La vieillesse n'y est pas caduque, languissante, assiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

Cependant celui des Antilles attaque les enfans nouveaux nés, d'un mal qui semble renfermé dans la Zone torride. On l'appelle *Tetanos*. Si l'enfant reçoit les impressions de l'air ou du vent, si la chambre où il vient de naître est exposée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal se déclare aussi-tôt. Il commence par la mâchoire, qui se roidit & se resserre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulsion passe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt, faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de sa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet, même avant le sevrage qui arrive au bout d'un an, l'usage du café au lait, du chocolat, du vin, mais surtout du sucre & des confitures; ces douceurs si pernicieuses à nos enfans, sont offertes à ceux de l'Amérique par la nature, qui les accoutume de bonne-heure aux productions de leur climat.

XXXIV. Maladies auxquelles les Européens sont exposés aux isles.

Le sexe, foible & délicat, a ses maux com-

me ſes charmes. Dans les iſles, c'eſt un affoibliſſement, un anéantiſſement preſque total de ſes forces; une averſion inſurmontable pour tout ce qui eſt ſain; une paſſion déſordonnée pour tout ce qui nuit à ſa ſanté. Les alimens ſalés ou épicés ſont les ſeuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie eſt une vraie cachexie, qui dégénere communément en hydropiſie. On l'attribue à la diminution des menſtrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foibleſſe ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robuſtes, ont des maux plus cruels. Ils ſont expoſés ſous ce voiſinage de l'Equateur, à une fiévre chaude & maligne, connue ſous des noms différens, & manifeſtée par des hémorrhagies. Le ſang qui bouillonne ſous les rayons ardens du ſoleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas ſi vîte, qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës, le tems d'obſerver & de ſuivre le cours qu'elle prend. Elle eſt ſi prompte aux iſles, que ſi l'on tarde à ſaiſir la maladie dès l'inſtant qu'elle ſe déclare, elle eſt infailliblement mortelle. Auſſi faut-il dans vingt-

quatre heures ſoutenir quinze & dix-huit ſaignées, dont les intervalles ſont remplis par d'autres remédes. Un homme n'eſt pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ſes côtés le médecin, le notaire & le prêtre.

La plupart de ceux qui réſiſtent à ces vives ſecouſſes, épuiſés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convaleſcence lente & difficile. Pluſieurs tombent même dans une langueur habituelle, produite par l'affaiſſement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les alimens du pays, trop foibles ſans doute, ne peuvent remettre en vigueur. De-là réſultent des obſtructions, des jauniſſes, des gonflemens de rate, qui quelquefois ſe terminent par l'hydropiſie.

Ce danger aſſaillit preſque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & ſouvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le ſang a des évacuations naturelles; & les négres qui, nés ſous un climat plus chaud, ſont aguerris par la nature, & préparés par une tranſpiration facile, à toutes les fermentations que peut cauſer le ſoleil.

C'eſt cet aſtre, ſans doute, qui par la chaleur de ſes rayons moins obliques & plus conſ-

tans que dans nos climats, occaſionne ces fiévres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaiſſiſſement inévitable du ſang, par l'excès des tranſpirations & des ſueurs, le défaut de reſſort dans les parties ſolides, le gonflement des vaiſſeaux par la dilatation des liqueurs; ſoit à raiſon de la raréfaction de l'air, ſoit à raiſon de la moindre compreſſion qu'éprouve la ſurface des corps dans une athmoſphere raréfiée.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvéniens, en ſe faiſant purger & ſaigner dans la route, à meſure qu'on avance vers la Zone torride; en renouvellant ces précautions aux iſles, en y joignant le ſecours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens, que le bon ſens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agrémens qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, ſe livrent ſans modération à tous les plaiſirs que l'habitude rend moins nuiſibles aux habitans nés ſous ce climat. La table, la danſe, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, ſouvent le chagrin d'être déſabuſé des eſpérances chimériques qu'on avoit conçues; tout ſe-

conde l'effervescence que la chaleur excite dans le sang. Il est bientôt enflammé.

Comment ne succomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes ne suffisent pas pour garantir de l'atteinte de ces fiévres dangereuses ; quand les hommes les plus sobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs sur leurs actions, sont les victimes du nouvel air qu'ils respirent ? Dans l'état actuel des colonies, sur dix hommes qui passent aux isles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Espagnol.

En voyant la consommation d'hommes qui se faisoit dans ces régions, lorsqu'on commença à les occuper, on pensa assez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

XXXV. Avantages des nations qui possédent les isles.

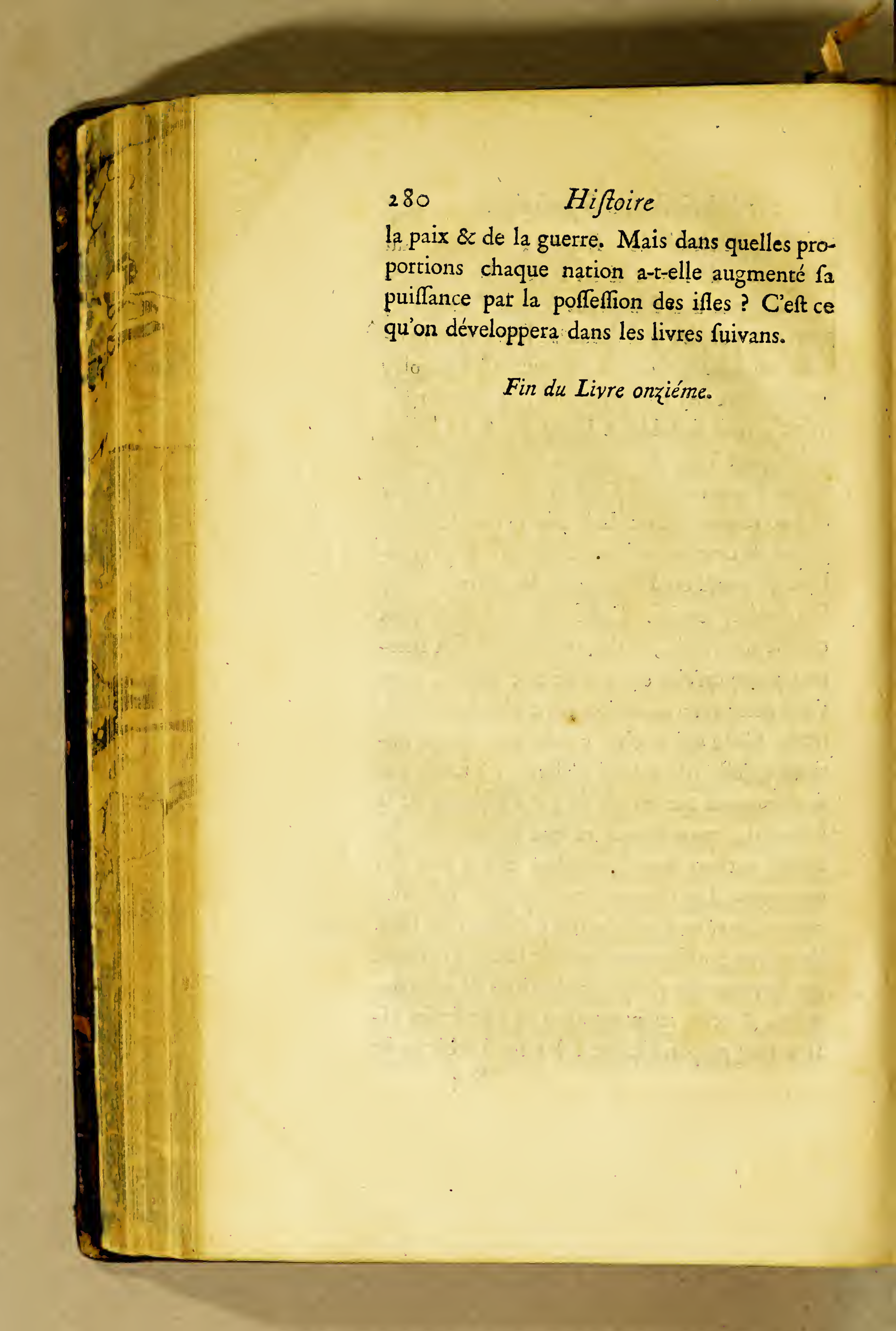
L'expérience a changé sur ce point l'opinion publique. A mesure que ces colonies ont poussé leurs cultures, elles ont eu plus de moyens de dépenser. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale, des débouchés qui lui étoient inconnus. La masse des exportations n'a pas pû augmenter, sans une augmentation de travail. Avec les travaux se sont multipliés

les hommes, comme ils se multiplieront partout où ils trouveront plus de moyens de subsister. Les étrangers même se sont portés en foule dans des empires qui ouvroient un vaste champ à leur ambition, à leur industrie.

Non-seulement la population s'est accrue dans les états propriétaires des isles, mais elle y est devenue plus heureuse. Le bonheur est en général le résultat des commodités ; & il doit être plus grand, à mesure qu'on peut les varier & les étendre. Les isles ont procuré cet avantage à leurs possesseurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables, dont la consommation a ajouté à leurs jouissances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voisins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette maniere, les empires que le hazard, le bonheur des circonstances, ou des vues bien combinées, avoient mis en possession des isles, sont devenus le séjour des arts & de tous les agrémens, qui sont une suite naturelle & nécessaire d'une grande abondance.

Ce n'est pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées, à une supériorité d'influence dans le monde politique ; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la cir-

culation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Bréfil. Ils n'appartiennent pas aux Efpagnols & aux Portugais, mais aux peuples qui donnent leurs marchandifes en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui, en dernier réfultat, vont fe folder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caiffe commune & univerfelle. C'eft-là qu'on doit juger de l'accroiffement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui eft en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire fon intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que fon intérêt; parce qu'elle en a cédé une partie, pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas feulement ce qui lui eft dû par l'Efpagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lefquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage eft fpécialement réfervé aux peuples qui poffédent les ifles. Ils voient groffir annuellement leur numéraire, par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation de numéraire affure leur prépondérance, les rend arbitres de



la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté ſa puiſſance par la poſſeſſion des iſles ? C'eſt ce qu'on développera dans les livres ſuivans.

Fin du Livre onziéme.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DOUZIEME.

Établissemens des Espagnols, des Hollandois, & des Danois dans les isles de l'Amérique.

L'ESPAGNE a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles, & d'y avoir formé les premiers établissemens. Celui que ses navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique, se nomme la Trinité. Colomb y aborda, lorsqu'en 1498 il reconnut l'Orenoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue, & l'isle, & les bords du continent voisin. Cepen-

XXXVI. Colonie Espagnole fondée sur les rives de l'Orénoque. Ce qu'on y fait; ce qu'on y pourroit faire.

dant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin sur la côte, y ramena la nation qui l'avoit découverte. On décida la conquête des régions immenses qu'arrosoit un des plus grands, un des plus riches fleuves du monde; & l'isle de la Trinité, située à l'embouchure de l'Orenoque, fut peuplée, pour assurer & faciliter l'exécution d'une si grande entreprise. Une isle a toujours de l'avantage sur un continent, lorsqu'avec peu de terrein à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverse l'Orenoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, sa source des Cordelieres, après avoir été grossi dans un cours de cinq cens soixante-quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivieres plus ou moins considérables, se jette dans l'Océan par plus de cinquante embouchures. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées, & conserve la douceur de ses eaux, douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchaînoit. Cependant sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité peut-être unique. L'Orenoque commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reste le sixiéme dans son plus grand accroissement: en octobre il commence à baisser graduellement jusqu'au mois

de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est réguliere, invariable même.

Ce phénomene dont on ignore la cause, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphere du nouveau-monde n'offre, pour-ainsi-dire, que des mers, & presque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est moins soumise alors à l'influence active du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordelieres, ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies, qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomene si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la situation & les mouvemens de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de

leur poſition, de leur ſource ou de leur embouchure, l'origine d'une diverſité ſi remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout eſt lié dans le ſyſtême du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, ſoit journalieres, ſoit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoîtra les bords de l'Orenoque, on ſaura, du moins on cherchera, les raiſons des phénomenes de ſon cours. Mais ce ne ſera pas ſans difficulté. Ce fleuve n'eſt pas auſſi navigable, que le fait préſumer la maſſe de ſes eaux; ſon lit eſt embarraſſé d'un grand nombre de rochers, qui réduiſent par intervalles le navigateur à porter ſes bateaux, & les denrées dont ils ſont chargés.

Les peuples qui traverſent ou fréquentent ce fleuve, voiſins du brûlant Equateur, habitans d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoiſſent ni la gêne des vêtemens, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des gouvernemens. Libres ſous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chaſſe, de la pêche & de fruits ſauvages. L'agriculture doit être peu de choſe, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été brûlés ou pourris, laiſſent un terrein propre à former un champ.

L'oppression où l'on tient les femmes dans le nouveau monde, est, sans doute, la cause principale de la dépopulation de cette partie du globle. Cette tyrannie, qui est universelle, est plus marquée sur les bords de l'Orenoque que par-tout ailleurs. Aussi ces contrées, quoiqu'extrêmement favorisées de la nature, comptent-elles peu d'habitans. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le boyau du nombril, que ces enfans meurent d'une hémorragie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le Jésuite Gumilla, qui, averti que l'une de ses Néophites venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver, pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le Missionaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini elle lui demanda la permission de lui répondre, ce qu'elle fit en ces termes :

» Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, qu'au
» moment où ma mere me mit au monde, elle
» elle eût eu assez d'amour & de compassion
» pour épargner à son enfant tout ce que j'ai
» enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la
» fin de mes jours. Si ma mere m'eût étouffée
» en naissant je serois morte, mais je n'aurois

» pas ſenti la mort, & j'aurois échappé à la
» plus malheureuſe des conditions. Combien
» j'ai ſouffert, & qui ſait ce qui me reſte à
» ſouffrir!

» Repréſente-toi, Pere, les peines qui ſont
» réſervées à une Indienne parmi ces Indiens.
» Ils nous accompagnent dans les champs avec
» leur arc & leurs fléches; nous y allons, nous
» chargées d'un enfant que nous portons dans
» une corbeille, & d'un autre qui pend à nos
» mammelles. Ils vont tuer un oiſeau ou pren-
» dre un poiſſon; nous bêchons la terre, nous;
» & après avoir ſupporté toute la fatigue de la
» culture, nous ſupportons toute celle de la
» moiſſon. Ils reviennent le ſoir ſans aucun
» fardeau; nous, nous leur apportons des ra-
» cines pour leur nourriture, & du mays pour
» leur boiſſon. De retour chez eux, ils vont
» s'entretenir avec leurs amis; nous, nous
» allons chercher du bois & de l'eau pour pré-
» parer leur ſouper. Ont-ils mangé, ils s'en-
» dorment; nous, nous paſſons preſque la nuit
» à moudre le mays & à leur faire le chica.
» Et quelle eſt la récompenſe de nos veilles?
» Ils boivent; & quand ils ſont ivres, ils nous
» traînent par les cheveux & nous foulent aux
» pieds.

» Ah, Pere, plût à Dieu que ma mere m'eût

» étouffée en naissant! Tu sais toi-même si nos
» plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le
» vois tous les jours. Mais notre plus grand
» malheur, tu ne saurois le connoître. Il est
» triste pour la pauvre Indienne de servir son
» mari comme une esclave, aux champs, ac-
» cablée de sueurs, & au logis privée du re-
» pos : mais il est affreux de le voir au bout
» de vingt ans prendre une autre femme plus
» jeune qui n'a point de jugement. Il s'atta-
» che à elle. Elle nous frappe; elle frappe nos
» enfans; elle nous commande; elle nous
» traite comme ses servantes; & au moindre
» murmure qui nous échapperoit, une bran-
» che d'arbre levée..... Ah, Pere, comment
» veux-tu que nous supportions cet état? qu'a
» de mieux à faire une Indienne que de souf-
» traire son enfant à une servitude mille fois
» pire que la mort? Plût à Dieu, Pere, je te
» le répete, que ma mere m'eût assez aimée
» pour m'enterrer lorsque je naquis! Mon
» cœur n'auroit pas tant à souffrir, ni mes
» yeux à pleurer ».

Entre toutes les petites nations qui errent dans ces immenses contrées, on en voit une chez qui la nature du sol a rendu le sort des femmes moins misérable : c'est celle qui habite

une foule d'isles, formées par les différentes embouchures de l'Orenoque. Son pays, quoique sous l'eau pendant les six mois de l'année que croît le fleuve, quoique submergé le reste du tems deux fois le jour par la marée, lui paroît préférable à tout. Elle est parvenue à l'habiter sans risque, en construisant des cabanes sur des pieux fort élevés, & très-profondément enfoncés dans la vase. Un palmier qui couvre ces sables, fournit à ces sauvages doux, gais & sociables, leur nourriture, leur boisson, leurs meubles & leurs canots.

Les Espagnols n'entreprirent de remonter l'Orenoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient, ils le mépriserent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établissement. Il est situé au bas du fleuve, & se nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur, qu'ils en livroient tous les ans dix cargaisons aux Hollandois. Cette communication ayant été proscrite par la métropole; la ville, qui d'ailleurs a été saccagée deux fois par des corsaires, se réduisit insensiblement à rien. Elle se borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux qui sont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vaſtes & fertiles contrées ſortiroient bien-tôt de l'obſcurité où elles ſont plongées, ſi l'Eſpagne ſavoit profiter de l'ambition active des Jéſuites. On ſait que ces hommes, admirables comme ſociété, dangereux comme citoyens, déteſtables comme religieux, étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre conſidérable de ſauvages; à les fixer ſur les bords de l'Orenoque & des rivieres, la plupart navigables, qui s'y jettent; à leur donner quelques principes de ſociabilité, un peu de goût pour les arts les plus néceſſaires, ſur-tout pour l'agriculture. Seroit-il impoſſible de déterminer ces Indiens, par l'appât des échanges, à multiplier le ſucre, le coton, le tabac, le cacao qu'ils cultivent déja pour leur propre uſage? Entre la vie ſauvage & l'état de ſociété, c'eſt un déſert immenſe à traverſer; mais de l'enfance de la civiliſation à la vigueur du commerce, il n'y a que des pas à faire. Le tems qui accroît les forces, abrege les diſtances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donneroit des richeſſes à l'Eſpagne. On les porteroit à la Trinité, qui ſeroit ainſi rendue à ſa deſtination primitive.

XXXVII. Les Eſpagnols s'établiſſent à la Trinité & à la Marguerite.

Elle ne ſe borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue, la fertilité de ſon ſol, l'avantage de ſes rades, lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de ſon propre fond. Ceux qui l'ont parcourue avec aſſez de réflexion & de lumieres pour démêler, à travers les épaiſſes forêts qui la couvrent, ce qu'elle pouvoit valoir, l'ont jugée propre à rapporter abondamment pluſieurs ſortes de productions, même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao; mais il y étoit ſi parfait qu'on le préféroit à celui de Caraque même, & que les négocians Eſpagnols, pour s'en aſſurer, le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empreſſement qui peut quelquefois augmenter l'induſtrie d'un peuple naturellement actif, perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos eſt une paſſion, & preſque un beſoin de la nature ou de l'éducation. Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourſer avec l'unique denrée qui faiſoit toute leur fortune, tomberent peu-à-peu dans le découragement. A la vue d'un travail exceſſif, ils ſe mirent à ne rien faire. Depuis 1727 on ne trouve plus de cacao dans l'iſle. Elle devint, à cette époque, tout-à-fait étrangere à ſa métropole. Cette négligence

avoit déja comme anéanti la Marguerite.

Cette isle dut un moment de vie & de prospérité, à une sorte de richesse cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498 à quatre lieues du continent, la petite isle de Cubagua qu'on appella depuis l'isle des Perles. L'abondance de ce trésor que la nature offroit gratuitement, y attira les Espagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques sauvages de Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer longtems sous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de tems des fortunes très-considérables. Les bancs où naissoient les perles s'épuiserent; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles disparurent plus vîte encore. Dès-lors cette possession qui a quinze lieues de long sur six de large, devint encore plus indifférente à l'Espagne que la Trinité.

Si la cour de Madrid conserve ces deux isles, c'est plutôt pour éloigner du continent des nations plus industrieuses, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Espagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui réunissant l'inertie des peuples sau-

vages aux vices des peuples policés, ſont pareſſeux, fripons & ſuperſtitieux. Ils vivent de leur pêche, & de bananes que la nature, comme pour favoriſer leur indolence, y fait croître plus groſſes & meilleures que dans le reſte de l'archipel. Ils élevent des beſtiaux maigres & de peu de goût qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françoiſes contre des camelots, de voiles noirs, des toiles, des bas de ſoie, des chapeaux blancs & des clincailleries. Cette navigation ſe fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domeſtiques ont peuplé les bois des deux iſles, de bêtes à corne qui ſont devenues ſauvages. On les tue à coups de fuſil. Leur chair eſt coupée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaiſſeur, qu'on fait ſécher, après avoir fondu la graiſſe; de maniere à les conſerver trois ou quatre mois. Le cent peſant de cette viande qu'on nomme Taſſau, ſe vend environ 20 liv. dans les établiſſemens François.

Les commandans, les officiers civils & militaires, les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux iſles. Le reſte qui ne paſſe pas le nombre de ſeize cens perſonnes, vit dans une pauvreté affreuſe. Elles fourniſſent en tems de guerre environ

deux cents hommes que l'esprit de rapine attire indistinctement dans les colonies où l'on arme des vaisseaux corsaires. Les habitans de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

XXXVIII. Les Espagnols s'établissent à Porto-Rico.

Placée au centre des Antilles, cette isle a quarante lieues de long, sur vingt dans sa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Espagnols qu'en 1509; & ce fut l'appât de l'or qui les y fit passer de Saint-Domingue, sous les ordres de Ponce de Leon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Personne n'ignore que l'usage des armes empoisonnées, remonte aux siecles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorsque les dards armés de pierres, d'os, d'arêtes se trouverent des armes trop foibles pour repousser les bêtes féroces, on eut recours à un suc mortel. Ce poison imaginé d'abord pour la chasse, servit depuis aux guerres des peuples, ou conquérans, ou sauvages. L'ambition & la vengeance ne connoissent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des siecles des nations entieres dans des fleuves de sang. Quand on a reconnu que ce sang ne produit rien, ou qu'à mesure qu'il grossit dans son cours, il dépeuple les terres, & ne laisse que des deserts sans vie & sans cul-

ture ; alors on convient de modérer un peu la soif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre ; c'est-à-dire, l'injustice dans l'injustice, ou l'intérêt des rois dans le massacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On se réserve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proscrit certains abus dans l'usage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoisonnées ; & quand les boulets de canon suffisent, on interdit les balles machées. Race indigne du ciel & de la terre, être destructeur & tyrannique, homme ou démon, ne cesseras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment ? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantissement de ton espece ? Eh ! bien si tu veux le hâter, va donc chercher les poisons du nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuses, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuse à son territoire généralement fétide, comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge.

C'étoient des lianes, fort multipliées dans les lieux humides & marécageux, qui fournissoient au continent le poison qui étoit d'un

uſage univerſel. On les coupoit en morceaux qu'on faiſoit bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que la décoction eût acquis la conſiſtance d'un ſirop. Alors on y plongeoit des fléches qui s'imprégnoient d'un ſuc mortel. Pendant pluſieurs ſiecles ce fut avec ces armes que les ſauvages ſe firent généralement la guerre. Dans la ſuite pluſieurs de ces foibles nations ſentirent la néceſſité de renoncer à un moyen ſi deſtructeur, & le réſerverent contre les bêtes, grandes & petites, qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal, dont la peau a été effleurée d'une de ces fléches empoiſonnées, meurt une minute après, ſans aucun ſigne de convulſion ni de douleur. Ce n'eſt pas parce que ſon ſang eſt figé, comme on l'a cru long-tems : des expériences récentes ont fait connoître que ce poiſon mêlé dans du ſang nouvellement tiré & tout chaud, l'empêchoit de ſe coaguler, & même retardoit ſa putréfaction. Il eſt vraiſemblable que c'eſt ſur le ſyſtême nerveux que ces ſucs agiſſent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'uſage où l'on étoit dans le nouveau-monde de ſe nourrir du gibier tué avec ces armes empoiſonnées. Tout le monde ſait aujourd'hui qu'on peut faire un uſage habituel de ces viandes ſans inconvénient.

Dans les iſles de l'Amérique, on tire moins

le poiſon des lianes que des arbres ; mais de tous les arbres qui produiſent la mort, le plus dangereux eſt le Mancenillier.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre. Ses fleurs ſont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche & renferme un noyau. Ses feuilles ſemblables à celles du laurier, contiennent une ſubſtance laiteuſe. Il eſt dangereux de les manier lorſque l'ardeur du ſoleil les fait ſuer ; & plus dangereux encore de ſe repoſer ſous ſes fleurs innombrables, à cauſe de la prodigieuſe quantité de pouſſiere qui en tombe. On reçoit le ſuc fluide du mancenillier dans des coquilles rangées autour des inciſions qu'on a faites à ſon tronc. Lorſque cette liqueur eſt un peu épaiſſie, on y trempe la pointe des fléches qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être ſenſible, n'en fût-il que très-légerement atteint. L'expérience prouve que ce venin conſerve ſon activité, même au-delà d'un ſiecle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-Rico eſt celui où il ſe plaît le plus, où il eſt le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérans de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette iſle ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'ayent trop tard

connue, & qu'ils n'y ayent pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancenillier semble n'avoir été funeste qu'aux Américains. Les habitans de l'isle qui le produit s'en servoient pour repousser le Caraïbe accoutumé à faire des incursions sur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Espagnol qui ignoroit alors que le sel appliqué sur la blessure, au moment du coup, en est le remede infaillible, auroit succombé peut-être aux premieres atteintes de ce poison. Mais il n'éprouva pas la moindre résistance de la part de ces sauvages insulaires. Instruits de ce qui s'étoit passé dans la conquête des isles voisines, ils regardoient ces étrangers comme des êtres supérieurs à l'humanité. Ils se jetterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à souhaiter de briser le joug insupportable qu'on leur avoit imposé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent sçavoir si leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commission en fut donnée à un cacique nommé Broyo.

Un hasard favorable à ses desseins ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Espagnol qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de considération, & lui donna à son départ quelques Indiens pour le soulager dans sa mar-

che, & pour lui ſervir de guides. Un de ces ſauvages le mit ſur ſes épaules pour traverſer une riviere, le jetta dans l'eau, & l'y retint avec le ſecours de ſes compagnons, juſqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enſuite le corps ſur le rivage. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Eſpagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés ſur les oppreſſeurs. Cent furent maſſacrés.

Ponce de Leon raſſemble auſſi-tôt tous les Caſtillans qui ont échappé à la conſpiration. Sans perdre de tems, il fond ſur les ſauvages déconcertés par cette bruſque attaque. Leur terreur augmente à meſure que leurs ennemis ſe multiplient. Ce peuple a la ſimplicité de croire que les nouveaux Eſpagnols qui arrivent de Saint-Domingue, ſont ceux-là même qui ont été tués & qui reſſuſcitent pour combattre. Dans cette folle perſuaſion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiſſent de leurs cendres, il ſe remet ſous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de tems dans les travaux de l'eſclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage

à l'Espagne. Une isle d'une étendue considérable, arrosée d'un grand nombre de rivieres, fertile, quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la possession auroit fait la fortune d'une nation active; cette isle est inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cents Espagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille négres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire, qu'à seconder son industrie. Les maîtres & les esclaves, rapprochés par la paresse, vivent également de mays, de patates & de cassave. S'ils cultivent du sucre, du tabac, du cacao, ce n'est que ce qu'il en faut pour leur consommation. Ce qu'ils exportent se réduit à deux mille cuirs qu'ils fournissent annuellement au commerce d'Espagne, & à un assez grand nombre de mulets, bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets passent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oisiveté de cette peuplade est protégée par une garnison de deux cents hommes, qui, avec les prêtres & le magistrat, coûte au gouvernement 250, 000 liv. Cet argent joint à la valeur des bestiaux suffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois, les toiles & les autres

marchandiſes qu'ils fourniſſent. Toute l'utilité que la métropole tire de ſa colonie ſe réduit à y renouveller l'eau & les rafraîchiſſemens des flottes qu'elle envoye dans le nouveau-monde.

Si l'Eſpagne eſt aſſez peu touchée de ſes propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une iſle ſi conſidérable; du moins devoit-elle permettre à ceux de ſes ſujets que le ſort y a conduits, de ſortir de la honteuſe miſere où ils languiſſent. Il ſuffiroit, pour rendre leur condition meilleure, de les autoriſer à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur ſol leur permettroit d'en élever aſſez pour les beſoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La ſituation d'un établiſſement qui ſe trouve au milieu de ces iſles, favoriſeroit par-tout l'introduction de ſes beſtiaux dans leurs ports. Une communication non-interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le ſont pas. Le deſir de partager les mêmes jouiſſances, inſpireroit l'ardeur des mêmes travaux. La cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condeſcendance que l'humanité ſeule devroit lui dicter. Juſqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-Rico ne lui ſera pas plus utile que Saint-Domingue.

Cette isle célébre dans l'histoire pour avoir été le berceau des Espagnols dans le nouveau-monde, jetta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fournissoit. Ces richesses diminuerent avec les habitans du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; & elles tarirent enfin entierement, lorsque les isles voisines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des conquérans. La passion de r'ouvrir cette source d'opulence, inspira la pensée d'aller chercher des esclaves en Afrique; mais outre qu'ils ne se trouverent pas propres aux travaux auxquels on les destinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduisit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés jusqu'alors de celles de Saint-Domingue. La santé, la force, la patience des négres firent imaginer qu'il étoit possible de les employer utilement à la culture; & on se détermina par nécessité à un parti sage, qu'avec plus de lumieres on auroit embrassé par choix.

XXXVIII. Etablissement des Espagnols à Saint-Domingue.

Le produit de leur industrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des souverains, préféroit ses favoris à tout, avoit exclusivement accordé la traite des noirs à un seigneur Flamand, qui abandonna son

privilége aux Génois. Ces avares républicains firent de ce honteux commerce l'usage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorsque le tems & la concurrence eurent amené le prix naturel & nécessaire des esclaves, ils se multiplierent. On doit bien penser que l'Espagnol accoutumé à traiter les Indiens, presqu'aussi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il substituoit à leur place. Ravalés encore à ses yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient; sa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur servitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux esclaves tenterent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus; mais ils tirerent ce fruit de leur désespoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainsi la tyrannie qui craint la révolte, eut des suites favorables. La culture fut poussée avec une espece de succès. Un peu après le milieu du seiziéme siécle, la métropole tiroit annuellement de sa colonie, dix millions pesant de sucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de casse, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penser

que ce commencement de proſpérité inſpireroit le goût & donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchaînement de cauſes plus funeſtes les unes que les autres, ruina ces eſpérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Eſpagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre floriſſante, une iſle que la nature paroiſſoit avoir placée pour devenir le centre de la vaſte domination qui ſe formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ſes différentes colonies. Il en arriva tout autrement : à la vûe des fortunes prodigieuſes qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs, les plus riches habitans de Saint-Domingue mépriſerent leurs établiſſemens, & quitterent la véritable ſource des richeſſes, qui eſt pour-ainſi-dire à la ſurface de la terre, pour aller fouiller dans ſes entrailles des veines d'or qui tariſſent bientôt. Le gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adreſſe, ou violées avec audace.

La foibleſſe, qui étoit une ſuite néceſſaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Eſpagne à ravager des côtes ſans défenſe. On vit même le célebre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux

des corsaires qui n'avoient pas de si grandes forces, ne manquoient guère d'intercepter les bâtimens qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau-monde. Pour comble de calamité, les Castillans eux-mêmes se firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandestinement pour aller chercher par-tout des esclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître; & l'appui qu'ils achetoient des vaisseaux de guerre chargés de protéger la navigation, les assuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faisoit avec les étrangers, pouvoit seul la relever, ou empêcher du moins sa ruine entiere: il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandans, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raser la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jetta dans les esprits un découragement, que les incursions & l'établissement des François dans l'isle, porterent depuis au dernier période.

L'Espagne uniquement occupée du vaste empire

empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie. Elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets Flamands, qui desiroient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes un commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui sa métropole n'étoit plus connue que par un vaisseau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cens dix habitans, Espagnols, métis, négres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractere tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raison du mélange qui s'étoit fait du sang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & passagere qui rapproche les races & les conditions; car l'amour, comme la mort, se plaît à les confondre. Ces demi-sauvages plongés dans une fainéantise profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient sans meubles, & la plupart sans vêtemens. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienséances, le goût des commodités, re-

cevoient des habits de la main des François ; leurs voiſins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cens ſoldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie excluſive, formée en 1757 à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles ſe réduiſent à deux petits bâtimens, qui font leur retour en Europe, chargés de ſix mille cuirs, & de quelques autres marchandiſes de peu de valeur.

C'eſt à San-Domingo, capitale de la colonie, que ſe font les échanges. Elle eſt ſituée au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, ſur huit, dix, & douze lieues de large. Ce grand eſpace qui fourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, eſt couvert de forêts & de ronces, rarement entremêlés de pâturages où paiſſent d'aſſez nombreux troupeaux. Ce terrein uni dans preſque toute ſon étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie ſur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines ſont tout ce qui reſte à cette célebre cité, de ſa proſpérité premiere. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une ſimple muraille ſans foſſé & ſans aucun ouvrage avancé ; mais du côté de la riviere &

de la mer, elle ſeroit difficile à prendre. Tel eſt le ſeul établiſſement que les Eſpagnols aient conſervé à la côte du Sud. Celui qu'ils ont au Nord ſe nomme Monte-Chriſto.

Heureuſement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaiſon avec l'Eſpagne. Elle doit ſon activité au voiſinage des plantations Françoiſes. Durant la paix, les productions de la plaine de Mariboux, ſituée entre le fort Dauphin & la baie de Mancenille, vont ſe perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorſque la guerre entre les cours de Londres & de Verſailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monte-Chriſto devient un marché conſidérable; parce que tout le Nord de la colonie Françoiſe y fait paſſer ſes denrées, qui y trouvent toujours des vaiſſeaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie ceſſe, dès l'inſtant que l'Eſpagne ſe croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Eſpagnols n'ont aucune poſſeſſion à l'Oueſt de l'iſle, entierement occupée par la France; & il n'y a que neuf ou dix ans qu'ils ont penſé à former des habitations à l'Eſt, qu'on avoit depuis long-tems perdu de vûë.

Le projet d'établir des cultures, entré par hazard dans le conſeil de Madrid, pouvoit

s'exécuter dans la plaine de Vega-Real, située dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long, sur dix dans sa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau-monde un terrein plus uni, plus fécond, plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiroient admirablement; mais l'extraction en seroit impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entreprise effrayeroit même des nations plus entreprenantes que la nation Espagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jetter les yeux sur les plaines de San-Domingo, moins fertiles que celles de Vega-Real, mais pourtant fertiles. On craignit sans doute que les nouveaux colons ne prissent les mœurs des anciens, & l'on se détermina pour Samana.

C'est une péninsule dans la partie orientale de l'isle: large de cinq lieues, longue de seize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuse. Elle offre aux vaisseaux une baie profonde de quatorze lieues, où le mouillage est de quatorze brasses, & si commode, qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baie est semée de petits islets, qu'il est aisé d'éviter, en rangeant la côte à l'Ouest. Avec un terrein très-fertile, quoiqu'il ne soit pas uni, la presqu'isle jouit d'une situation

très - avantageuse pour le commerce & pour l'atterrage des bâtimens qui arrivent d'Europe.

Ces considérations déterminerent les premiers aventuriers François qui ravagerent Saint-Domingue, à se fixer à Samana. Ils s'y soutinrent assez long-tems, quoique leurs ennemis fussent en force dans le voisinage. On sentit à la fin qu'ils étoient trop exposés, trop éloignés des autres établissemens que leur nation avoit dans l'isle, & qui prenoient tous les jours de la consistance. On les rappella; les Espagnols se réjouirent de ce départ, mais ils n'occuperent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens; l'état a fait la dépense de leur voyage, & s'est chargé des frais de leur entretien pendant plusieurs années. Ces mesures, quoique sages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichemens, & sur-tout des vexations des gouverneurs, dont l'esprit militaire est par-tout funeste à la prospérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui survit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De si tristes essais ne promettent pas d'heureuses suites. Saint-Domingue doit rester

pour les Espagnols, dans l'état de foiblesse où ils l'ont laissé jusqu'à présent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

XXXIX. Colonie Espagnole formée à Cuba. Importance de cette isle.

L'isle de Cuba, séparée de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, vaut seule un royaume: elle a deux cens cinquante lieues de long, sur quinze, vingt, & trente de large. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velasquez vint avec quatre vaisseaux y aborder par sa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey, régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'isle Espagnole, en étoit sorti pour éviter l'esclavage où sa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux qui étoient échappés à la tyrannie des Castillans, il avoit établi dans le lieu de son refuge, un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'est de-là qu'il observoit au loin les voiles Espagnoles dont il craignoit l'approche. A la premiere nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il assembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté; mais les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le dieu de leurs

ennemis : *la voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà cette divinité si puissante, invoquons-la.*

Ce peuple bon & simple, crut aisément que l'or pour lequel se versoit tant de sang, étoit le dieu des Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut & sans forme, & l'on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les assembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout, & s'établissent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils sauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront sans doute.* Aussi-tôt, tout l'or qu'on possédoit fut jetté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Espagnols. Les fusils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant disperserent les sauvages qui vouloient résister. Mais Hatuey pouvoit les rassembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au

feu. Attaché au poteau du bûcher, lorsqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui proposer le baptême & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Espagnols ? Oui*, répondit le missionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un seul. Ne me parlez plus de votre religion, & laissez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le dieu des chrétiens déshonoré, sa croix baignée dans le sang humain ; mais Velasquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les caciques s'empresserent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines, comme elles ne rapportoient pas assez d'or, les habitans de Cuba devenant inutiles, furent exterminés ; parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes isles du monde, ne coûta pas un homme aux Espagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba ?

Cet établissement a des cultures importantes. Il sert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau-monde. Sous ces trois aspects, il mérite une attention sérieuse.

Le coton est la production qui devoit natu-

rellement ſe multiplier davantage dans cette iſle immenſe. Au tems de la conquête, cet arbuſte y étoit très-commun. Sa conſervation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'induſtrie; & la ſécheresſe d'une grande partie du terrein le rendoit ſingulierement propre à cet uſage. Cette marchandiſe y eſt pourtant ſi rare, qu'il ſe paſſe quelquefois pluſieurs années ſans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Eſpagnol ait une averſion preſque inſurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les iſles voiſines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres peſant de café, dont le tiers eſt envoyé à la Vera-Cruz, & le reſte dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante ſe multipliera, à meſure que l'uſage d'une boiſſon ſi familiere aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Eſpagnols; mais une nation qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du café, a été la derniere à le connoître dans les deux mondes, ſera lente dans tous ſes progrès, comme elle l'eſt dans toute ſorte d'inventions. La propagation du café demande celle du

ſucre. L'Eſpagnol eſt-il préparé à l'une par l'autre ?

Le ſucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, ſuffiroit ſeule pour donner à Cuba l'éclat de la proſpérité, dont la nature y ſemble avoir ouvert toutes les ſources & tous les canaux. Quoique cette iſle ſoit en général inégale & montueuſe, elle a des plaines aſſez étendues, aſſez arroſées, pour fournir à une grande partie de l'Europe ſa conſommation de ſucre. La fertilité incroyable de ſes terres neuves, ſi elle étoit bien dirigée, bien adminiſtrée, la mettroit en état de ſupplanter toutes les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi ſiécle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui en adoptant leur méthode, ſurpaſſeroit, anéantiroit même en moins de vingt ans la richeſſe qu'ils en retirent. Mais la colonie Eſpagnole eſt ſi peu jalouſe de cette ſupériorité, qu'elle n'a juſqu'à préſent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépenſe, qu'une foible quantité de ſucre, d'une qualité médiocre. Il ſert en partie à l'approviſionnement du Mexique, en partie à l'approviſionnement de la métropole; & celle-ci, pour qui le ſucre devroit être une mine

d'or, en achete de l'étranger pour plus de cinq millions.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette isle, outre la provision du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Espagne tout le tabac qu'elle consomme, à la réserve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buenos-Aires. La plus grande partie y est envoyée en feuilles. Celui qui est préparé dans le pays même par Pedro-Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Espagnol, le seul peut-être qui se soit enrichi par une industrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce douze à quinze millions de livres. Si le gouvernement eut écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la cour de Madrid à seconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a seule arrêté l'usage.

Celui des cuirs que fournissent les colonies Espagnoles, est universel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aisément augmenté, dans un pays rempli de bœufs devenus sauvages, où quelques gentilhommes possédent sur les côtes &

dans l'intérieur des terres, des habitations immenses, qui par le défaut de population, ne peuvent guère avoir d'autre destination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce seroit une exagération, que d'oser avancer que la centiéme partie de l'isle de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Sant-Yago, port situé au vent de la colonie, & à Matança, baie sûre & spacieuse qu'on trouve à la sortie du vieux canal. Les vraies cultures sont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne sont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille esclaves de tout âge & de tout sexe. Le nombre des blancs, des metis, des mulâtres, des noirs libres répandus dans l'isle, s'éleve à-peu-près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf détestable, l'un & l'autre extrêmement communs & à très-vil prix, composent avec le manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoissent pas d'autre pain que la cassave. C'est l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préservé ses habitans de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établissemens Espagnols du nouveau-monde. Le sang y est moins mêlé, les vêtemens plus dé-

cens, les bienséances mieux observées que dans les autres isles.

L'état de la colonie seroit plus florissant encore, si ses productions n'eussent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilége exclusif est un principe constant & invariable de découragement. Moins une nation est industrieuse, plus elle doit écarter une méthode qui rallentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque chose pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédommager de la tyrannie du monopole, ce seroit l'avantage que cette isle a toujours eu, de recevoir presque tous les bâtimens Espagnols qui naviguent dans le nouveau-monde. Cet usage commença presque avec la colonie. Ponce de Leon ayant tenté en 1512 une entreprise sur la Floride, eut une connoissance assez distincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à sentir que ce seroit la route la plus convenable, que pourroient prendre pour gagner l'Europe tous les bâtimens partis du Mexique ; & on établit à cette occasion la Havane, qui n'est qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto-Belo, qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâ-

choient & s'y attendoient réciproquement ; pour arriver enſemble avec plus d'appareil dans la métropole. Les dépenſes énormes que faiſoient durant leur ſéjour, des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches tréſors de l'univers, jetterent un argent immenſe dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cens familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, eſt aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie eſt occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le gouvernement, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages ; tout le reſte ſe trouve abondamment dans l'iſle. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'eſt le bois, qui, né ſous l'influence des rayons les plus brûlans du ſoleil, ſe conſerve des ſiécles entiers avec des ſoins médiocres ; tandis que les vaiſſeaux d'Europe ſe deſſéchent & ſe fendent ſous la Zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane ; mais il eſt commun ſur toutes les côtes, & le tranſport n'en eſt ni cher, ni difficile. L'Eſpagne eſt d'autant plus intéreſſée à multiplier ſes atteliers, que les mers les plus fréquentées par ſes eſcadres, ſont toutes ſituées entre les Tropiques. Elle a même un

motif de plus, pour fonder la plus grande reſſource de ſa puiſſance maritime ſur les chantiers de la Havane; c'eſt ce qu'elle fait aujourd'hui, pour rendre imprenable cette clef de ſes colonies. L'importance de l'entrepriſe en fera peut-être aimer les détails.

Perſonne n'ignore que le port de la Havane eſt un des plus ſûrs de l'univers; que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes enſemble; qu'on y fait aiſément de l'eau, qui ſe trouve excellente. Son entrée eſt gardée par des roches, où l'on court riſque de ſe briſer pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la paſſe. Elle eſt devenue plus difficile, depuis qu'en 1762, on y a coulé bas trois vaiſſeaux de guerre. Cette précaution n'a été funeſte qu'aux Eſpagnols, qui n'ont pû encore réuſſir à retirer ces trois gros bâtimens. Elle étoit d'autant plus inutile, que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer le port, défendu par le fort Moro & par le fort de la Pointe. La premiere de ces deux citadelles, eſt tellement élevée au-deſſus du niveau de la mer, qu'il ſeroit impoſſible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage; mais on ne pourroit la canoner que par un canal ſi étroit, que les plus fiers aſſaillans

ne ſoutiendroient jamais la nombreuſe & redoutable artillerie du Moro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou ſeize mille hommes, qui ſont la plus grande force qu'il ſoit poſſible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais inveſtir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immenſe. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on ſe détermine pour le dernier parti, la deſcente ſe fera aiſément à une lieue du fort, & l'on arrivera ſans peine à ſa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront & aſſureront la marche.

La premiere difficulté ſera d'avoir de l'eau. Elle eſt mortelle aux environs du camp qu'il faudra choiſir. On ſera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une diſtance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force ſur la riviere qui doit ſeule en fournir, ou qu'en y laiſſant un corps retranché, qui, loin du camp, iſolé, ſans ſoutien, ſera continuellement dans le riſque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne, qui vient d'être conſtruit. C'eſt un

un ouvrage à couronne, composé d'un bastion, de deux courtines, & deux demi-bastions sur son front. Sa droite & sa gauche appuyent sur l'escarpement du port. Il a des casemates, des citernes & des magasins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large fossé taillé dans le roc. Le sol qui y conduit est tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne est placé sur une hauteur qui domine le Moro; mais il est exposé lui-même aux insultes d'un tertre, qui, élevé à son niveau, n'est éloigné que de trois cens pas. Comme il seroit aisé d'ouvrir la tranchée derriere cette élévation, on va la raser; & la place pourra voir ensuite & dominer au loin. Si la garnison se trouvoit si pressée qu'elle désespérât de se soutenir, elle feroit sauter les ouvrages qui sont tous minés, & se replieroit sur le Moro, avec lequel il n'est pas possible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il est inattaquable, deux bastions; & deux bastions du côté de la terre, avec un large & profond fossé creusé dans le roc. Rebâti à neuf depuis qu'il a été pris, ses parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaisseur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes

& les munitions en ſûreté. La tranchée n'eſt pas plus aiſée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été conſtruits avec une pierre molle, qui fera courir moins de riſque à leurs défenſeurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux forteresſes ont pour elles le ſecours du climat ſi dangereux pour les aſſiégeans, & la facilité de recevoir de la ville des reſſources de tous les genres, ſans qu'on puiſſe l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles ſoient ſuffiſamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conſervation eſt d'autant plus importante, que leur perte entraîneroit néceſſairement la ſoumiſſion du port & de la ville, dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir expoſé les obſtacles qu'on trouveroit à ſe rendre maître de la Havane par le fort Moro ; il faut parler de ceux qu'on auroit à ſurmonter par le côté de la ville même.

Elle eſt ſituée dans le port, & un peu dans ſon enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille ſeche qui ne valoit rien, & de vingt & un baſtions qui ne valoient pas mieux.

Son fossé étoit sec & peu profond. En avant de ce fossé, étoit une espece de chemin couvert, presque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui fait pendant la nuit avec plusieurs attaques, vraies ou fausses, l'auroit emportée. On se propose de creuser les fossés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenses nécessaires seront soutenues par le fort de la Pointe. C'est un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des casemattes. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le siége. Il est entouré d'un bon fossé sec, creusé dans le roc. Indépendamment de sa destination principale, qui est de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a plusieurs batteries dégorgées sur la campagne, & qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un fort de quatre bastions, avec fossé, chemin couvert, poudriere, casemattes & citernes. Ce nouveau fort qu'on construit à un quart de lieue de la place, sur une hauteur appellée Arostigny, demandera un siége en forme, si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là; d'autant plus

qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin ſur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi, qui eſt obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, conſtruit depuis le ſiége. Il eſt de pierre, & a quatre baſtions, avec un chemin couvert, une demi-lune en avant de la porte, un large foſſé, un bon rempart, des citernes, des caſemattes, un magaſin à poudre. Il eſt à un petit quart de lieue de la ville, & au-delà d'une riviere & d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé ſur une hauteur qu'il embraſſe en entier, & qu'on a iſolée en creuſant un large foſſé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'iſle, il défend, en croiſant ſes feux avec ceux d'Aroſtigny, l'enceinte de la place, qui ſe trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une groſſe redoute qu'on va élever. Il croiſe auſſi ſon feu avec le Moro qui eſt fort élevé, & placé ſur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garniſon de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans,

coûtent à l'Espagne des trésors immenses. Elle a d'abord consacré dix millions à l'achat des premiers besoins ; & elle en donne annuellement six à sept pour presser l'emploi de ces matériaux. Quatre mille noirs qui appartiennent au gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés aux travaux publics, sont les instrumens de cette entreprise. On auroit avancé le fruit des sueurs de tant de victimes, si on eût associé à leur travail les troupes qui le souhaitoient, comme un moyen de sortir de l'affreuse indigence où elles languissent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion sur une matiere qu'on ne connoît point par profession ; on se hasarderoit à dire : que lorsque tous ces ouvrages seront finis, ceux qui feront le siége de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro ; parce que ces deux forts pris, il faudra bien que la ville se rende, sous peine d'être écrasée par l'artillerie du Moro. Si l'on se déterminoit au contraire par le côté de la ville, l'assaillant ne se trouveroit guère avancé, même après l'avoir prise. A la vérité, il seroit le maître de détruire les chantiers, les vaisseaux qui seroient dans le port ; mais il n'en résulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établissement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro,

ce qui lui feroit vraiſemblablement impoſſible, après la perte d'hommes qu'il auroit eſſuyée à l'attaque de la ville & de ſes forts.

Mais quelque plan que l'on ſuive dans le ſiége de cette place; la nation qui l'attaquera, n'aura pas ſeulement à combattre la nombreuſe garniſon qui ſera enterrée dans les ouvrages; on lui oppoſera auſſi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ſes opérations. La petite armée ſera formée de deux eſcadrons de dragons Européens, bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitans de l'iſle, blancs, mulâtres & négres libres, qui ſont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de diſcipline, ils ne feroient que cauſer de la confuſion. Il n'en ſera pas ainſi d'un régiment de cavalerie de quatre eſcadrons, & de ſept bataillons de milice, que depuis la paix on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere ſurprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du gouvernement, & payés en temps de guerre ſur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des majors, des ſergens, des caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régimens les plus diſtingués. La formation de ces

milices coûte un argent immense. La cour d'Espagne attend les événemens pour juger de l'utilité de ces dépenses. Mais on peut assurer dès-à-présent, que quel que soit l'esprit militaire de ces troupes, cette opération politique est inexcusable. Voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les Colons soldats, ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies, a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitans pour les assujettir à des exercices qui leur déplaisoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvemens méchaniques & forcés qui, ne leur procurant aucune jouissance, devoient leur paroître doublement insupportables ; quand bien même ils ne seroient pas effrayans ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. Cette aversion pour le mouvement, s'est étendue jusqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver, pour une nation qui ne fait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établissoient lentement ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le tems, si l'Espagne s'opiniâtre à soutenir un

ſyſtême vicieux que de fauſſes vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes; cette fureur qui, ſous prétexte de prévenir les guerres, les allume; qui en amenant le deſpotiſme des gouvernemens, prépare de loin la révolte des peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de ſon foyer, & le cultivateur de ſon champ, éteint l'amour de la patrie, en éloignant l'homme de ſon berceau; qui bouleverſe les nations & les tranſplante au-delà des terres & des mers: cet eſprit mercenaire de milice, qui n'eſt pas l'eſprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe; mais bien plutôt les colonies, & peut-être celles d'Eſpagne avant les autres.

Cette puiſſance poſſéde la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives, ces iſles ſeroient devenues la ſource d'une proſpérité ſans bornes. Dans l'état actuel, ce ſont de vaſtes forêts où regne une ſolitude affreuſe. Bien loin de contribuer à la force, à la richeſſe de la monarchie qui en a la propriété; elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenſes qu'abſorbe leur conſervation. Si l'Eſpagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples; elle auroit vu que pluſieurs d'entre eux devoient uniquement leur prépondérance

à quelques isles inférieures en tout à celles qui n'ont servi jusqu'ici qu'à grossir ignominieusement la liste de ses innombrables & inutiles possessions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles sur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raisonnable, que celui d'y établir des cultures.

XLI. Les Espagnols ne sont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande prospérité.

C'est calomnier les Espagnols, que de les croire incapables par caractere, de soins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce interlope, on s'appercevra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'est la faute du gouvernement. Qu'il cesse de les faire gémir sous la tyrannie du monopole : qu'il cesse de leur faire acheter trop cher les instrumens de leur industrie : qu'il cesse de surcharger leurs productions de droits excessifs : qu'il cesse d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune : qu'il cesse de regarder comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité : qu'il cesse de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité absolue & vénale ; & il verra sortir ses sujets de cette

profonde inaction qui rend l'Eſpagne preſque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui, ſous Charles-Quint, étoit comme la tête d'où partoit tout le mouvement de l'Europe, en ſoit aujourd'hui une partie impuiſſante & immobile ; & qu'un état de notre continent qui ſe trouve le premier ſur la carte, en ſoit le dernier dans l'hiſtoire ?

L'Eſpagne veut-elle enfin ſe réveiller de ce ſommeil ? qu'elle donne des ſecours à ſes Colons. Les tréſors du Mexique & du Pérou, s'offrent à porter l'abondance dans les iſles, par une générosité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau-monde exigent des avances ; celle du ſucre réclame les plus grands fonds, par l'aſſurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un ſeul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, en état de l'entreprendre ; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces Colons tendent tous des bras ſupplians vers la métropole, pour en obtenir des moyens de ſortir de leur léthargie. Ah ! s'il étoit permis à l'écrivain déſintéreſſé, qui ne cherche & ne ſouhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des ſentimens & des diſcours, que l'habitude de l'oiſiveté, les entraves du gouvernement, & les préjugés

de toute espece, semblent leur avoir interdits, ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid, à la nation entiere ?

« Considérez les sacrifices que nous attendons de vous ; & voyez si vous n'en serez » pas dédommagés au centuple, par les riches » productions que nous offrirons à votre commerce expirant. Votre marine accrue par » nos travaux, formera le seul boulevard qui » puisse défendre des possessions prêtes à vous » échapper. Devenus plus riches, nous consommerons davantage ; & alors la terre que » vous habitez, qui languit avec vous quand » la nature l'appelle à la fécondité ; ces plaines qui n'offrent à vos yeux que des déserts, » & qui sont la honte de vos loix & de vos » mœurs, se changeront en des champs fertiles. Votre patrie fleurira par l'industrie, & » par l'agriculture qui fuyoient loin de vous. » Les sources de vie & d'activité que vous aurez fait couler jusqu'à nous par la mer, refflueront autour de vos demeures, en fleuves » d'abondance. Mais si vous êtes insensibles à » nos plaintes & à nos malheurs ; si vous ne » regnez pas pour nous ; si nous ne sommes » que les victimes de votre obéissance : rappellez-vous cette époque à jamais célébre, » où des sujets malheureux & mécontens se-

» couerent le joug de votre domination ; &
» par leurs travaux, leurs ſuccès & leur opu-
» lence, juſtifierent leur révolte aux yeux du
» monde entier. Quand ils ſont libres depuis
» deux ſiécles, nous faudra-t-il encore gémir
» de vous avoir pour maîtres ? lorſque la Hol-
» lande briſa le ſceptre de fer qui l'écraſoit ;
» lorſqu'elle ſortit du fond des eaux pour ré-
» gner ſur les mers, le ciel élevoit ſans doute
» ce monument de la liberté pour montrer aux
» nations la route du bonheur, & pour effrayer
» les rois infideles qui les en écartent. »

En effet, cette république qui a marché long-tems l'égale des plus grands rois, eſt parvenue en partie à cette gloire par la proſpérité de ſes colonies. Mais voyons quels moyens elle a ſuivis pour les faire valoir.

XLII. Les Hollandois s'établiſſent à Curaçao, à Saint-Euſtache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur ſervent ces petites iſles.

Juſqu'à la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance, & ſur-tout juſqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne ſe connoiſſoient, ne ſe viſitoient guère, que par quelques incurſions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévaſtation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppreſſion des foibles, les moyens de ſoutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitans des

différens états étoient réduits à ſe contenter de ce que leur fourniſſoient un territoire mal cultivé, une induſtrie arrêtée aux barrieres de chaque province. Les grands événemens qui fixent à la fin du quinziéme ſiécle, une des plus brillantes époques de l'hiſtoire du monde, n'opérerent pas dans les mœurs une révolution auſſi rapide, qu'on eſt prompt à l'imaginer. Quelques villes anſéatiques, quelques républiques d'Italie alloient, il eſt vrai, chercher à Cadix & à Liſbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux; mais la conſommation en étoit tout-à-fait bornée, par l'impuiſſance où étoient les nations de le payer. Elles languiſſoient la plupart dans une léthargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les reſſources de leur territoire.

Il falloit, pour mettre fin à cet engourdiſſement, un peuple qui ſorti du néant, répandît la vie & la lumiere dans tous les eſprits, l'abondance dans tous les marchés; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le ſuperflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandiſes, de l'argent; qui en facilitant, en étendant la conſommation, encourageât la po-

pulation, l'agriculture, tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir, sans connoître les sources de la prospérité qu'elle goûte : mais la philosophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité ; suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfaisance.

Lorsque les généreux habitans des Provinces-Unies leverent la tête au-dessus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient asseoir les fondemens de leur liberté, sur un sol qui ne leur offroit pas même les soutiens de la vie. Ils sentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'est qu'un intérêt accessoire, qu'un moyen d'accroître la masse & le revenu des productions territoriales, étoit la seule base de leur existence. Sans terre & sans productions, ils résolurent de faire valoir celles des autres peuples ; assurés que de la prospérité universelle, sortiroit leur prospérité particuliere. L'événement justifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, l'échange des productions du nord avec celles du midi. Bientôt toutes les mers se couvrirent des vaisseaux de la Hollande. C'étoit dans ses ports que tous les effets commerçables

venoient se réunir ; c'étoit de ses ports qu'ils étoient expédiés pour leurs destinations respectives. On régloit la valeur de tout ; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de stabilité, plus d'étendue à ses entreprises, rendit avec le tems la république conquérante. Sa domination s'étendit sur une partie du continent des Indes, & sur toutes les isles importantes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit asservies, par ses fortereffes ou par ses escadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de son utile ambition. Les seules contrées de l'Amérique où la culture eût jetté les germes des vraies richesses, reconnoissoient ses loix. L'immensité de ses combinaisons embrassoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'industrie. Elle étoit parvenue à la monarchie universelle du commerce.

Tel étoit l'état des Provinces-Unies, lorsque les Portugais, se relevant de la langueur & de l'inaction où la tyrannie Espagnole les avoit plongés, réussirent à leur arracher en 1661 la partie du Brésil qu'elles avoient conquise sur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puissance, les Hollandois auroient été chassés entierement du nouveau-monde, s'il ne leur fût

resté quelques petites isles ; en particulier celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans qui la possédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche est fort difficile. Lorsque une fois on y est entré, son vaste bassin offre toutes sortes de commodités. Une forteresse, construite avec intelligence, & constamment bien entretenue, fait sa défense.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place, y aborderent en 1673 au nombre de cinq ou six cents hommes. Comme la trahison avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par son successeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils se rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foiblesse & l'iniquité de leurs mesures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut blessé par cet imprudent échec, donna cinq ans après dix-huit vaisseaux de guerre & douze bâtimens flibustiers à d'Estrées, pour effacer l'affront qui ternissoit à ses yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de son expédition, lorsque son audace & son opiniâtreté firent échouer sa flotte à l'isle Daves.

Il

Il recueillit ce qu'il put des débris de son naufrage, & regagna, sans avoir rien entrepris, le port de Brest dans un assez grand désordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites isles d'Aruba & de Bonaire qui sont sous ses loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a songé à conquérir un sol stérile, qui n'offre que quelques bestiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des esclaves, & qui ne fournit aucune production qui puisse entrer dans le commerce. Saint-Eustache ne vaut guère mieux.

Cette isle d'environ cinq lieues de tour, n'est proprement qu'une montagne fort escarpée qui paroît sortir de l'Océan en forme de cône. Elle manque de port, & est réduite à une rade purement foraine. Quelques François chassés de Saint-Christophe s'y réfugierent en 1629, & l'abandonnerent quelque tems après; parce que ce rocher, d'ailleurs stérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de pluie qu'on ramassoit dans des citernes. On ignore l'époque précise de cette émigration; mais il est prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chassés dans la suite par les Anglois, sur lesquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir son droit de conquête dans les négociations de Breda, & résista aux instances

de la république, alors ſon alliée, qui prétendoit que cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorſque la ſignature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la générofité que la juſtice, crut qu'il n'étoit pas de ſa dignité de profiter du malheur de ſes amis. Il remit de ſon propre mouvement aux Hollandois leur iſle; quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une fortereſſe naturelle qui pourroit l'aider à la conſervation de la partie de Saint-Chriſtophe qui lui appartenoit.

Saint-Euſtache produit quelque tabac, & à-peu-près ſix cens milliers de ſucre. Sa population, comme colonie agricole, eſt de cent-vingt blancs & de douze cens noirs. Comme commerçant, il a cinq cens blancs; & juſqu'à douze ou quinze cens, lorſqu'il a le bonheur d'être neutre en tems de guerre.

Sa foibleſſe ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ſes habitans dans une iſle voiſine, connue ſous le nom de Saba. Il faut gravir preſque au ſommet de ce roc eſcarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle eſt très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne ſéjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une groſ-

ſeur ſinguliere. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent cinquante eſclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas, qu'on vend aux autres colonies juſqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'auſſi beau ſang que celui de Saba ; les femmes y conſervent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuſe peuplade ! élevée ſur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux élémens ſans en craindre les orages. Elle reſpire un air pur, vit de légumes, cultive une production ſimple qui lui donne l'aiſance ſans la tentation des richeſſes, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, poſſéde en paix tous les biens de la modération, la ſanté, la beauté, la liberté. C'eſt-là le temple de la paix, d'où le ſage peut contempler à loiſir les erreurs & les paſſions des hommes, qui vont comme les flots de la mer, ſe pouſſer & ſe heurter ſur les riches côtes de l'Amérique, dont ils ſe diſputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la poſſeſſion. C'eſt de-là qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan, & ſous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, ſe remplir d'or ſans jamais s'en raſſaſier ; amaſſer

dans des flots de ſang ces métaux, ces perles, ces diamans, dont ſe couvrent ceux qui dépouillent les peuples; ſurcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux, d'où le luxe tire la pourpre, & où l'on puiſe les délices, la molleſſe, la cruauté, les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folies, & file paiſiblement le coton qui fait toute ſa parure & toute ſa richeſſe.

Sous le même ciel, eſt l'iſle de Saint-Martin, dont l'enceinte d'environ quinze ou ſeize lieues, renferme un aſſez grand nombre de montagnes, qui ne ſont que des rochers couverts de bruieres. Le ſol ſablonneux de ſes plaines & de ſes vallées, ſtérile par lui-même, n'y peut être fécondé que par des pluies aſſez rares, & dont la bienfaiſance diminue à meſure que le ſoleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques ſoins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réſervoirs, & les diſtribuer dans des terres pour y faire germer l'abondance. Du reſte, cette iſle ſans riviere, a des fontaines & des citernes, qui fourniſſent à tous les colons une eau aſſez bonne. L'air eſt très-ſain, la côte poiſſonneuſe, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage ſûr autour de l'iſle.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient

rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais séparément, lorsque les Espagnols qui étoient en guerre ouverte avec les deux nations, s'aviserent d'attaquer ces nouveaux habitans, les battirent, les firent prisonniers, & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à se dégoûter d'un établissement inutile qui lui coûtoit 400, 000 livres par an. Il l'abandonna en 1648, après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas possible d'emporter.

Ces dévastations n'empêcherent pas les deux nations qui occupoient l'isle quelques années auparavant, d'y retourner, aussi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité; & elles furent toujours fidelles à un engagement dont l'utilité étoit réciproque. Les divisions de leurs métropoles n'altérerent jamais ces dispositions. La paix régna constamment dans cet asyle jusqu'en 1757, que les François en furent chassés par un corsaire Anglois nommé Coock; mais ils y sont retournés à la fin des hostilités.

D'environ cinquante mille acres de terre, que contient l'isle entiere, les François en possédent trente-cinq mille. Ce grand espace occuperoit une population de dix mille ames, que les progrès de la culture y réuniront un

jour, si la dureté des gouvernemens d'Europe, amene enfin la liberté de l'Amérique. On n'y voyoit en 1753 que cent deux blancs & cent quatrevingt-cinq esclaves. Ils avoient pour troupeaux 37 chevaux, 91 bœufs ou vaches, 315 moutons, 458 chevres. Pour leur subsistance, ils cultivoient 17500 bananiers, 84 quarrés d'ignames ou de patates, & 82000 fosses de manioc. Le produit de 425600 pieds de cotonier, étoit tout ce qu'ils offroient au commerce.

La ligne de séparation, dirigée de l'Est à l'Ouest, qui a assigné une moindre superficie aux Hollandois, les en a bien dédommagés, par la possession du seul port qui soit dans l'isle, & d'un grand étang qui fournit annuellement pour deux cens mille écus de sel. Ces républicains ont de plus la ressource de leurs sucreries, qui occupent trois mille esclaves, mais dont les travaux sont totalement perdus dans les années qui ne sont pas pluvieuses.

Les deux colonies commencent à cultiver le café avec succès. Peut-être cette production leur procurera-t-elle un jour une certaine aisance, dont les François sont aujourd'hui beaucoup plus éloignés que les Hollandois.

Les établissemens de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne présentent

juſqu'ici rien de curieux ni d'intéreſſant au premier coup-d'œil. Des poſſeſſions qui fourniſſent à peine la cargaiſon de quatre ou cinq vaiſſeaux médiocres, ne paroiſſent dignes d'aucune attention. Auſſi l'oubli le plus profond ſeroit-il leur partage, ſi quelques-unes de ces iſles, qui ne ſont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint-Euſtache & de Curaçao.

Le deſir de former des liaiſons interlopes avec le continent Eſpagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choiſis, dont la bravoure étoit ſoutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaiſon une part plus ou moins conſidérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de ſon ſang, contre les attaques des Gardes-côtes.

Avec le tems, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magaſin immenſe, où les Eſpagnols venoient ſur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets; contre des négres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans,

du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoises ne voguâssent de leur isle aux anses de la côte. C'étoit une réciprocité de besoins, de secours, de travaux & de courses, qui jettoit la plus grande activité sur ces parages, entre des nations rivales en commerce, & avides de richesses. La substitution des vaisseaux de regitre aux gallions, a rallenti dans les derniers tems cette double communication; mais elle recouvrera sa premiere vivacité, elle en acquérera une plus grande encore, lorsque le malheur des guerres empêchera l'approvisionnement direct du continent Espagnol.

Les démêlés des cours de Londres & de Versailles, ouvrent à Curaçao une nouvelle carriere. Il approvisionne alors toute la côte du Sud de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra, à mesure que cette partie de la colonie Françoise fera les progrès dont elle est susceptible. Les armateurs François des isles du vent se rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hostilités, malgré la longueur de la traversée: c'est qu'ils y trouvent tout ce qui est nécessaire pour l'équipement de leurs navires; souvent

des marchandiſes des côtes d'Eſpagne, toujours celles de l'Europe, dont l'uſage eſt univerſel. Les corſaires Anglois y croiſent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paye indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandiſes parties de la Hollande; ont le privilége de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe, payent de plus neuf pour cent. Le café étranger eſt ſujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriſer celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la République.

Saint-Euſtache étoit aſſujetti autrefois aux mêmes impoſitions que Curaçao: on l'en a déchargé au commencement de la derniere guerre. Il a dû ce bienfait au voiſinage de l'iſle Danoiſe de Saint-Thomas, dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, ſon commerce interlope pendant la paix ſe borne le plus ſouvent à échanger la morue Angloiſe contre les ſirops & les taffias des iſles Françoiſes.

Les hoſtilités des cours de Londres & de

Verſailles ouvrent un plus vaſte champ à Saint-Euſtache : il s'enrichit de leurs diviſions. Durant la derniere guerre, il a été l'entrepôt de preſque toutes les denrées des colonies Françoiſes, & le magaſin général de leur approviſionnement. Mais les Hollandois ne formoient pas ſeuls ce grand mouvement. L'Anglois & le François ſe réuniſſoient dans la rade de cette iſle, pour y former à l'abri de ſa neutralité, des ſociétés ſuivies de commerce. Un paſſeport Hollandois, qu'on obtenoit pour 252 liv. couvroit leurs liaiſons. On l'accordoit même, ſans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté naiſſoient des opérations ſans nombre, & d'une combinaiſon ſinguliere. C'eſt ainſi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la diſcorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à ſon avantage le bien & le mal d'autrui, n'eſt pas uniquement réduit dans le nouveau-monde aux profits paſſagers d'un commerce précaire. La république poſſéde & cultive dans le continent un grand territoire, ſéparé de la Guyane Françoiſe par la riviere de Maroni, & par celle de Poumaron de la Guyane Eſpagnole. On le

connoît sous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établissement de cette colonie.

XLIII. Établissement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Essequebé.

Le fondement en fut jetté en 1640 par des François. Leur activité les portoit alors dans différens climats, & leur légéreté les empêchoit de se fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés, & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces insulaires poussoient leurs travaux avec quelques succès, lorsqu'ils furent attaqués en en 1667 par la Hollande, qui les trouvant dispersés dans un vaste espace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les transporta quelques années après au nombre de douze cens à la Jamaïque, & la colonie fut assurée par les traités à la république.

Ses sujets uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la passion de l'agriculture. Surinam se ressentit quelque tems du goût exclusif de ses nouveaux possesseurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des bois, partagea une partie du sol aux habitans, les pourvut d'esclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer successivement de leurs productions, le prix

dont chaque poſſeſſion étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en diſpoſer en faveur de tout acquéreur, qui conſentiroit à ſe charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le ſuccès de ces premiers établiſſemens donna naiſſance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu ils ſe ſont étendus juſqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam, & du Commenwine qui ſe jette dans ce fleuve. On les auroit pouſſés même beaucoup plus loin, ſi l'on n'avoit été arrêté par les négres fugitifs, qui, retranchés dans des forêts inacceſſibles, où ils ont retrouvé la liberté, ne ceſſent d'infeſter les derrieres de la colonie.

Les difficultés qui s'oppoſoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette conſtance qui fait tout ſurmonter. La plupart des terres qu'il s'agiſſoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau à chaque marée. En multipliant les foſſés & les écluſes, on eſt parvenu à deſſécher ce ſol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'Océan dans le nouveau-monde comme dans l'ancien. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté qui les caractériſe par-tout, & des

commodités qu'on ne retrouve pas dans les poſſeſſions Angloiſes & Françoiſes les plus floriſſantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à ſe procurer des fonds. Ils ont obtenu à ſix pour cent tout l'argent qu'ils pouvoient employer ; mais ſous la condition formelle, que leurs plantations reſteroient hypothéquées à leur créancier, & que juſqu'à ce qu'on l'eût entierement payé, ils ſeroient obligés de lui livrer la totalité de leurs productions, au prix courant de la colonie.

Avec ces ſecours, il s'eſt formé ſur les bords du Surinam, ou à peu de diſtance de ce fleuve, 425 habitations, qui en 1762 étoient cultivées par 84500 noirs, & dirigées par 4000 blancs. On compte parmi ces derniers, des réfugiés François, des freres Moraves, & ſurtout des Juifs. Il n'eſt pas peut-être d'empire ſur la terre, où cette malheureuſe nation ſoit ſi bien traitée. Non-ſeulement on lui a laiſſé la liberté de profeſſer ſa religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différends qui s'élevent entre ſes membres; elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'adminiſtration générale, de concourir au choix des magiſtrats pu-

blics. Tels ſont les progrès de l'eſprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'eſt-ce que ces vaines dénominations, de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois? Malheureux habitans d'une terre ſi pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes? Pourquoi donc vous chaſſer d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous diſputer la jouiſſance! Tous les élémens, le ciel, & la terre même, n'ont-ils pas aſſez fait contre vous, ſans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laiſſe pour y réſiſter.

Paramabiro, chef-lieu de la colonie de Surinam, eſt une petite ville agréablement ſituée. Les maiſons y ſont belles & commodes, quoique conſtruites ſeulement de bois, ſur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laiſſe rien à deſirer. Il reçoit tous les bâtimens expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

La proſpérité de cet établiſſement, fit naître en 1732 l'idée d'en former un autre ſur la riviere de Berbiche, qui ſe jette dans la mer à

dix-neuf lieues plus à l'Oueſt que le Surinam. Les rives de ſon embouchures étoient ſi marécageuſes, qu'il falloit remonter quinze lieues, pour aſſeoir des habitations ſur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obſtacle ? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles ſur un ſol tiré du ſein des eaux, & le ſoc y prit la place de la rame.

Une autre aſſociation a depuis tenté le même prodige, avec autant de ſuccès ſur le Damerary & l'Eſſequebé, qui ſe déchargent dans la même baie à vingt lieues de Berbiche ; ſur le Poumaron, éloigné de quinze lieues de l'Eſſequebé, & de vingt-cinq de la grande bouche de l'Orenoque. Les deux dernieres colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam ; mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cens perſonnes libres, qui ſont à la tête de vingt-huit ou trente mille eſclaves.

XLIV. **Cultures établies dans les trois colonies.**

Les trois établiſſemens ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du ſucre. Quoique ce dernier objet ſoit de beaucoup le plus conſidérable, ſon produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y employe, ni à l'activité des ſoins qu'on y

consacre. Ce défaut vient, sans doute, de la nature d'un terrein trop marécageux, qui par une humidité surabondante étouffe ou détourne les sels & les sucs végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire avoit disposé les colons à tourner leurs travaux vers une autre culture, lorsque le commencement du siécle, offrit le cafier à leur industrie.

Cet arbre originaire de l'Arabie, où la nature avare pour les besoins, est prodigue pour le luxe, fut long-tems la plante chérie de cette terre heureuse. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur persuaderent que les habitans du pays le trempoient dans l'eau bouillante ou le faisoient sécher au four avant de le vendre, pour conserver à jamais un commerce qui faisoit toute leur richesse. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorsqu'on eût porté l'arbre même à Batavia, & ensuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du cafier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la semence ne leve point, si elle n'est mise en terre toute récente.

Son fruit ressemble à une cerise. Il est en grappe & rangé le long des branches sous les aisselles de feuilles vertes comme celles du laurier,

rier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorſqu'il eſt d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin eſt composé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre ; ils ſont mobiles ; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troiſieme piece immobile qu'on nomme mâchoire. Au-deſſus des rouleaux eſt une tremie dans laquelle on met le café, qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux parties dont il eſt composé, comme on le voit par la forme du grain qui eſt plat d'un côté & arrondi de l'autre. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt tranſporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en eſt finie & bien ſéchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de ſon pivot. En paſſant ſur le café ſec, elle en enleve le parchemin, qui n'eſt autre choſe qu'une pel-

licule qui s'étoit détachée de la graine, à mesure que le café séchoit. Débarrassé de son parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné dans un autre qu'on appelle moulin à van. Cette machine armée de quatre pieces de fer-blanc posées sur un essieu, est agitée avec beaucoup de force par un esclave; & le vent que font ces plaques, nettoye le café de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Ensuite il est porté sur une table où les négres en séparent tous les grains cassés, & les ordures qui pourroient y rester. Après ces opérations, le café peut se vendre.

L'arbre qui le donne, ne prospére que sous un climat où l'hiver ne se fait pas sentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des serres chaudes, en l'arrosant souvent, & uniquement pour le plaisir des yeux.

Le cafier se plait sur-tout sur les colines & les montagnes, où il a le pied presque toujours à sec, & la tête souvent arrosée de douces pluies. Il préfére l'aspect du soleil couchant, & il veut une terre labourée, sans aucun mélange d'herbes. Les plants doivent être mis à huit pieds de distance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement ils s'éleveroient à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir

cueillir commodément leur fruit. Ainsi étêtés, ils étendent si bien leurs branches, que le terrein est entierement couvert.

Le cafier fleurit dans les mois de décembre, de janvier, de février, suivant la température de l'air ou la saison des pluies, & donne son fruit en octobre & en novembre. Dès la troisiéme année, il commence à récompenser les soins du cultivateur ; mais il n'est en plein rapport qu'à la cinquiéme. Sujet aux mêmes accidens que la plupart des autres arbres, il est de plus exposé à périr soit par la piquûre d'un ver son ennemi qui le perce au pied, soit par les coups de soleil qui lui sont aussi funestes qu'aux hommes même. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il est planté. Le fond des coteaux qu'il occupe le plus communément est de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces sols, il meurt, après avoir langui quelque tems; dans l'autre, ses racines, qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture, donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ trente ans.

Tel est à-peu-près le terme d'un plant de cafiers. Le propriétaire à cette époque se trouve sans arbres, & avec un terrein usé où il n'est pas possible d'établir aucune espece de culture. On pourroit dire qu'il a mis son bien à fond

perdu, même pour un tems fort limité. Son sort est désespéré, si le hasard l'a placé dans une isle serrée & toute occupée. Mais dans un vaste continent, il peut remplacer un sol entierement épuisé, par un sol libre & vierge qu'il sera le maître de défricher. C'est cet avantage qui, dans la Guiane Hollandoise a prodigieusement multiplié les plantations de café.

La seule colonie de Surinam a recueilli, en 1768, cent mille livres pesant de coton, deux cens mille livres de cacao, quatorze millions de livres de café, vingt-huit millions six cens mille livres de sucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même précision le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduisant au quart. Il peut & doit augmenter considérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, se perfectionneront. On en tentera peut-être de nouvelles; du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques essais malheureux ont fait abandonner trop légerement.

La côte qui a soixante-seize lieues d'étendue, n'offre pas, il est vrai, un seul endroit qui puisse être défriché. Les terres y sont toutes

baſſes & conſtamment noyées. Mais les grands fleuves ſur leſquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre eſt navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenans à venir s'enrichir ſur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les ſépare, de petites rivieres qui peuvent recevoir des chaloupes & qui arroſent un ſol fertile. Le climat eſt le ſeul obſtacle à une grande proſpérité. L'année y eſt partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs exceſſives. Il faut diſputer à une foule de reptiles dégoûtans, des récoltes qui ont coûté des ſoins extrêmes; & s'expoſer à périr dans les langueurs de l'hydropiſie ou dans des fiévres de toute eſpece.

C'eſt ſans doute la raiſon qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guiane Hollandoiſe, à vivre en Europe. On ne voit guère dans la colonie que les agens de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangeres le ſoin de leurs plantations. Les conſommations de pareils habitans ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Auſſi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choſes de premier beſoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négocians

Hollandois sont-ils réduits à partager cet approvisionnement, tout foible qu'il est, avec les Anglois de l'Amérique septentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on ne pouvoit pas se passer de leurs chevaux. La difficulté d'en enlever, & peut-être d'autres causes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux servent tellement de passeport aux hommes, qu'un vaisseau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à sa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traversée ; il suffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comestibles, qui ont pris la place des chevaux dans les vaisseaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement, autre chose que des syrops & des eaux-de-vie de sucre : elle est peu respectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont usurpé d'importer ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuses de la colonie, & se font encore livrer de l'argent, ou des lettres de change sur l'Europe. Tel est le droit de la force, dont les peuples républicains usent, non-seulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agissent à-peu-près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Meliens. *De tout*

tems, le plus foible céde au plus fort, disoit Athenes aux insulaires de Melos : *nous n'avons pas fait cette loi ; elle est aussi vieille que le monde, & durera autant que lui.* Cette même raison qui sied si bien à l'injustice, fit qu'Athenes fut à son tour subjuguée par Lacédémone, & détruite par les Romains.

XLV. Dangers auxquels les colonies Hollandoises sont exposées.

On n'est pas d'accord sur les dangers auxquels la Guiane Hollandoise peut être exposée. Il faut tâcher de fixer les idées sur ce point important. D'abord l'invasion de la part des puissances Européennes, y seroit facile. Leurs plus gros vaisseaux peuvent entrer dans la riviere de Poumaron, dont l'embouchure a un fond de sept ou huit brasses d'eau qui vont toujours en augmentant jusqu'à quarante, à la distance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords, ne résisteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demerary qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre brasses d'eau, qui en conserve quinze ou seize l'espace de quatre lieues, qui est par-tout sans défenses, seroit encore plus facile. L'embouchure de l'Essequebé, qui a trois lieues de large, est remplie d'islots & de bas fonds ; mais on y trouve, ainsi que dans le cours de la riviere, des passes qui conduisent les plus grands bâti-

mens à une isle située à dix lieues, & défendue seulement par une misérable redoute. Quoique la riviere de Berbiche, large d'une lieue, reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces suffisantes pour réduire le fort Nassau & les habitations éparses sur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guiane Hollandoise, est à peine en état de résister à un corsaire entreprenant. Elle seroit obligée de capituler à la vue de la plus foible escadre.

La partie orientale, que ses richesses exposent à plus de risque, est mieux défendue. L'entrée de la riviere de Surinam, est assez difficile, à cause de ses bancs de sable. Cependant les bâtimens qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorsque la mer est haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commenwine se jette dans le Surinam. C'est à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défense. Ils y ont placé une batterie sur le Surinam, une autre batterie sur la rive droite du Commenwine, & une citadelle appellée Amsterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui se croisent ont le double objet d'empêcher que les vaisseaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivieres, & ne puissent

entrer dans l'autre. La forteresse, située au milieu d'un petit marais, n'est abordable que par une chaussée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a besoin que d'une garnison de huit à neuf cens hommes. Flanquée de quatre bastions, entourée d'un rempart de terre, d'un large fossé plein d'eau, d'un bon chemin couvert; elle n'a d'ailleurs, ni poudriere, ni magasin voûté, ni aucune espece de casemate. Trois lieues plus haut, on trouve sur le Surinam, une batterie fermée, destinée à couvrir le port & la ville de Parambiro. On la nomme le fort Zelandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Sommesweit, couvre le Commenwine à une distance à-peu-près égale. La colonie a pour défenseurs ses milices, & douze cens hommes de troupes réglées, dont les habitans & la société payent la solde par portions égales.

Ces forces seroient superflues, si l'on n'avoit de précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces sauvages qui ont voulu se maintenir dans des positions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres se sont enfoncés dans les terres à mesure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paisi-

blement dans des bois, qui, devenus leur asyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'est pas aussi tranquille de la part des négres. Lorsque ces malheureux, arrivés d'Afrique, sont exposés en vente, on les fait monter l'un après l'autre sur une table, où un chirurgien, gagé par le gouvernement, les examine dans le plus grand détail. Son rapport décide de leur prix, qui, d'ordinaire, est livré au bout de trois semaines. Cependant l'acheteur a toujours vingt-quatre heures pour juger par lui-même des convenances de son acquisition. Si les hommes qu'il a choisis ne lui plaisent pas, il est en droit de les rendre sans la moindre formalité, sans le plus léger dédommagement; pourvu qu'il ne leur ait pas appliqué son sceau. C'est une lame d'argent, où sont gravées les premieres lettres de ses noms de baptême & de famille. Cette marque qu'on a fait chauffer, est appliquée sur les bras ou sur les mamelles de l'esclave, où elle imprime des traces ineffaçables. On a imaginé cette précaution barbare, pour distinguer des individus, dont la physionomie n'est pas assez prononcée pour des yeux Européens.

Rien n'est plus rare dans les colonies Hollandoises, que de voir tomber les fers d'un

esclave. Il ne peut être libre, sans devenir chrétien; & pour être autorisé à le faire baptiser, on est obligé d'acheter des lettres de franchise qui coûtent quatre cens livres. Il faut de plus assurer pour toujours sa subsistance; afin qu'il ne puisse pas devenir un fardeau pour la société, ni être tenté d'aller grossir le nombre, déja trop grand, des ennemis de la colonie. Qu'on ajoûte à toutes ces dépenses le sacrifice du prix originaire de l'esclave, & l'on jugera, sans crainte de s'égarer, que l'affranchissement ne doit pas être commun chez une nation, dont la soif de l'or est la passion dominante, & peut-être la passion unique.

Les colons sont si éloignés de ces actes d'humanité, qu'ils ont poussé la tyrannie infiniment plus loin qu'elle n'a jamais été portée dans les isles. La facilité qu'ont les noirs de déserter dans un continent immense, est vraisemblablement la cause de cet excès de barbarie. Sur le plus léger soupçon, un maître fait mourir un esclave en présence de tous les autres; mais à l'insçu des blancs qui pourroient déposer en justice contre cette usurpation des droits de l'autorité civile. La déposition des noirs étant nulle, n'est pas à craindre. La métropole qui ferme les yeux sur cette atrocité, s'expose par cette lâche connivence à perdre un

établiſſement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'a jamais été ſi grand & ſi prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la ſuite pouvoient devenir funeſtes à toute l'Amérique. Tout-à-coup ſoixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, maſſacrent leur tyran, & font entendre le cri de la liberté. Ce nom releve le courage & l'eſpoir dans l'ame de tous les eſclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent, dans la premiere fureur du ſoulevement, ſur tous les blancs qui ſe préſentent; ils les réduiſent à ſe réfugier avec le chef de la colonie, au bas de la riviere ſur un brigantin. Cependant cinq cens hommes arrivent de Surinam, au ſecours des colons. On tente de débarquer. On ſe retranche dans un bon poſte, juſqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureuſement pour la république, les Anglois de la Barbade qui poſſédent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demerary & à Eſſequebé, envoient à tems des forces ſuffiſantes pour contenir les eſclaves de ces trois rivieres. Par un bonheur plus grand encore, Surinam acheve dans ce moment un accord entamé avec les négres réfugiés dans

les bois voisins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être si favorable, ils consentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux rébelles leur plus grande espérance. Ce concours d'événemens inattendus, les rejette dans les fers. Sans armes pour la plûpart, ils se croyent trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils sentoient au fond de leur ame ce ressort indestructible, qui réagit contre l'oppression. La tranquillité n'est qu'apparente dans la Guiane Hollandoise, comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe de la révolution se couve & mûrit en secret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déserts peuplés de tous les esclaves que la fuite a pu soustraire au joug de l'avare Hollandois, ont vu se former successivement une espece de république, composée de quinze ou seize mille habitans, partagés en plusieurs villages, dont chacun se choisit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément, tantôt sur un bord de la colonie, & tantôt sur un autre, pour y piller des subsistances, pour y dévaster les richesses de leurs anciens tyrans. En vain les troupes sont dans une activité continuelle, pour contenir ou pour surprendre un

ennemi si dangereux. Des avis secrets le mettent à l'abri de tous les piéges, & dirigent ses incursions vers les lieux sans défense. Des conventions & des traités ne sauroient rassurer contre ses entreprises. Il me semble voir ce peuple esclave de l'Égypte, qui, réfugié dans les déserts de l'Arabie, erra durant quarante ans, tâta tous les peuples voisins, les harcela, les entama tour-à-tour; & par de légeres & fréquentes incursions, prépara l'invasion de la Palestine. Si la nature forme par hasard une grande ame dans un corps d'ébene, une tête forte sous la toison d'un négre; si quelque Européen aspire à la gloire d'être le vengeur des nations foulées depuis deux siécles; si même un missionnaire sait employer à propos l'ascendant continuel & progressif de l'opinion, contre l'empire variable & passager de la force; si.... Faut-il que la barbarie de notre police Européenne inspire des vœux de sang & de ruine à l'homme juste & humain, qui médite les moyens d'assurer la paix & le bonheur de tous les hommes!

XLVI. Motifs qui doivent exciter la république à s'assurer la jouissance de ses colonies, &

Mais c'est à des républicains qui ont appésanti le fardeau de l'esclavage sur la tête des négres, à prévenir par leur sagesse & leur modération, un renversement général dont ils seroient les premieres victimes. La Hollande

a déja fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ses établissemens d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les brêches que recevoit coup sur coup sa fortune, fussent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Brésil les premieres sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession, qui, dans ses mains, pouvoit devenir la premiere colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petitesse de son territoire d'Europe, elle se vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur des nations. Alors se forma dans la masse de ses richesses réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

à en augmenter les productions.

Les suites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funestes à la Hollande. Dès-lors cette isle cessant d'être tributaire du commerce de la république, devint sa rivale; & bientôt acquit sur elle une supériorité décidée en Afrique, en Asie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloise, la Hollande touchoit au terme de sa ruine. Heureusement pour elle, les rois ne connurent pas, ou ne voulurent pas assez la prospérité de leurs peuples. Cependant à mesure que les lumieres ont pénétré dans les es-

prits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carriere ont resſerré l'eſſor de la Hollande. La marche actuelle fait préſumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de ſon territoire, à l'étendue de ſon induſtrie. A cette époque où tout ſemble entraîner le deſtin des nations, le Hollandois qui a dû ſa fortune autant à l'indolence & à l'ignorance de ſes voiſins, qu'à ſon économie, à ſon expérience, ſe trouvera réduit à ſa pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas ſans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont ſi ſouvent agité l'Europe. La politique intéreſſée de notre ſiecle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entrepriſes ou ſoutenues pour l'utilité de ſon commerce. Mais comment approuver celles où ſon ambition démeſurée, & des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts exceſſifs. Si l'on réunit les dettes ſéparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes, dettes également publiques; on trouvera qu'elles s'élevent à deux milliards, dont l'intérêt, quoique

quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieusement augmenté la masse des impôts.

D'autres examineront peut-être si ces taxes ont été judicieusement placées ; si elles sont perçues avec l'économie convenable. Il suffit ici d'observer que leur effet a été de renchérir si fort les denrées de premier besoin, & par conséquent la main d'œuvre, que l'industrie nationale en a souffert la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de soie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont succombé, après avoir lutté long-tems contre la progression de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printems amene à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, un pays est inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hausser le prix des vivres, l'ouvrier qui paye davantage sa consommation, sans gagner plus de salaire, déserte les fabriques & les atteliers. La Hollande n'a sauvé du naufrage de ses manufactures, que celles qui n'ont pas été exposées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il est permis d'appeller de ce nom la pêche du hareng, n'a guère moins souffert. Cette pêche qu'on appella long-tems la mine d'or de l'état, a

cause de la quantité d'hommes qu'elle faisoit vivre, que même elle enrichissoit, a non-seulement diminué de la moité; mais ses bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, se sont réduits peu-à-peu à rien. Aussi n'est-ce point avec de l'argent que ceux qui soutiennent ces deux pêches, forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'associés que les négocians qui fournissent les vaisseaux, les agrêts, les ustensiles, les approvisionnemens. Leur profit ne consiste guère que dans la vente de ces marchandises, dont ils sont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque chose au-delà des frais de l'armement. L'impossibilité où est la Hollande de faire un usage plus utile de ses nombreux capitaux, a seule sauvé les restes de cette source primitive de la prospérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à si peu de chose le bénéfice de ses pêcheries, a beaucoup resserré sa navigation. Les Hollandois tirent toujours de la première main les matériaux de leur construction. Ils parcourent rarement les mers sur leur lest. Ils vivent avec une extrême sobriété. La légéreté de la manœuvre de leurs navires leur permet d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages toujours

excellens, se forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Malgré tant d'avantages soutenus du bas prix de l'argent, ils se se sont vus forcés de partager le fret de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, surtout avec les Hambourgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne sont pas grevés des mêmes charges.

Les commissions ont diminué dans les Provinces-Unies, en même tems que le fret qui les amene. Lorsque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandises y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus sûre, la plus avantageuse. Les négocians étrangers les y faisoient passer souvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher jusqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique assuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds sans risque & d'obtenir une commission. Les bénéfices du commerce étoient alors si considérables qu'ils pouvoient soutenir ces frais. Les gains sont tellement bornés, depuis que la lumiere a multiplié les concurrences, que le vendeur doit tout faire passer au consomma-

teur, ſans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que ſi dans quelques occaſions il convient d'y recourir, on préférera toutes choſes d'ailleurs égales, Hambourg où les marchandiſes ne payent qu'un pour cent de droit d'entrée & de ſortie, à la Hollande où elles en payent cinq.

La république a vu ſortir auſſi de ſes mains le commerce d'aſſurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainſi dire, excluſivement. C'eſt dans ſes ports que toutes les contrées de l'Europe faiſoient aſſurer leurs cargaiſons, au grand avantage des aſſureurs, qui en diviſant, en multipliant leurs riſques, manquoient rarement de s'enrichir. A meſure que l'eſprit d'analyſe s'eſt introduit dans toutes les idées, ſoit de philoſophie, ſoit d'économie, on a ſenti par-tout l'utilité de ces ſpéculations. L'uſage en eſt devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu néceſſairement.

De ces obſervations, il réſulte que toutes les branches du commerce de la république, ont ſouffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, ſi la maſſe de ſon numéraire, & ſon extrême économie ne l'euſſent mis en état de ſe contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel

nous pensons qu'on doit évaluer le produit de ses affaires. Un si grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Russie même, & qui peut monter à seize-cent millions de livres.

L'état proscrivit autrefois cette branche de commerce, devenue depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été observée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, seroient restés sans emploi dans le pays; parce que le commerce y trouve en si grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendroit ruineux par l'excès de la concurrence. La surabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les provinces-unies à ce période, où l'excès des richesses est suivi de la pauvreté. Des milliers de capitalistes n'auroient pas eu de quoi vivre, au milieu de leurs trésors.

La pratique contraire a fait la plus grande ressource de la république. Son numéraire prêté aux nations voisines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuse, par le revenu qu'il lui a formé. La créance existe toujours entiere, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la présomption de calculer, combien de tems les Hollandois jouiront d'une

ſituation ſi douce. L'évidence autoriſe ſeulement à dire que les gouvernemens, qui pour le malheur des peuples ont adopté le déteſtable ſyſtême des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraiſemblablement à être infidéles. Alors la grande reſſource de la république, ſera dans ſa culture.

Cette culture, quoique ſuſceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne ſauroit jamais devenir fort conſidérable. Le territoire des Provinces-unies eſt ſi borné, qu'un ſultan avoit preſque raiſon de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Eſpagnols ſe le diſputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jetter dans la mer par ſes pionniers. Le ſol n'en eſt bon que pour les poiſſons, qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre élémens n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitans qui forment ſa population actuelle. Ce n'eſt donc pas de ſes poſſeſſions d'Europe que la république peut attendre ſa conſervation : elle eſt mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'état a acquiſes dans ce

nouveau monde, ſont toutes ſous le joug des priviléges excluſifs. Ses iſles, ainſi que ſes comptoirs d'Afrique, dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui, depuis la perte du Breſil a ſi prodigieuſement déchu, que ſes actions ne ſe vendent plus qu'environ quarante pour cent de leur valeur primitive.

Surinam, conquis par quelques armateurs Zelandois, fut cédé par les états de cette province à la compagnie des Indes occidentales, qui ayant encore l'imagination remplie de ſon ancienne grandeur, accepta ſans balancer un terrein ſi vaſte. Des réflexions ſérieuſes lui firent ſentir que les dépenſes néceſſaires pour le mettre en valeur, étoient au-deſſus de ſes forces énervées. Elle céda un tiers de ſes droits à la ville d'Amſterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarſſens. Les deux autres colonies du continent, ſont également ſoumiſes aux ſociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un ſeul vaiſſeau; aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établiſſemens d'Amérique eſt indifféremment ouverte à tous les Hollandois; mais ſous la condition biſarre & tyrannique, que les expéditions pour Surinam & pour Berbiche partiront d'Amſterdam; que les expédi-

tions pour Eſſequebé partiront de Zelande ; & que les vaiſſeaux feront leur retour dans les ports d'où ils ſeront partis. Les fonctions des compagnies ſe réduiſent à gouverner & à défendre les territoires ſoumis à leur privilége. Pour les mettre en état de ſuffire à ces dépenſes ; la république les a autoriſées à impoſer des taxes de différentes natures.

Toutes les marchandiſes qui entrent dans la colonie, toutes les denrées qui en ſortent, payent de gros droits. On en exige de plus conſidérables encore des eſclaves qui arrivent. Les noirs doivent une capitation depuis l'âge de trois ans ; les blancs la doivent auſſi. Il n'y a que les étrangers qui ſoient exempts de ce tribut honteux ; & on eſt étranger durant dix années. Un terrein ne change jamais de main, qu'il n'en coûte une contribution aſſez forte au vendeur & à l'acheteur. Tout ouvrier, quelle que ſoit ſon induſtrie, eſt obligé de déclarer ſon gain, ſous ferment ; & l'impôt eſt réglé ſur le bénéfice. Ce que les dépenſes publiques n'abſorbent pas d'un revenu que la foibleſſe ou la corruption du Souverain ont laiſſé trop augmenter, eſt partagé entre les membres des différentes ſociétés.

Tous les gouvernemens éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laiſſer leurs poſſeſſions

d'Amérique dans les mains des compagnies excluſives, dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont penſé que leurs ſujets du nouveau monde avoient, comme ceux de l'ancien, le droit de ne dépendre d'aucune autre autorité que de celles des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides, ſi au-lieu d'une protection intermédiaire, elles jouiſſoient de la protection immédiate de l'état. Le ſuccès a démontré, plus ou moins, la juſteſſe de ces vues. La Hollande ſeule n'a pas adopté un ſyſtême ſi ſimple & ſi raiſonnable; quoique tout concourût à le lui rendre plus néceſſaire qu'aux autres peuples.

Ses établiſſemens ſont ſans défenſes, contre les ennemis que l'ambition ou le reſſentiment pourroient lui ſuſciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les eſclaves, menace d'un ſoulevement. Une partie des denrées qui devroient revenir entierement à la métropole, paſſe tous les jours dans les colonies étrangeres de l'Amérique ſeptentrionale. Le peu de goût qu'a naturellement pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, eſt fortifié dans le nouveau monde par les abus inſéparables de l'adminiſtration qui s'y eſt établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de

choſes, ſont au-deſſus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une ſociété particuliere. La révolution eſt attachée aux ſoins immédiats du gouvernement.

Si la république prend le parti que ſes plus chers intérêts lui dictent, elle ceſſera d'avoir pour baſe unique de ſon exiſtence une induſtrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entierement. Ses colonies qui réuniſſent tous les avantages que peut déſirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura ſeule tout le fruit & la propriété. Devenue une puiſſance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faiſoit que voiturer les denrées. La Hollande ceſſera de n'être qu'une boutique : elle ſera un état. Elle trouvera dans l'Amérique, la conſiſtance que l'Europe lui refuſe. Voyons ſi le Dannemarck, ſeule puiſſance du nord qui ait pouſſé ſon commerce & ſes forces juſques dans le nouveau monde, y peut former des eſpérances fondées d'agrandiſſement.

XLVI. Établiſſement des Danois à S. Thomas, à S. Jean, à Ste Croix.

Le Danemarck & la Norwege, réunis aujourd'hui ſous les mêmes loix, formoient deux états différens au huitiéme ſiécle. Tandis que le premier ſe diſtinguoit par la conquête de

l'Angleterre & par d'autres entrepriſes hardies, le ſecond peuploit les Orcades, les iſles de Fero & l'Iſlande. Ses actifs habitans, preſſés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves, leurs ancêtres, s'établirent même, dès le neuviéme ſiécle, dans le Groenland, qu'on a de fortes raiſons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténébres hiſtoriques répandues ſur les monumens du nord, que ces hardis navigateurs pouſſerent, dans le onzieme ſiecle, leurs courſes juſqu'aux côtes du Labrador & de Terre-neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable que les Norwegiens peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils y étoient ſans le ſavoir.

Les guerres qu'eſſuya la Norwege, juſqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obſtacles que le gouvernement oppoſa à ſa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre avec ſes colonies du Groenland, les établiſſemens ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un ſiécle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette

région au nom de l'Efpagne ; lorfque les Danois & les Norwegiens qui ne formoient alors qu'une même nation, jetterent les yeux fur cet autre hémifphere, dont ils étoient plus voifins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyerent en 1619 le capitaine Munk, pour chercher un paffage par le nord-oueft dans la mer Pacifique. Ses travaux furent auffi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs, qui l'avoient précédé & qui l'ont fuivi.

On doit préfumer que l'inutilité d'une premiere tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraifemblablement continué fes expéditions pour l'Amérique, jufqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établiffemens utiles. S'il perdit de vue fes régions éloignées, il y fut forcé par les guerres où fon imprudence le précipita en Europe, par celles que fon extrême foibleffe lui attira. Les pertes qu'il fit coup fur coup, lui creuferent un précipice, d'où jamais il ne fe feroit relevé, fi les fecours de la Hollande, & la conftance des citoyens de Copenhague ne lui euffent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineufe qu'il ne la devoit craindre.

Le gouvernement employa le premier instant de tranquillité, à sonder ses plaies. Semblable à tous les gouvernemens Gothiques, il étoit partagé, entre un chef électif, les grands de la nation ou le Sénat, & les états. Le roi n'avoit d'autre droit que celui de présider au sénat & de commander l'armée. Le sénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci composée du clergé, de la noblesse & du tiers-état, décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette constitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étoient écrasés par celui de la noblesse, toujours rempli de cet esprit féodal qui ramene tout à la force. La crise où l'on se trouvoit n'inspira à ce corps, ni la justice, ni la modération dont il avoit besoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur ressentiment, ils conférerent au monarque une autorité absolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet

acte de désespoir, se virent forcés de suivre un si funeste exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la plus singuliere qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent dans une espece de léthargie. Aux grandes agitations, que causent toujours des droits importans à disputer, succéda la fausse tranquillité de l'esclavage. Un peuple qui avoit occupé la scène pendant plusieurs siécles, ne joua plus de rôle sur le théâtre du monde. Il ne sortit de l'anéantissement où le despotisme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 une petite isle d'Amérique, connue sous le nom de Saint-Thomas.

Cette derniere des Antilles du côté de l'ouest, étoit tout-à-fait déserte; lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traversés par les Anglois, sous prétexte que quelques vagabonds de cette nation, y avoient commencé autrefois des défrichemens. Le ministère Britannique arrêta le cours de ces vexations; & la colonie vit former successivement les plantations de sucre, que comportoit un terrein sabloneux, qui n'avoit que cinq lieues de long sur deux & demie de large.

Avec une si foible culture, Saint-Thomas

n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creusé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaisseaux. Un avantage si précieux le fit fréquenter par les flibustiers Anglois & François, qui vouloient soustraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux, dans les établissemens de leur nation. Les corsaires qui avoient fait leurs prises trop bas, pour les faire remonter aux isles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'asyle de tous les bâtimens marchands qui poursuivis en tems de guerre y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voisins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aisance & de sûreté. C'est de-là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés, pour un commerce clandestin avec les côtes Espagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandises précieuses. Saint-Thomas étoit enfin une place où se faisoient des marchés très-importans.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichissoient, & qui disparoissoient avec leurs richesses. Un vaisseau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ses esclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une

cargaison qu'il avoit reçue en échange, étoit la seule espece de liaison que la métropole eût avec sa colonie. Elles augmenterent en 1719 par le défrichement de l'isle de Saint-Jean, voisine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencemens auroient eu besoin de l'isle des Crabes, ou de Borriquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette isle qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence, a un assez grand nombre de montagnes; mais elles ne sont ni arides, ni escarpées, ni fort élevées. Le sol des plaines & des vallées qui les séparent paroît très-fertile; & il est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau passe pour excellente. La nature, en lui refusant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoisse. On trouve à chaque pas des restes d'habitations, des allées d'orangers & de citroniers qui prouvent que les Espagnols de Porto-Rico, qui n'en sont éloignés que de cinq ou six lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une isle si bonne étoit déserte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier siecle. On ne leur laissa pas le tems de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent surpris par les Espagnols, qui massacrerent

maſſacrerent impitoyablement tous les hommes faits, & qui en amenerent les femmes & les enfans à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangemens pour s'y établir en 1717. Mais les sujets de la Grande-Bretagne reclamant leurs anciens droits, y envoyerent quelques avanturiers qui furent d'abord pillés, & bientôt après chaſſés par les Eſpagnols. La jalouſie de ces tyrans du nouveau-monde, va juſqu'à défendre à des barques même de pêcheurs l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de poſſeſſion ſans exercice. Condamnant l'iſle des Crabes à une ſolitude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter, ni qu'on l'habite; trop pareſſeux pour la cultiver, trop inquiets pour y ſouffrir des voiſins actifs. Un tel caractere de domination excluſive a obligé le Danemarck de détourner ſes regards de l'iſle des Crabes, pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juſte titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long, ſur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers ayant été battus en 1646 dans un combat opiniâtre & ſanglant, ſe virent réduits à abandonner un terrein ſur

lequel ils avoient fondé de grandes eſpérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans ſa conquête ; lorſqu'en 1650, il fut attaqué & chaſſé a ſon tour par douze cents Eſpagnols arrivés ſur cinq vaiſſeaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit reſté de ce corps nombreux pour la défenſe de l'iſle la céda ſans réſiſtance à cent ſoixante François, partis de Saint-Chriſtophe pour s'en mettre en poſſeſſion.

Ces nouveaux habitans ſe hâterent de reconnoître un terrein ſi diſputé. Sur un ſol, d'ailleurs excellent, ils ne trouverent qu'une riviere médiocre, qui coulant lentement preſqu'au niveau de la mer, dans un terrein ſans pente, n'offroit qu'une eau ſaumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'iſle, ſuppléoient foiblement à ce défaut. Les puits ne fourniſſoient que rarement de l'eau. Il falloit du tems pour conſtruire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une iſle platte, & couverte de vieux arbres, ne permettoit guère aux vents de balayer les exhalaiſons infectes, dont ſes marais épaiſſiſſoient l'atmoſphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient : c'étoit de brûler les forêts. Auſſitôt les François y mettent le feu, & s'embar-

quant sur leurs vaisseaux, contemplent de la mer, durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'isle. Dès qu'il est éteint, ils redescendent à terre.

Les champs se trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le sucre, y réussissoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après sa fondation, elle comptoit huit cens vingt-deux blancs, avec un nombre d'esclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une prospérité qui devoit effacer les établissemens les plus florissans de sa nation, lorsqu'on mit à son activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut aussi prompte que son élévation. Il ne lui restoit plus que cent quarante-sept hommes avec leurs femmes & leurs enfans, & six cens vingt-trois noirs, quand on transporta en *1696* cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains, qui supposent que la cour de Versailles se décide toujours par les vues sublimes d'une profonde politique, ont imaginé qu'elle n'avoit méprisé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites isles, pour concentrer toutes les forces, toute l'industrie, toute la population dans les grandes : ils se sont trompés. Cette résolution fut l'ou-

vrage des fermiers, qui trouvoient que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuiſible à leurs intérêts. De tout tems la finance fut nuiſible au commerce, & dévora le ſein qui le nourrit. L'iſle fut ſans colons & ſans culture juſqu'en 1733, tems où la France en céda la propriété au Danemarck, pour 738000 livres.

XLVII. Dans quel eſprit le Danemarck conduit ſes iſles.

Ce fut alors que cette puiſſance du Nord ſembla devoir pouſſer de fortes racines en Amérique. Malheureuſement elle fit gémir ſes cultures ſous la tyrannie d'un privilége exclusif. Des hommes induſtrieux de toutes les ſectes, & ſur-tout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obſtacle. On eſſaya pluſieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ſes oppreſſeurs : ces tempéramens furent inutiles. Les deux partis ſe firent toujours une guerre d'animoſité, jamais d'induſtrie. Enfin, le gouvernement plus modéré que ſa conſtitution ne permettoit de l'eſpérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à 9, 900, 000 l. Une partie fut payée en argent comptant, & le reſte en obligations ſur le tréſor public, portant intérêt. La navigation dans les iſles, fut alors ouverte à tous les ſujets de la domination Danoiſe.

L'avidité du fisc traversa mal-à-propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité, les denrées, les marchandises nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtimens Danois, devoient être embarquées dans la métropole sans rien payer ; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne se trouveroient pas dans une de ces conditions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut assujetti à cinq pour cent d'entrée ; tout ce qu'on en exportoit, à six pour cent de sortie. Des productions de l'Amérique, ce qui se consommoit dans la métropole devoit deux & demi pour cent, & ce qui passoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le tems que le commerce des isles recouvroit son indépendance naturelle, avec ces restrictions onéreuses, on rendoit libre aussi celui d'Afrique qui en fait la base. Depuis plus d'un siécle, le gouvernement avoit acheté du roi d'Aquambo les deux forteresses de Fredérisbourg & de Christiansbourg, situées sur la côte d'Or, à peu de distance l'une de l'autre. La compagnie seule en jouissoit en vertu de ses conventions ; & ses droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés ont donné l'exemple dans ces mal-

heureux climats. Un seul de ses agens eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faisoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de sa bonté, la confiance en sa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme. Un souverain d'une contrée éloignée lui envoya sa fille avec de l'or & des esclaves, pour obtenir un petit fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré sur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu! tu respires encore dans l'ame de ces misérables, condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir sous la tyrannie des hommes! Ils peuvent donc avoir un cœur pour sentir les doux attraits de l'humanité bienfaisante! Juste & vertueux Danois! quel monarque reçut jamais un hommage aussi pur, aussi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir! Et dans quels lieux encore? Sur une mer, sur une terre que deux siécles ont à jamais souillées d'un infame trafic de crimes & de malheurs, d'hommes échangés pour des armes, d'enfans vendus par leurs peres. On n'a pas assez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs; & ces larmes sont inutiles!

Cependant le privilége exclusif de la traite des négres a été aboli en Danemarck, comme dans les autres états. Il est permis à tous les

ſujets de cette puiſſance commerçante, d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne payent que 18 livres pour chaque tête qu'ils introduiſent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déjà trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe, qui doivent chacun 4 livres 10 ſols de capitation. Les denrées qui naiſſent des travaux de ces malheureux, forment la cargaiſon de quarante bâtimens, dont le port eſt de cent vingt juſqu'à trois cens tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fiſc 9 livres par mille pieds quarrés, donnent à la nation un peu de café & de gingembre, quelque bois de marqueterie, huit cens balles de coton qui paſſent preſqu'entiérement à l'étranger; quatorze millions peſant de ſucre brut, dont les quatre cinquiémes ſe conſomment dans la métropole, & le reſte eſt vendu dans la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte-Croix, quoique le plus moderne des établiſſemens Danois, fournit les cinq ſeptiémes de ces productions.

Cette iſle eſt partagée en trois cens cinquante plantations, par des lignes qui ſe coupent à angles droits. Chaque plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds quarrés chacun; enſorte qu'elle peut oc-

cuper un eſpace de douze cens pas communs de long ſur huit cens de large. Les deux tiers de ce terrein ſont propres au ſucre, & le propriétaire peut y employer quatrevingts acres à la fois, dont chacun rendra, années communes, ſeize quintaux de ſucre, ſans compter les ſirops. Le reſte peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorſque l'iſle ſera toute défrichée, ce qui dépend du tems & des circonſtances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Chriſtianſtad, bâti à côté de la fortereſſe, qui défend le port principal.

XLVIII. Motifs particuliers au Danemarck pour s'approprier toutes les productions de ſes iſles.

Le Danemarck ne peut pas ſe diſſimuler, que les richeſſes qui commencent à venir de ſes colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie paſſe aux Anglois & aux Hollandois, qui, ſans vivre dans ces iſles, y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois, des beſtiaux, des farines, qu'elle échange contre des ſirops & d'autres denrées. Il faut payer aux nations étrangeres les vins, les toiles, les ſoieries qu'elles fourniſſent. L'Inde même eſt aſſociée à ce commerce; puiſque la compagnie y place une aſſez grande quantité de ſes marchandiſes. Un calcul rigoureux prouveroit, peut-être, que ce qui reſte à l'état propriétaire

au-delà de la commission, du fret & des droits, est fort peu de chose. La situation où se trouve cette puissance, ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent ce désavantage. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier des ses possessions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions, la plupart singulieres, les ont réunies sous les mêmes loix. Au centre de ce tout bizarrement composé, sont quelques isles, dont la plus connue se nomme Sélande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onziéme siécle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treiziéme, la capitale de l'Empire au quinziéme, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui réduisit en cendres seize cens cinquante maisons. Au midi de ces isles, est cette péninsule longue & étroite, que les anciens appelloient Chersonese Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues, ont successivement grossi la domination Danoise, sous le nom de Jutland, de Slefwig, & de Holstein. Elles ont été plus ou moins florissantes, à proportion qu'elles se sont ressenties de l'instabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs

bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainsi que dans les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst, soumises au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les succès ont toujours été balancés. Les habitans d'un tel pays seront libres, dès qu'ils s'appercevront qu'ils ne le sont pas. Ce n'est point à des marins, à des insulaires, aux peuples des montagnes, que le despotisme peut imposer longtems un joug avilissant.

La Norwege qui obéit au Danemarck, n'est pas plus propre à cette servitude. Elle est couverte de pierres ou de rochers, & traversée en différens sens par de hautes montagnes, qui ne sont pas susceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de sauvages, fixés sur les côtes par la pêche, ou errans dans des déserts affreux, & subsistant par le moyen de la chasse, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Islande est un pays misérable, cent fois bouleversé par des volcans, par des tremblemens de terre, & cachant toujours dans son sein des matieres bitumineuses, qui peuvent à chaque instant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une isle, & que les Géographes présument tenir à l'Amérique par l'Ouest, c'est

un pays vaste & stérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions sont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du roi de Danemarck, qui croit y commander parce qu'il s'en dit le maître, à l'insu de leurs sauvages habitans.

Le climat des isles Danoises de l'Europe, n'est pas aussi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles sont environnées voyent quelquefois interrompre la navigation, c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y poussent, & qui s'y unissent à mesure qu'ils s'y entâssent. Si l'on en excepte le Nord du Jutland, les provinces qui joignent l'Allemagne jouissent de sa température. Le froid est très-modéré, même sur les côtes de la Norwege. Il y pleut souvent durant l'hiver, & son port de Bergue est à peine une fois fermé par les glaces; tandis que ceux d'Amsterdam, de Lubeck & de Hambourg, le sont dix fois dans l'année. Il est vrai que cet avantage est chérement acheté par les brouillards épais & continuels, qui rendent le séjour du Danemarck désagréable, triste; & ses habitans sombres, mélancoliques.

La population de cet empire n'est pas pro-

portionnée à son étendue. Dans les siécles reculés, il se dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacerent, entretinrent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'état de se rétablir de si grands maux. Le double despotisme du prince sur les citoyens qui se croyent libres sous le titre de nobles, & de la noblesse sur un peuple esclave, étouffe jusqu'à l'espérance d'une plus grande population. Les listes réunies de tous les états de Dannemark, hors l'Islande, ne firent monter les morts en 1771, qu'à 55125; de sorte que le calcul de trente-deux vivans pour un mort, ne produiroit que 1, 764, 000 personnes.

Indépendamment de beaucoup d'autres causes, le poids des impôts s'oppose à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation, de journalieres sur les consommations. Cette oppression est d'autant plus criminelle, que le gouvernement jouit d'un domaine très-considérable, & qu'il a une ressource assurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cens trente navires, qui, si l'on en juge par les comptes de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en sortir, payent dans ce fameux passage, environ un pour cent de tou-

tes les marchandiſes dont ils ſont chargés. Cette eſpece de tribut, qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cens mille livres, eſt perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la fortereſſe de Cronenbourg. Il y a long-tems que cette poſition & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tout les peuples commerçans, ſoit du Nord, ſoit du Midi, viendroient échanger leurs productions & leur induſtrie.

Avec les fonds provenans des tributs, du domaine, des péages, des ſubſides du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui toute compoſée d'étrangers, paſſe pour la plus mauvaiſe milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle conſiſte en trente-deux vaiſſeaux de ligne, quinze ou ſeize frégates, & quelques galeres, dont l'uſage ſagement proſcrit ailleurs, ne peut être abandonné ſur les côtes de la Baltique, le plus ſouvent inacceſſibles à d'autres bâtimens. Vingt-quatre mille matelots claſſés, qui ſont la plupart toujours en action, aſſurent les opérations navales. Aux dépenſes militaires, le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on

ajoute quatre millions de livres pour les beſoins ou les fantaiſies de la cour, une ſomme à-peu-près ſemblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de ſoixante-dix millions, & on aura l'emploi des vingt-trois millions de livres, qui forment le revenu de la couronne.

Si c'eſt pour en aſſurer le recouvrement que le gouvernement a proſcrit en 1736 l'uſage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on ſe permettra de dire qu'il avoit ſous ſa main des moyens plus ſimples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. La pêche de la baleine, le commerce du Groenland, de l'Iſlande, ceſſant d'être dans les fers des priviléges excluſifs, & le commerce des iſles de Feroé retiré des mains du ſouverain, auroit acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaiſons étrangeres, ſi l'on eût ſupprimé la compagnie de Barbarie ; & ſi tous les membres de l'état avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut impoſée en 1726, de ſe pourvoir de vin, de ſel, d'eau-de-vie, de tabac, à Copenhague même.

Dans l'état actuel des choſes, les exportations ſont aſſez bornées : elles ſe réduiſent dans

les provinces du continent de l'Allemagne, à cinq ou six mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque seigle qui est vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années, le Danemarck consomme le froment que la Fionie & l'Alland envoyoient autrefois à l'étranger. Ces deux isles, ainsi que la Sélande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, si chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du goudron & du fer. De la Laponie & du Groenland, il sort des pelleteries. On tire de l'Islande de la morue, de l'huile de baleine, de chien & de veau marin, du soufre, & ce voluptueux duvet si connu sous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a nécessairement amenés le commerce du Danemarck. Ils suffisent pour convaincre cette puissance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer seule, de toutes les productions de ses isles de l'Amérique. Plus les possessions de cette couronne sont bornées dans le nouveau-monde, comme elles le seront toujours pour elle sous la Zone torride, plus elle doit être attentive à ne laisser échapper aucun des avantages qu'elle en peut

tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des ſuites importantes. Nous verrons bientôt, que les nations même qui ont de vaſtes & riches territoires, ne ſont pas impunément des fautes.

Fin du Livre douziéme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce quatrieme Volume.

A

E

F

R

S

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

Du quatriéme Volume.

PAGE 2, *ligne* 3, on fait : *lisez* ont fait.
Pag. 21, *lig.* 19, ſous : *liſ.* ſur.
Pag. 39, *lig.* 7, avertir : *liſ.* prévenir.
Pag. 48, *lig.* 25, gouvernement : *liſ.* gouverneur.
Pag. 63, *lig.* 14, ſa frégate : *liſ.* la frégate.
Pag. 78, *lig.* 20, *effacez ces mots*, inſigne, mais.
Pag. 90, *lig.* 16, choſes : *liſ.* cauſes.
Pag. 103, *lig.* 20, rel ver à la : *liſ.* relever la.
Pag. 105, *lig.* 11, p mptement : *liſ.* proprement.
Pag. 107, *lig.* 14, le cuple : *liſ.* les peuples.
Pag. 111, *lig.* 19, miniſtre : *liſ.* miniſtere.
Pag. 129 *lig.* 18, 1726 : *liſ.* 1762.
Pag. 214, *lig.* 4, de tuf rouge : *liſ.* de tuf d'un rouge.
Pag. ibid. *lig.* 28, peut avoir : *liſ.* paroît avoir.
Pag. 258, *lig.* 4, quelle que ſoit : *liſ.* quelle qu'en ſoit.
Pag. 300, *lig.* 8, devoit-elle : *liſ.* devroit-elle.
Pag. 331, *lig.* 26, de votre obéiſſance : *liſ.* de notre obéiſſance.
Pag. 351, *lig.* 12, Damerary : *liſ.* Demerary.
Pag. 358, *lig.* 6, enlever : *liſ.* élever.
Pag. 371, *lig.* 27, concurrences : *liſ.* concurrens.
Pag. 380, *lig.* 18, ſes régions : *liſ.* ces régions.
Pag. 388, *lig.* 5, le nourrit : *liſ.* la nourrit.
Pag. 396, *lig.* 19, journalieres : *liſ.* journaliers.





